





[Rousseurs pp 213-216]

40 très belles lithographies d'artistes [illegible] + vignettes sur bois (dont Raffet p. 81, Gavarni p. 153, Charlet p. Traviès pp 89, 137

Recueil de récits d'auteurs hommes et femmes.

[illegible]

"Les Enfants d'Edouard" pp. 265-272
Sujet célèbre traité par C. Delavigne.

· p. 288 procession de la Gargouille à Rouen
voir "Dict des peintres et Sculpteurs" de Bénézit

CONTES

DE

MA MÈRE.




Imprimé par Béthune et Plon, à Paris

LA MORALE EN IMAGES.

CONTES

DE

MA MÈRE,

PAR MESSIEURS

L. CASTELLAN, — ED. LASSÈNE, — L. H***, — L. MICHELANT,

ET M^{MES} CAMILLE BODIN ET EUGÉNIE FOA.

DESSINS

DE MM. ALOPHE, — SAINT-AULAIRE, — BELLANGE,

C. BOULANGER, — CHARLET, — CIBOT, — A. COLIN, — CORNU, — DANVIN,

DEBACQ, — DECAISNE, — DOUSSAULT,

L. GALLAIT, — GAVARNI, — GARNERAY, — Mme HAUDEBOURT-LESCOT,

JULIEN, — RAFFET, — WACHSMUT, ET AUTRES.



Paris.

AUBERT ET CIE,

Libraires-Éditeurs, Marchands d'Estampes et Imprimeurs lithographes.

PLACE DE LA BOURSE, 29.

N° 1



M. Alophe del.

FAITES COMME NOUS AVONS FAIT, ET CE SERA BIEN FAIT.



LE SUBTERFUGE.

I.

LA TANTE LÉONARDE.



Les quatre enfants d'un riche cultivateur de Pau étaient encore plongés dans la douleur de la mort de leur père, lorsque, le lendemain de son enterrement, ils virent entrer chez eux une vieille femme qu'ils reconnurent aussitôt pour la sœur de leur père.

— Eh! bonjour, ma tante Léonarde! lui dirent-ils tous les quatre; soyez la bienvenue, mais vous arrivez trop tard.

— Hélas! mes enfants, à mon âge, soixante-dix ans bien comptés vienne la Saint-Martin, car je suis de 1700, on ne fait pas, savez-vous, vingt lieues tout d'une traite;

il y a trois jours que je marche... Enfin, me voici, dit-elle en s'asseyant; et regardant tristement autour d'elle : Pauvre frère!... il est parti le premier, il m'attend là-haut, et je n'ai guère le temps de le pleurer, car je pense que je le rejoindrai bientôt.

— Chassez donc ces vilaines idées-là, dit l'aîné des garçons.

— D'autant plus que mes moments sont comptés et qu'il faut que je me hâte, ajouta Léonarde; écoutez donc... Marcel, votre père, comme vous le savez, s'était marié deux fois, mes enfants. La première de ses femmes, Marthe, mère de Victor et de Blanchette, était fort riche; la seconde, la Lignaque, mère de Louis et de Catherine, était fort pauvre; votre père ne possédait rien : donc toute la fortune, les terres, les métairies, les vaches, les troupeaux, tout appartient aux deux aînés, aux enfants de Marthe, à Victor et à Blanchette. Les enfants de la Lignaque n'ont rien; les papiers qui sont déposés chez le tabellion prouveront ce que j'avance... Toutefois ce n'est pas précisément pour vous apprendre ceci que je suis venue, tout le monde et le tabellion n'auraient pas manqué de vous le faire savoir en temps et lieu. Voici le but de mon voyage : Victor, Blanchette, vous possédez une grande fortune, vous êtes riches! votre autre frère et votre autre sœur n'ont rien, partagez avec eux, je vous en prie; songez que ce sont les enfants de votre père... et que si Dieu vous a donné la fortune, c'est pour en faire un bon usage... Mais je vois que ma morale vous ennuie, dit-elle, s'apercevant que les deux aînés, préoccupés de leur nouvelle fortune, ne l'écoutaient plus, et que les deux autres, en proie à la douleur, n'écoutaient

pas davantage; c'est moi qui ai tort, je me tais et vous demande seulement une chambre pour me reposer jusqu'à demain. Les quatre enfants s'empressèrent de souscrire au désir de la vieille tante, on eut bien soin d'elle; et le lendemain elle partit également charmée de tous ses neveux et nièces. C'était l'heure d'aller aux champs. Louis, armé de sa serpette, appela son frère.

— Ne viens-tu pas? lui dit-il.

— Non, répondit celui-ci; bon pour toi de travailler, à gagner le pain que tu manges ici; moi, je suis riche, je me repose.

Le pauvre Louis, remué jusqu'au fond du cœur de cette réponse, ne dit mot, et partit pour les champs.

Dans le même moment Catherine cherchait sa sœur; la trouvant au lit, elle lui demanda si elle était malade.

— Non! répondit celle-ci.

— Allons, lève-toi! lui dit Catherine, la lessive est trempée, il faut...

Mais elle fut interrompue par Blanchette, qui, d'un ton aigre, répéta : Il faut!... Il faut faire l'ouvrage toute seule, Catherine, et m'économiser une servante : c'est aux pauvres à servir les riches, et je suis riche, entendez-vous!

Étonnée de ce ton et de ce langage si nouveaux, Catherine semblait clouée à sa place, elle ne bougeait pas. Sa sœur la tira de cette espèce d'apathie en ajoutant : — Eh bien! que faites-vous là, plantée comme un poteau de grande route? Allons donc, dépêchez-vous; je veux bien vous garder chez moi, mais au moins gagnez votre dépense

Catherine s'échappa en pleurant à chaudes larmes.

Le soir de ce jour elle eut un entretien avec son frère, et tous les deux vinrent trouver les enfants riches.

— Il nous est trop pénible de servir un frère et une sœur, dit Louis en prenant la parole; nous sommes tous enfants du même père, nous vous quittons.

— Pour aller où? demandèrent, il faut l'avouer, avec beaucoup d'intérêt, Victor et Blanchette.

— Partout ailleurs que chez toi, mauvaise sœur, dit Catherine en pleurant.

A ton aise, repartit Blanchette; seulement je vous prie l'un et l'autre de bien dire dans le village que c'est vous qui voulez nous quitter; car, pour rien au monde, je ne voudrais que les voisins crussent que mon frère et moi nous avons chassé de chez nous les enfants de notre père.

— Sois tranquille, Blanchette, dit Victor prenant le bras de sa sœur pour l'emmener, nous dirons la vérité, que c'est nous qui avons voulu vous quitter.

Au moment où les enfants de la Lignaque dépassaient la porte, Victor eut comme un remords et cria à son frère :

— Louis, tu as tort de faire le fier; à ta place, moi, je te servirais. Puis, le voyant continuer son chemin sans retourner la tête, il ajouta : — Dans tous les cas, quand tu voudras de l'ouvrage, viens à la ferme, tu en trouveras.

Louis et Catherine ne retournèrent pas même la tête pour témoigner qu'ils avaient entendu. Victor revint près de sa sœur.

II.

L'ENFANT, LE PAIN ET LE CHIEN.

En quittant la maison de leur père, Louis et Catherine se retirèrent dans une petite cabane, au bord d'une petite rivière assez poissonneuse. Louis pêchait et allait à la ville

vendre son poisson; Catherine filait et s'occupait de l'intérieur. Cela alla bien jusqu'à l'hiver; alors la rivière gela, plus de poissons : le fil que Catherine filait ne pouvant plus subvenir aux besoins de ces deux pauvres enfants, la plus grande misère se mit dans ce petit ménage.

Cependant le printemps revint, puis l'été, et à l'époque de la moisson un homme se présenta chez les enfants de la Lignaque.

— J'ai eu l'entreprise des moissons du pays, leur dit-il, j'enrôle des moissonneurs; voulez-vous être de ma bande ?

— Je le veux bien ! dirent à la fois Louis et Catherine, enchantés de gagner un peu d'argent.

Cela dit, ils suivirent l'entrepreneur.

Mais quel fut l'étonnement de ces pauvres enfants lorsqu'ils s'aperçurent que le champ qu'ils allaient faucher était celui de leurs frère et sœur; toutefois ils étaient loués, ils se mirent à l'ouvrage. Victor les aperçut travaillant, il alla à eux, et, les voyant assez pauvrement vêtus, il leur dit :

— Ah! ah ! la misère vous a ramenés chez moi, je pourrais vous renvoyer; mais je suis bon parent, vous pouvez travailler dans ce champ tant qu'il y aura à travailler.

Et il courut dire à sa sœur la rencontre qu'il venait de faire; celle-ci ne s'en émut pas autrement.

Le lendemain, cependant, à l'heure où les moissonneurs prennent leur repas, Blanchette eut envie de se montrer aux enfants de la Lignaque avec les nouveaux vêtements qu'elle portait depuis la mort de son père et qu'elle avait fait faire à la ville, car elle avait quitté le costume de la campagne. Elle s'avança donc, vêtue en demoiselle, en

compagnie de son frère, jusque sous un gros orme où elle pensait trouver ses parents ; mais elle ne vit là qu'un enfant et un chien. L'enfant mangeait une tartine de pain beurrée ; le chien, assis devant l'enfant, avait si bien l'air de lui en demander un morceau, que Blanchette dit à l'enfant de lui en donner : l'enfant résista.

— Fi ! le vilain gourmand qui ne veut point partager avec ce pauvre chien! dit Blanchette à l'enfant.

— Ah ! Blanchette, Blanchette ! dit une voix qui partait de derrière l'orme ; ce que tu dis là à l'enfant, ne pourrait-on te le dire, à toi qui gardes toute la fortune de ta mère sans vouloir, — non point partager, — mais en donner un peu aux enfants de ton père ?

Blanchette se retourna pour voir qui parlait ; elle vit la tante Léonarde un bâton à la main et en costume de voyage. Sans laisser à la jeune fille le temps de répondre, la vieille continua : — Je suis arrivée par la prairie ; et, en voyant Louis et Catherine si pauvrement vêtus, je me suis informée, et les moissonneurs m'ont tout raconté, et la vilaine conduite de ton frère et de toi, et la noble fierté des enfants de la Lignaque, qui n'ont point voulu être serviteurs là où ils avaient été maîtres ; heureusement que je suis venue faire changer la face des choses.

— Comment, ma tante? dirent à la fois Victor et Blanchette.

La vieille tante s'assit sur le banc où était déjà assise Blanchette ; et, faisant signe aux enfants de la Lignaque d'approcher, elle dit :

— Apprenez un grand secret ; la fortune ne venait point de Marthe, mais de la Lignaque ; tout appartient donc ici aux enfants de la dernière !

— Dites-vous vrai, ma tante? s'écrièrent à la fois les quatre jeunes gens.

— Très-vrai; c'était une épreuve que j'avais voulu faire, répondit la vieille tante; je m'étais entendue avec le tabellion pour cela, nous réservant de tout rétablir en temps et lieu. Le temps est venu... Louis, Catherine, à votre tour, mes enfants, à commander, à faire les maîtres ici; allons, Louis, jette ta faucille à Victor, et ordonne-lui d'aller dans les champs se griller au soleil pour agrandir tes richesses; allons, Catherine, asseois-toi ici à l'ombre, et envoie ta servante Blanchette préparer ton repas. Faites les maîtres, mes enfants, soyez fiers, insolents; chassez-les à votre tour, vous êtes riches!

Mais sans avoir l'air de comprendre les dernières paroles de la tante Léonarde, Louis et Catherine échangèrent un regard entre eux; Louis alla s'asseoir aux pieds de Blanchette, qui, honteuse, baissait les yeux, desquels de grosses larmes s'échappaient.

— Reste avec nous, chère sœur, lui dit-il, et qu'il n'y ait ici ni maître, ni valet, mais bien des sœurs et des frères unis, et qui s'aiment. Dis... le veux-tu?

Catherine, qui s'était glissée souriante sous le bras de Victor, lui dit en même temps:

— Faisons comme dans le temps où notre père vivait, Victor; d'une belle poire il en faisait quatre morceaux, et tous ses enfants étaient égaux... Dis... le veux-tu?

— Vous êtes trop bons, répondirent à la fois les deux enfants de Marthe, nous ne méritons pas que vous agissiez ainsi avec nous; nous sommes de méchants enfants... Faites comme nous avons fait, et ce sera bien fait!

— Que le ciel nous en préserve! crièrent à la fois les

enfants de la Lignaque. Et Louis ajouta vivement : — Nous n'avons qu'un même père, n'ayons qu'une même fortune, qu'une même maison, qu'un même champ.

Voyant cette noble représaille, la tante se prit à fondre en larmes : — Ah ! mon Dieu, dit-elle presque malgré elle, pourquoi tout ce que je viens de dire n'est-il pas vrai ?

— Quoi ! s'écrièrent les enfants de la Lignaque, nous sommes toujours pauvres !

— Quoi ! s'écrièrent les enfants de Marthe, nous sommes toujours riches !

— Hélas ! oui, répondit la vieille.

Alors la scène changea ; ce fut au tour des enfants de Marthe à embrasser les enfants de la Lignaque.

— Eh bien ! tant mieux, dirent-ils ; cela nous donne au moins les moyens de revenir sur notre mauvaise conduite, et que les paroles de Louis soient sacrées : Nous n'avons eu qu'un même père, n'ayons qu'une même fortune, qu'une même maison, qu'un même champ.

— Viens, ma sœur, dit Blanchette allant prendre la main de Catherine.

— Viens, mon frère, dit Victor passant son bras sous celui de Louis.

— Allons, ma tante, dirent-ils tous les quatre à la fois, venez jouir du résultat de votre subterfuge.

One depuis dans le village on ne parlait que de la bonne harmonie et de l'accord parfait qui régnait parmi les enfants de Marcel.

Eugénie FOA.

N° 2



HU ! HU ! HU DONC DADA !

(L. Enfant [illegible])



L'ENFANT TROUVÉ.



— Ne vous chagrinez donc pas comme ça, m'ame Marguerite; après tout, ce monsieur n'est pas un loup. Allons, du courage, notre maîtresse, le bon Dieu ne vous abandonnera pas.

— Hélas! Rose, c'est fini pour nous, M. de Bret ne veut rien entendre! Tout ce qu'a pu lui dire mon mari n'a fait que l'irriter davantage.

— Vas-y toi, mère, dit Clément, un petit garçon de huit ans à la mine éveillée.

— Moi? Oh! non pas; je ne l'ai vu qu'une fois, l'an passé, quand je fus lui porter notre terme; il est dur, fier.

— Tant pis pour lui s'il est fier; mais c'est égal, mère, vas-y tout de même, prie-le bien.

— Non, non, je n'oserai jamais !

— Eh bien ! j'irai, moi, mère, j'irai trouver ce M. de Bret, et je lui dirai : — Ma mère est malheureuse, elle ne peut pas vous payer dans ce moment; mais elle vous payera, c'est moi qui vous le dis.

— Tais-toi. Clément; non, je ne veux pas. Ton père va venir, peut-être aura-t-il été plus heureux.

— Clément ! Clément !

— Ah ! voilà Justin qui m'appelle, c'est pour jouer; j'y vais.

— Quel bon petit cœur, pensa Marguerite; qui sait ce qu'il deviendra un jour? Puis, s'adressant à Rose : — Rentre à la ferme, lui dit-elle, va mettre la table; il est midi, nos gens vont arriver pour dîner.

— C'est juste, notre maîtresse, v'là que j'y vas.

Rose sortit, et madame Faucheux, demeurée seule, s'abandonna à ses réflexions.

Antoine Faucheux avait affermé ce beau domaine, situé à quelques lieues de Rouen. Au bout de quatre ans, grâce à son activité et aux soins de Marguerite, sa femme, il parvint à relever la ferme de l'état de dépérissement où son prédécesseur l'avait laissée. Il commençait déjà à réaliser quelques bénéfices, lorsque M. Champeaux, le propriétaire, mourut.

Le domaine ne tarda pas à être vendu. Antoine s'empressa d'aller rendre visite à l'acquéreur afin d'obtenir de lui la conservation du bail. Elle lui fut accordée.

La première année se passa comme les précédentes; mais la seconde fut une année désastreuse, et qui ruina complétement le pauvre Antoine. La grêle dévasta tout chez lui; plantations, prairies, récolte, tout fut détruit.

Le terme expiré, le malheureux fermier se trouva dans l'impossibilité de le payer. Antoine se rendit alors chez M. de Bret, le nouveau propriétaire, pour le conjurer de lui accorder du temps ; M. de Bret fut intraitable.

Marguerite était au désespoir. Antoine ne savait à quel saint se vouer. Enfin il se décida à faire une dernière tentative ; le matin du jour où commence notre histoire, il alla au château où était alors M. de Bret, et c'est dans l'attente de son retour que nous avons laissé la pauvre Marguerite, seule, pensive, et le cœur en proie à la plus vive anxiété.

Elle réfléchissait à la cruelle situation où le ciel les avait jetés, lorsqu'une voix bien chère vint l'arracher à ses sombres pensées.

C'étaient ses enfants qui se livraient à leurs jeux, et qui accouraient près de leur mère.

Clément se traînait à quatre pattes, portant sur son dos le petit Justin, dont le visage frais et joufflu respirait la joie et la santé. Sa main était armée d'un fouet; et, prenant devant sa mère l'attitude d'un cavalier consommé :

— Hu ! hu ! hu donc, dada ! criait le petit espiègle à son frère, qui se prêtait gaiement à son badinage. Vois donc, maman, comme je me tiens bien. Oh ! je n'ai pas peur, va. Hu ! hu! mais va donc plus vite, Clément! galope, galope! Hu! hu donc! il ne veut pas galoper, maman, c'est ennuyeux.

Marguerite ne put s'empêcher de sourire à la vue de ses enfants. Malgré son chagrin, la mère sentit le bonheur pénétrer son âme; Justin paraissait si heureux, et Clément était si complaisant, si bon pour son frère! Tout à coup son mari parut, et avec lui M. de Bret.

A sa vue, Marguerite se leva.

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, votre rigueur frapperait aussi ces innocentes créatures. Vous êtes père, peut-être, monsieur, alors vous comprendrez les angoisses de mon cœur; je vous en conjure, monsieur, pitié, pitié pour mes enfants!

— Père! murmura M. de Bret, oui, je le fus... j'avais un fils aussi, moi... mais je ne l'ai plus... La mort, sans doute... Puis, faisant un mouvement comme pour chasser un souvenir douloureux :

— Je ne viens pas ici, reprit-il brusquement, pour m'apitoyer avec vous sur l'avenir de vos enfants. Vous devez savoir ce qui m'amène, c'est de l'argent qu'il me faut.

— Hu donc, hu donc! cria Justin.

Mais Clément ne bougeait pas. Toujours à quatre pattes, les yeux fixés sur l'étranger, il semblait dominé devant lui par un sentiment qu'il ne pouvait définir.

— De l'argent, monsieur, dit Marguerite, mais nous n'en avons pas. Cette année nous a été fatale. Attendez, monsieur, attendez; nous vous jurons que l'année prochaine tout vous sera payé.

— Impossible, madame; et, si vous n'avez rien de mieux à me dire, je sais ce qui me reste à faire.

Il allait se retirer en prononçant ces paroles, lorsqu'un cri plaintif se fait entendre.

— Oh! là, là! Oh! là, là!

C'était Justin. Son frère s'était levé tout à coup, et le petit cavalier était tombé par terre.

— C'est une barbarie, s'écria Clément en s'avançant vers M. de Bret, c'est une cruauté; il faut que vous ayez

l'âme bien dure pour tourmenter ainsi ma pauvre mère.

— Tais-toi, Clément, je t'en prie.

— Non, mère, il faut que je parle.

— Tais-toi, te dis-je.

— Te traiter de la sorte, toi?

— Tais-toi, je te l'ordonne.

Clément obéit, mais il se retira pour cacher ses larmes prêtes à couler.

— C'est votre fils, madame? demanda M. de Bret.

— Pardonnez-lui, monsieur, c'est un enfant.

— Qui promet, madame, son caractère...

— Est excellent, monsieur; mais il est vif, sensible, et en voyant sa mère malheureuse...

— Il est à vous, madame?

— Monsieur...

— Eh bien, quoi donc? Cet enfant vous appartient-il?

— Monsieur!

— Vous hésitez?

— Hélas!

— Achevez!

— Il ne m'appartient pas, monsieur.

— Que dites-vous?

— Clément n'est pas mon fils.

— Comment se fait-il?

— Je ne sais si je dois...

— Parlez, madame.

— Il y a six ans que nous prîmes pour la première fois possession de cette ferme. M. Champeaux avait exigé que l'acte fût signé chez son notaire, à Paris. Antoine était malade; et, comme l'affaire ne pouvait pas se remettre, je partis à sa place. Tout se termina comme nous en étions

convenus avec M. Champeaux, et je fis aussitôt mes dispositions pour retourner chez nous. Il était midi et demi, la voiture partait à une heure, et je me rendais aux bureaux de la diligence, lorsqu'en passant dans la rue Saint-Honoré je vois un petit garçon qui pleurait à chaudes larmes, et à qui personne ne faisait attention. Je m'approche de lui, je le questionne, mais je ne peux obtenir pour toute réponse que ces mots : — Papa, maman, Pierre.

— Pierre! fit M. de Bret, continuez.

— Je pensai que le pauvre petit avait été perdu; je le pris dans mes bras, j'interrogeai tous ceux que je rencontrai, je ne pus rien découvrir. Quel parti prendre, que faire? L'heure du départ approchait, je ne pouvais pas, en conscience, laisser là ce cher petit être exposé à périr de faim ou sous les pieds des chevaux, je n'hésitai plus. — Viens, lui dis-je, puisque la Providence m'envoie à ton secours, je ne t'abandonnerai pas; viens, tu seras mon fils.

— Je l'emmenai avec moi, et nous partîmes. Nous employâmes, Faucheux et moi, tous les moyens possibles pour faire connaître aux parents de l'enfant (si toutefois ils existaient encore), les circonstances qui l'avaient remis entre nos mains. C'était notre devoir, n'est-ce pas, monsieur? Personne ne l'a jamais réclamé; il y a six ans de cela, et depuis ce temps Clément n'a pas quitté la ferme, où il passe pour notre fils.

— Il y a six ans, dites-vous?

— Oui, monsieur.

— Le jour où vous le trouvâtes dans les rues de Paris, n'était-ce pas le 18 mai?

— Attendez!

— Rappelez bien vos souvenirs, madame Marguerite.

— Oui, oui, c'était bien le 18 mai.

— Dieu! c'est précisément ce jour-là qu'une affaire de la plus haute importance nous força de partir subitement pour l'Angleterre.

— Que dites-vous?

— Cet enfant ne portait-il pas une chaîne à son cou?

— Oui, monsieur, une chaîne d'or.

— Avec un médaillon?

— Oui, monsieur, un portrait de femme.

— C'est lui, c'est mon fils!

— Votre fils?

— Dans le trouble où nous jeta ce départ précipité, il disparut. Pierre, chargé de veiller sur lui, se mit sur-le-champ à sa recherche, mais il ne put découvrir ses traces.

— Je le crois bien; il était avec moi, faisant route pour Rouen.

— Et cette chaîne, ce portrait?

— Je les ai là, monsieur.

— Montrez-les-moi, madame Marguerite.

Marguerite rentra à la maison, et en rapporta une chaîne d'or qu'elle remit à M. de Bret.

— C'est elle! c'est le portrait de sa mère, que la perte de son enfant a conduite au tombeau.

En prononçant ces paroles, M. de Bret se précipite dans la maison; il aperçoit Clément qui pleurait encore, debout contre la croisée. Il va à lui, l'enlève dans ses bras, le presse sur son cœur :

— Jules! s'écria-t-il, Jules! mon fils, mon fils bien-aimé!

— Laissez-moi, fit Clément en cherchant à se dégager ; je ne m'appelle pas Jules, et vous n'êtes pas mon papa ; mon papa est bon ; vous, vous êtes méchant.

— Méchant, moi ! Ah ! le ciel en est témoin, j'étais bon autrefois ; mais je te perdis, toi, en qui j'avais mis toute ma consolation, tout mon orgueil ; je vis ta mère expirer de douleur : tant de malheurs à la fois m'accablèrent, mon cœur se ferma à toutes les sensations, je devins malgré moi égoïste, dur, insensible aux infortunes d'autrui ; mais je te retrouve et je sens déjà renaître dans mon âme mes sentiments d'autrefois. Faucheux, Marguerite, je fus bien cruel envers vous, pardonnez-moi. Cette ferme vous appartient, je vous la donne. Qu'est-ce que cela auprès du trésor que vous m'avez conservé ? Mais ma reconnaissance...

Marguerite pleurait en pensant qu'il fallait se séparer de son fils.

— Rassurez-vous, bonne Marguerite, votre Clément ne vous quittera pas.

— A la bonne heure, tu es bon, à présent, dit Clément en s'élançant au cou de son père.

En effet, M. de Bret se fixa au château. Clément ne voulut pas renoncer à sa vie active des champs, il passait toute la journée à la ferme ; et, quand il voyait de la tristesse sur les traits de Marguerite, il se jetait dans ses bras et lui disait : — Console-toi, mère, je suis toujours ton fils.

Tonin CASTELLAN.

A. Deharq del

LORSQU'ON VOULAIT REVEILLER CE JEUNE ENFANT, CE N'ETAIT QU'AUX ACCORDS DES INSTRUMENS LES PLUS DOUX ET LES PLUS HARMONIEUX



L'ENFANCE DE MONTAIGNE.



— Dieu! que c'est ennuyeux de travailler, et que je voudrais donc avoir existé il y a deux ou trois cents ans, quand on était réputé bien savant lorsqu'on savait lire et écrire... Ce n'était pas comme aujourd'hui, au moins! Ah! le bon temps que le temps d'autrefois!

Ainsi se lamentait Henri Dubreuil, jeune collégien qui était venu passer ses vacances dans une charmante campagne que possédait son père en Normandie, et qui se

regardait comme bien malheureux parce que chaque matin il lui fallait traduire vingt-cinq vers de Virgile. Il ne suffisait pas au petit paresseux de courir pendant dix heures chaque jour à travers les bois et les prairies, et les deux heures qu'il consacrait à un léger travail lui semblaient bien pénibles.

Ne blâmons pas trop le petit paresseux; car, si nous sommes bien francs, nous avouerons qu'à son âge nous n'étions guère plus sensés que lui; il est bien rare que la raison vienne éclairer de son flambeau un jeune esprit de douze ans!

M. Dubreuil était assis dans un coin de sa bibliothèque, qui servait ainsi journellement de prison au jeune collégien; et, lorsqu'il entendit cette exclamation arrachée par la paresse, il suspendit la lecture du volume qu'il tenait à la main; et, s'approchant d'Henri, lui dit en lui frappant légèrement sur l'épaule :

— Tu t'imagines donc qu'on ne travaillait pas autrefois?

— Mais certainement... On est obligé de se donner beaucoup plus de peine aujourd'hui qu'autrefois, et du temps du moyen âge, par exemple, on ne travaillait presque pas... J'ai toujours entendu dire cela.

— C'est un bruit que les paresseux font courir...

— Comment!... mais n'est-il pas vrai que des chevaliers ne savaient même pas tracer leur nom, et signaient les lettres, qu'ils dictaient à leur aumônier, en faisant une croix... ou en appuyant le pommeau de leur épée sur un cachet en cire...

— Il est certain qu'à une époque de barbarie, et déjà bien éloignée de nous, quelques chevaliers avaient le mau-

vais goût de faire parade de leur ignorance... Mais même à cette époque, mon pauvre Henri, tu n'aurais pas eu ce droit... car je ne suis nullement baron... Et si tu avais voulu conquérir un rang ou une position quelconque dans le monde, il t'aurait fallu travailler... et beaucoup même... Dans les couvents comme dans les universités, on trouvait une foule de savants qui cultivaient toutes les connaissances humaines...

— Comment, mon père, on savait le latin, au moyen âge?...

— On le savait cent fois mieux que de nos jours, car tous les actes publics n'étaient rédigés que dans cette langue, et de plus on cultivait une foule de sciences dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous... telles que l'alchimie, l'astrologie, la chiromancie, etc., etc., et les écoliers des universités ne quittaient jamais les bancs avant l'âge de trente ans!

— Trente ans!... et moi qui espère bien sortir du collége Louis-le-Grand à dix-huit ans!...

— Que traduis-tu là, dans ce moment, Henri?...

— La troisième églogue de Virgile... C'est joliment difficile... je suis arrêté au cinquième vers... je n'y comprends rien du tout!... oh! mais absolument rien du tout... et cependant ce n'est pas faute de chercher dans mon dictionnaire... Mais plus je cherche et plus je m'embrouille dans le sens de ma phrase!...

— Comment, tu as douze ans... et tu ne sais pas encore traduire quelques vers latins! Si tu avais vécu il y a trois cents ans, comme tu le désirais tout à l'heure, un petit bonhomme âgé de sept ans aurait bien ri de ton embarras...

— Un enfant de sept ans m'aurait aidé dans ma traduction de Virgile?... c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Je ne plaisante nullement... et cet enfant, qui par la suite a écrit le volume que je tiens en ce moment entre les mains, se nommait *Michel de Montaigne.* A six ans il commença ses études classiques; à douze ans il jouait à merveille son personnage dans les tragédies latines que l'on représentait alors dans tous les colléges... Et, dès l'âge de treize ans, ayant terminé ses études classiques, il commença ses *études en droit.*

— A treize ans étudiant en droit!... Et mon cousin Anatole qui était si fier d'être entré à l'école de droit l'année dernière, parce que, disait-il, il n'avait que dix-huit ans!... Mais à ce compte-là Michel Montaigne fut donc reçu avocat à seize ans!

— Il ne plaida pas à cet âge parce que les études en droit étaient encore beaucoup plus longues en 1550 que de nos jours; mais à vingt et un ans il était conseiller au parlement de Bordeaux.

— Conseiller au parlement... Et moi qui m'imaginais que tous les conseillers devaient toujours être de vieux magistrats à lunettes et à perruque.

— Tu vois, Henri, que, pour arriver à occuper dignement cet emploi honorable, Michel Montaigne a su utiliser toute sa jeunesse, et il est probable que, même lors du temps des vacances, il ne se plaignait pas comme toi de n'avoir que dix heures par jour pour courir après les papillons et dénicher de petits oiseaux. Si tu veux, comme Montaigne, commencer ton droit à l'âge de douze ans, il te faudra rattraper bien du temps perdu, car il y a loin encore des églogues de Virgile au Code civil... et il

y a bien loin surtout du devoir que tu fais en ce moment aux travaux littéraires qui occupaient déjà la plume de Montaigne à l'âge de dix-huit ans... Un jour tu liras les ouvrages de cet immortel écrivain, et tu les aimeras, tu les admireras comme moi... Aujourd'hui ils ne t'amuseraient probablement pas plus que les vers de Virgile, mais du moins tu peux regarder le portrait qui est mis en tête de l'édition de ses œuvres, et vois comme sur ce noble visage se reflète tout le génie profond qui distingue ce grand philosophe qui sut si bien connaître et décrire le cœur humain.

— Oh ! comme il a l'air triste !

— C'est qu'effectivement une connaissance trop approfondie du cœur humain est plutôt faite pour donner de la tristesse que de la gaieté... A moins d'être comme Démocrite, et de rire de toute espèce de choses et d'événements... Et puis une circonstance bien pénible est venue influer sur l'existence entière de Montaigne, c'est la mort de *La Boétie ;* cet ami si tendre, qui lui fut enlevé à l'âge de trente-deux ans, avait laissé à son cœur une plaie qui saigna éternellement...

— Ah ! je veux désormais travailler comme Michel Montaigne pour devenir aussi célèbre que lui... et avoir aussi un jour mon portrait gravé en tête de mes ouvrages... les œuvres complètes de Henri Dubreuil !...

— Je ne te promets pas le génie de Montaigne, mais du moins tu pourras acquérir une instruction qui fera de toi un citoyen utile à son pays... Quand je te conseille de travailler activement pendant ta jeunesse, crois bien que je n'ai en vue que ton bonheur futur, et Montaigne lui-même a dû à de sages conseils une grande partie de ses succès...

Car le père de notre philosophe, qui habitait le château de Saint-Michel-de-Montaigne, à deux lieues de Bordeaux, entoura l'enfance de son fils de tous les soins imaginables. — Pour éveiller les idées de son enfant, et lui donner dès l'âge le plus tendre le goût des belles choses et des beaux arts, il entourait son berceau des fleurs les plus belles, des étoffes les plus riches, et, lorsqu'on voulait réveiller ce jeune enfant, ce n'était toujours qu'aux agréables accords des instruments les plus doux et les plus harmonieux.

— Comment, on réveillait Montaigne au bruit de la musique?...

— Du moins la tradition nous le rapporte... Et, il y a deux ou trois ans, tu aurais même pu voir au salon du Louvre un charmant tableau d'un de nos peintres les plus distingués, M. Debacq, et représentant cet épisode de l'enfance de Montaigne... Du reste, à défaut du tableau original, je puis t'en montrer une charmante copie... Tiens, voici tout justement dans cet album la lithographie dont je te parle...

— J'aimerais assez être réveillé de la sorte... ce doit être plus agréable que le roulement du tambour du collége... Ah! comme cette dame tient singulièrement son violon.

— Ce n'est pas un violon, c'est une *viole d'amour*, instrument dont la mode s'est perdue je ne sais trop pourquoi, car les sons en étaient d'une extrême douceur... Un de ces soirs, quand je te conduirai à l'Opéra, tu pourras entendre cet instrument dans le premier acte des *Huguenots*... Meyer-Beer, cet illustre compositeur qui ne néglige aucun soin pour mettre en scène ses admirables

opéras, a fait confectionner une *viole d'amour* pour accompagner la délicieuse romance que chante Duprez... ou plutôt le jeune seigneur *Raoul de Nangis*.

Plus blanche que la blanche hermine!

— Et l'instrument dont joue la dame qui est derrière le berceau, n'est-ce pas une guitare?

— Pas tout à fait... c'est une *mandoline*... L'usage s'en est aussi perdu en France... la guitare elle-même est bien passée de mode, et n'est plus guère l'apanage que des pauvres troubadours ambulants.. Car tout est de fantaisie chez nous, les instruments de musique comme les étoffes et les habits... Aujourd'hui le piano seul est enseigné aux jeunes personnes dans tous les pensionnats, et probablement que, dans deux cents ans, le piano sera aussi oublié en France que la viole d'amour... On ne connaîtra plus cet instrument que de souvenir, et on le montrera comme un objet de curiosité dans nos musées.

— Et quand pourrai-je lire les ouvrages de Montaigne... dites-moi, mon père?

— Lorsque tu seras sorti du collége... Et à mesure que tu avanceras dans la vie, tu apprécieras chaque jour davantage la lecture de ce grand moraliste...

— En ce cas, gardez-moi, je vous prie, ses ouvrages avec soin pour que je les retrouve dans votre bibliothèque dans quelques années...

— Ne crains pas de courir le risque de te procurer difficilement les ouvrages de Michel Montaigne... Grâce à Dieu, ils ont obtenu tout le succès dont ils étaient dignes, car depuis l'an 1580, époque où parut à Bordeaux la pre-

mière édition de ses *Essais*, jusqu'en l'an 1843, on compte *soixante-seize* éditions différentes des *Essais de Montaigne*, et il ne se passe pour ainsi dire pas une seule année que ce livre ne soit réimprimé à un grand nombre d'exemplaires... Mais aussi tu sais maintenant à quel prix Montaigne est arrivé à cet honneur?... Les travaux de l'écolier ont préparé la gloire du vieillard...

— Ah ! mon père, je ne me plaindrai plus du sort des collégiens en 1843, car je vois bien qu'à ma place, au lieu de traduire vingt-cinq vers de Virgile, Michel Montaigne en aurait traduit cent... Je vais tâcher de faire aujourd'hui comme aurait fait Michel Montaigne.

— Mais demain je crains bien que Michel Montaigne ne redevienne Henri Dubreuil.



PRENANT D'ABORD LE MENTON DE GILETTE ET DE LA UNE POIRE DANS LA QUELLE IL MORDIT A BELLES DENTS

Les enfans du fermier



LES ENFANTS DU FERMIER.



— Mon garcon, disait un matin du mois d'avril 1790 le fermier Hubert en s'adressant à Gilles, son fils âgé de douze ans, tu vois cette chaumière où tu es né, ainsi que ta sœur Gillette; à côté est l'église où j'ai épousé ta mère qui pleure là dans un coin : eh bien! demain on nous chassera ignominieusement de la chaumière et même du village, non parce que nous avons fauté, mon enfant, les cheveux blancs de ton père sont sans tache; mais parce que la grêle a détruit la récolte et que nous n'avons pas de quoi payer les arrérages. Le bailli est un homme dur et méchant, j'ai idée que le seigneur ne l'est pas autant; ce serait affreux de penser que dans un petit

hameau comme Gentilly il y existât deux mauvais chrétiens. Le marquis de Gentilly est arrivé d'hier au soir, m'a-t-on dit ; mets tes habits du dimanche, Gilles, prends ta sœur par la main, et allez-vous-en tous les deux au château. Avec ça, Gilles, que tu es un savant, M. le curé assure que l'année prochaine, si tu étudies toujours aussi bien, tu sauras lire, que déjà tu ne connais pas mal toutes tes lettres : ça me paraît un peu exagéré ; mais enfin je ne dis pas non, ça se peut. Va donc, Gilles, arrange en route un petit compliment que tu dégoiseras gentiment à notre seigneur : tu lui diras que nous lui devons, c'est vrai ; mais que voilà deux ans la grêle a détruit nos récoltes, que nous lui demandons du temps, que nous le payerons, que nous sommes d'honnêtes gens. Ne va pas dire ça tout de go comme je te le dis là, arrange ça au mieux ; enfin attendris-le, et fais qu'on ne nous chasse pas de notre pauvre chaumière. Va, mon garçon ; tu as compris?

— Très-bien, papa, répondit Gilles.

— Moi aussi, papa, j'ai compris, dit Gillette, dont la mère achevait la toilette, et si Gilles manque de mémoire je le soufflerai.

— Pourvu que monseigneur veuille bien écouter deux enfants de paysans ! dit la femme du fermier en pleurant.

— Monseigneur est un homme, femme, et un homme n'est pas un tigre, fit observer Hubert.

— Il ne nous mangera pas peut-être, dit Gilles.

— Du courage, mes enfants, dit le fermier en faisant signe à Gilles de partir, et nous, femme, en attendant, allons prier Dieu d'avoir pitié de ces deux pauvres agneaux.

Tout en marchant le long du sentier qui conduisait au château Gilles dit à sa sœur :

— Qu'as-tu donc à la main?

— Une corbeille de poires bien conservées, répondit-elle, pour monseigneur.

— Ça n'est pas trop bête, dit Gilles, seulement monseigneur se souciera de nos poires comme de Colin-Tampon, voilà!

— Bast, des poires comme celles-là! dit Gillette.

— Chut! dit Gilles montrant à sa sœur, dans le lointain, deux personnes qui venaient à eux.

— Dieu, que ces gens-là sont bien mis, dit la petite paysanne d'un ton d'admiration, le petit monsieur est-il bien poudré, a-t-il un joli habit et de jolies bottes bien luisantes!

— Et la petite demoiselle, dit Gilles à son tour, les beaux panaches qu'elle a à son chapeau! et sa robe plus longue par derrière que par devant, m'est avis, Gillette, que l'étoffe en est plus chère que la tienne.

— Qu'ils sont gentils tous les deux, qu'ils sont gentils! dit Gillette.

— Ça doit être monseigneur et madame sa femme, dit Gilles, je crois que c'est le moment de débiter mon compliment.

— M'est avis, Gilles, que ce sont les enfants de M. le marquis de Gentilly, notre seigneur, dit Gillette, quoiqu'ils aient bien grandi depuis deux ans qu'ils ne sont venus au pays.

— Oui, ils ne sont pas venus ici l'an dernier, dit Gilles, parce que leur mère était morte, leur père à l'armée; c'est M. le curé qui m'a conté ça: et des enfants de marquis, ça ne vient pas tout seul à la campagne.

— Où allez-vous donc, la petite, avec vos belles poires? dit le petit monsieur poudré prenant d'abord le menton

de Gillette et de là une poire dans laquelle il mordit à belles dents.

— Adrien, dit la jeune fille à son frère, il me semble que je les reconnais N'êtes-vous pas les enfants du fermier Hubert? ajouta-t-elle en s'adressant aux petits paysans.

— Pour vous servir, mademoiselle, répondit Gilles baissant les yeux, tout honteux, et tortillant le bout de son chapeau dans ses mains.

— Et que désirez-vous, mes enfants? dit Adrien se posant en protecteur.

— Parler à monseigneur votre père, mon beau petit monsieur, répondit Gillette.

— Dites, dites, c'est comme si vous lui parliez, répliqua Adrien.

— Voici ce que c'est, monsieur Adrien, dit Gilles. Nous devons à monseigneur beaucoup... beaucoup d'argent, je ne sais pas au juste combien ; mais ça pourrait bien aller, je crois, à vingt écus, ou bien à dix... papa ne m'a pas dit la somme.

— Et?... ajouta la jeune fille en riant aux éclats.

— Et... répéta Gilles tout décontenancé par cet éclat de rire, — et nous ne pouvons pas payer... et M. le bailli veut nous mettre à la porte de cheux nous... et ça fâche papa, ça chagrine maman ; et cette chaumière, voyez-vous, mademoiselle Angélique et monsieur Adrien, c'est là où nous sommes nés ma sœur et moi, à ce que dit papa : car il y a si long-temps et j'étais si petit que je ne me le rappelle pas. C'est là aussi, c'est-à-dire dans l'église à côté où il s'est marié avec maman... Bref, l'église, le village, la chaumière, ajouta Gilles s'embrouillant de plus en plus ; car chacune de ses paroles excitait un nouvel

éclat de rire chez ses petits auditeurs... bref... sauf vot' respect... la chaumière...

— Nous ne voudrions pas la quitter, ajouta Gillette venant au secours de son frère.

— Elle est belle, sa chaumière, pour la regretter, interrompit le petit marquis en s'adressant à sa sœur.

— Dame! ça n'est pas un château, osa dire Gilles; mais on y dort, on y dîne : l'été on est à l'abri du soleil, et l'hiver de la pluie.

— Je ne comprends pas qu'on puisse vivre dans une chaumière, et encore moins qu'on pleure de la quitter, répliqua la petite fille d'un ton si dédaigneux que les larmes en vinrent aux yeux des deux pauvres enfants.

— Si vous n'aviez que ça pourtant, répliqua Gillette avec vivacité, vous vous trouveriez bien heureuse de la garder.

— Que ça! répéta Angélique en le prenant sur un ton élevé; vous êtes une insolente, ma mie, de vous comparer à moi, et mon frère devrait vous donner quelques coups de cravache pour vous apprendre ce que vous nous devez.

Effrayée de ce ton et peut-être aussi de la menace, la petite paysanne poussa un cri de peur auquel Gilles ajouta un cri de rage.

— Ma sœur! ma sœur battre ma sœur!... dit-il en se plaçant devant sa sœur les poings écartés, comme pour la défendre.

— Et toi avec, répliqua Adrien.

— Moi, c'est différent, monseigneur, vous en avez le droit, répliqua Gilles; vous avez peut-être aussi le droit de battre ma sœur, mais, morguenne... voyez-vous, tant que je ne serai pas manchot, je ne le souffrirai pas.

— Bien, monsieur Adrien, bien! dit une voix qui fit

frémir de la tête aux pieds les enfants du fermier Hubert, car ils reconnurent la voix du bailli, châtiez-moi ces petits vilains d'importance.

— O mon Dieu, nous sommes perdus! s'écrièrent les deux paysans en fondant en larmes.

A la vue de la douleur de ces enfants Adrien et Angélique, honteux du mouvement de colère qui les avait animés contre deux êtres aussi inoffensifs que ces deux paysans, s'élancèrent vers eux; Angélique prit la main de Gillette, Adrien celle de Gilles.

— Ne pleurez pas, dirent-ils tous les deux, ne pleurez pas, il ne vous sera fait aucun mal, c'est moi qui vous le dis.

— Oh! non certes, il ne leur sera fait aucun mal, répliqua le bailli, on les mettra tout doucettement à la porte de leur misérable chaumière, puis tout doucettement hors du village...

— Comment, dit Adrien, vous auriez la cruauté, monsieur le bailli...!

— Monsieur le bailli, dit Angélique d'un ton sérieux, avant de chasser de chez eux des fermiers de mon père, vous attendrez son retour. Il sera ici dans huit jours, dans trois, demain peut-être.

— Je suis désolé d'avoir à refuser mademoiselle, mais je n'attendrai pas une heure, dit le bailli se posant avec suffisance dans sa robe doctorale.

— Monsieur le bailli! dit Adrien rouge de colère.

— Ce que c'est que les enfants, dit le bailli; tout à l'heure vous vouliez rosser ces petits paysans, et maintenant vous ne voulez pas qu'on leur cause du chagrin.

— Tout à l'heure j'avais tort, monsieur le bailli, répli-

qua Adrien d'un accent triste et digne, et je vous prie...

— Impossible, monsieur Adrien, la loi est là : payer ou la prison...

Adrien allait peut-être s'emporter, lorsque sa sœur le prit par le bras. — Laisse, Adrien, nous ne sommes pas les plus forts ici, mais nous avons un autre moyen de consoler ces enfants.

— Oui, cinquante écus que mon grand-père m'a donnés hier en le quittant, répondit Adrien.

— J'en ai un peu plus, moi, répondit Angélique, que ma grand'mère m'avait donnés pour acheter une robe... Puis, s'adressant à Gillette, elle lui dit :

— Suis-moi au château, Gillette, et ne pleurez pas, nous nous chargeons, mon frère et moi, d'acquitter M. le bailli.

— Et vous n'irez pas bien loin, mes chers enfants, dit un homme d'un certain âge sortant tout à coup de derrière le socle d'une statue, d'où, sans être vu, il avait tout vu, tout entendu ; vous êtes de petits anges que votre mère en mourant a laissés près de moi pour me consoler de tous mes chagrins... — Monsieur le bailli, ajouta-t-il en changeant subitement de ton, vous avez outre-passé vos pouvoirs. Quant à toi, Gilles, tu es un bon frère; va dire à ton père qu'en ta faveur je lui remets l'argent qu'il me doit, et que je le tiens quitte de deux années de fermage à condition qu'il emploiera cet argent à ton éducation. Et vous, mes enfants, accompagnez-moi dans la tournée que j'ai à faire sur mes terres. Essuyons les larmes de notre prochain pour que Dieu essuie un jour les nôtres!

Cela dit, le bailli se retira honteux, le marquis s'éloigna d'un côté avec ses deux enfants, et Gilles et Gillette prirent le chemin de leur chaumière.

En y entrant ils racontèrent tout ce qui s'était passé, la joie prit la place de la douleur; et la nuit était venue, que ces braves gens causaient encore de la bonté de leur seigneur. Tout à coup la femme du fermier dit à son mari :

— M'est avis, Hubert, que tu devrais aller remercier le seigneur avant de te coucher!

— C'est vrai, dit Hubert se levant, où avais-je donc la tête que je n'y pensais pas!

— Tu vas seul, papa? lui demanda Gilles.

— Oui, dit Hubert. Couchez-vous, vous autres, il est tard.

Et il sortit. Mais la joie bien plus que la peine tient le cœur et les yeux éveillés; lorsque Hubert revint il trouva sa femme et ses enfants debout.

— As-tu vu le seigneur? lui demanda la première.

— Oui, dit Hubert pâle comme un mort et l'air soucieux.

— Et l'as-tu bien remercié, Hubert?

— Oui... non... Ne me fais pas de question, femme, je ne peux rien dire, bonsoir.

Disant ces mots le paysan prit une lumière et passa dans la pièce voisine, laissant sa femme et ses enfants ébahis de cette réponse.

Eugénie FOA.



CÉCILE ALORS DÉPOSA SUR LA CROIX UNE COURONNE D'IMMORTELLES.



LA TOMBE DU PAUVRE PIERRE.



Par une belle matinée de septembre, les habitants d'un petit village suisse, situé à peu de distance de Vevey, sortirent tout à coup de leur demeure. Le roulement lointain d'une chaise de poste s'était fait entendre, et ces bons paysans venaient de quitter leurs paisibles travaux pour offrir aux voyageurs leur lait et leurs fruits; mais les chevaux passèrent rapidement devant leurs portes et ne s'arrêtèrent qu'au bas de la colline, devant un mur qui servait d'enceinte au cimetière du village.

Quatre personnes descendirent de la voiture et entrèrent dans ce lieu de repos.

Un jeune homme marchait devant, donnant le bras à une dame, âgée environ de cinquante ans; deux autres dames fort jeunes les suivaient.

Après plusieurs allées et venues au milieu des cyprès dont presque chaque tombe était entourée la dame. âgée s'arrêta.

— Par ici, par ici, s'écria-t-elle; la voilà, je la reconnais! Et elle se dirigea vers le point qu'elle désignait du doigt.

C'était une croix de bois jadis noir, mais que le temps avait blanchie; nul arbuste ne poussait autour. Les débris d'une couronne d'immortelles en surmontaient le faîte; mais il était aisé de voir que bien des années s'étaient écoulées depuis qu'une main amie l'avait déposée là.

Les quatre voyageurs s'agenouillèrent au pied de la croix, et adressèrent au ciel une fervente prière pour le repos de celui dont ils visitaient, pour la dernière fois peut-être, la dépouille mortelle. Ce saint vœu accompli, ils reprirent à pied le chemin du village.

De la place de l'église où ils s'étaient rassemblés les paysans avaient assisté à cette œuvre pieuse; les hommes la tête découverte, les femmes à genoux. Ils avaient religieusement uni leur prière à celle des voyageurs. Quand ils les virent apparaître tous les saluèrent en silence. Un vieillard était au milieu d'eux. C'était le patriarche du pays; chacun le vénérait et ne l'abordait qu'avec respect. La dame âgée alla directement à lui.

— Père Lutner, lui dit-elle, s'il y a des malheureux parmi vous, voici pour les secourir; prenez, et que Dieu vous accorde encore de longs jours.

En disant ces mots elle déposa dans les mains du vieillard une bourse remplie d'or.

Un instant après la chaise de poste reprenait au grand galop la route de Genève.

— Je le savais bien, s'écria le père Lutner, je savais bien qu'elle ne nous avait pas oubliés!

— Qui? demandèrent toutes les voix ensemble.

— Elle, cette excellente femme.

— Vous la connaissez?

— Oui.

— Qui donc est-elle?

— Vous ne le savez pas?

— Non.

— Écoutez-moi, je vais vous l'apprendre.

On entoura le père Lutner, et voici ce qu'il raconta :

Pierre Lalou habitait il y a dix-huit ans ce village, où il exerçait l'état de colporteur. Sa famille, dont il était le seul soutien, se composait de Cécile sa femme, d'un jeune garçon de cinq ans nommé Julien, et de la petite Laure, âgée seulement de quinze mois. Il les chérissait tous d'une tendresse sans égale. Il eût été le plus heureux des hommes sans les fréquentes absences auxquelles l'obligeait la nature de son négoce; mais à peine rentrait-il à la maison qu'il fallait songer à se mettre de nouveau en chemin. Jeune, actif, courageux, Pierre travaillait avec une ardeur infatigable.

— Femme, dit-il un jour à Cécile, voilà la foire de Lausanne qui approche, tu sais comme elle est productive d'habitude, je veux qu'elle le soit bien davantage cette année. J'ai commandé à M. Poterel, de Genève, un assortiment complet, tous objets de choix; j'ai consacré à l'a-

chat de ces marchandises tout l'argent que nous avons de disponible ; mais ne t'en mets pas en peine, leur placement m'inquiète fort peu ; je connais maintenant le goût du pays, et je suis sûr de réaliser sur cette pacotille un bénéfice comme je n'en ai encore fait de ma vie. Cécile, pour toute réponse, serra la main de son mari.

La semaine se passa à numéroter, enregistrer et envelopper avec soin les articles de M. Poterel à mesure qu'ils arrivaient.

Le lundi matin Pierre dit adieu à Cécile, et, après avoir recommandé à Julien d'être bien sage, après avoir couvert de baisers les joues blanches et roses de la petite Laure qui, suspendue aux bras de sa mère, répondait à ses caresses par de bruyants éclats de joie auxquels se mêlait le mot papa qu'elle bégayait à peine, il plaça sa balle sur le dos, prit son bâton ferré à la main, et, le cœur encore ému des larmes de Cécile, il alla gagner la grande route dont on distinguait au loin la ligne tortueuse et bordée d'arbres. Cécile le regarda s'éloigner aussi loin que ses yeux purent l'apercevoir ; quand elle ne le vit plus elle rentra dans la maison, et reprit tristement son travail du ménage.

Ce jour-là la chaleur était accablante. Malgré la sueur qui ruisselait de son visage, Pierre avait déjà parcouru trois grandes lieues sans ralentir sa marche. La foire s'ouvrait le lendemain ; il voulait arriver à Lausanne assez tôt pour voir quelques amis, et se coucher de bonne heure afin d'être prêt à la pointe du jour.

Les eaux du lac qu'il côtoyait, soulevées par un furieux vent du sud, grondaient à ses pieds, semblables aux vagues d'une mer battue par la tempête. Pierre n'y prenait pas

garde : tout à ses idées, il continuait bravement sa route, pensant à ses affaires, à sa femme, à ses enfants qu'il était déjà impatient de revoir; il paraissait insensible à ce spectacle imposant de la nature.

Il venait de dépasser Morges; deux lieues encore, et il touchait au terme de son voyage, lorsque tout à coup ces mots : Au secours! au secours! frappèrent son oreille.

Pierre lève la tête, il aperçoit dans une barque amarrée au rivage deux femmes dont les traits et les gestes décelaient le plus violent désespoir. L'une surtout, plus élégamment vêtue que l'autre, remplissait l'air de ses cris. — Ma fille! ma fille! disait-elle entendant les mains vers un objet blanc qui flottait à la surface du lac, et que les flots emportaient loin du bord; ma fille! qui me rendra ma fille? Mon Dieu! mon Dieu, rendez-moi ma fille!

Elle allait se précipiter pour ressaisir son enfant.

— Attendez! attendez! lui crie Pierre.

Dans un clin d'œil il s'est débarrassé de sa balle et de son bâton ferré, et, prompt comme l'éclair, il s'élance dans le lac.

Au même moment un cri plus déchirant encore retentit à ses côtés : l'enfant, que sa robe avait préservée jusqu'alors, venait de disparaître sous les eaux, et la malheureuse mère tombait évanouie dans les bras de sa compagne.

Pierre était excellent nageur, il se dirige vers le point où il avait vu flotter la robe blanche; il plonge une fois, deux fois, mais sans succès : la troisième fois il reparaît, ramenant avec lui la pauvre petite créature. Muni de son précieux fardeau, il regagne le rivage, et un instant après il déposait l'enfant plein de vie sur le sein de sa mère.

Hélas! l'infortunée ne pouvait jouir d'un tel bonheur.

Privée de l'usage de ses sens, elle ne voyait rien, elle n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle; Pierre alors courut à sa balle et en rapporta un flacon contenant des sels : ce secours la rendit à la vie.

Comment exprimer ce qu'éprouva l'heureuse mère en entendant la voix de sa fille, en sentant ses petites mains entourer son cou, ses lèvres fraîches et rosées lui baiser le visage? Elle resta long-temps immobile, retenant son souffle et n'osant laisser éclater sa joie; elle craignait d'être le jouet d'un songe que le réveil allait dissiper.

Cependant peu à peu ses souvenirs lui revinrent, et quand elle se fut assurée que c'était bien sa fille qu'elle pressait sur son cœur, sa fille qu'elle avait vue disparaître sous les eaux du lac; ses yeux se baignèrent de larmes, elle tomba à genoux, et remercia Dieu de la lui avoir rendue. Lorsque les premiers transports furent passés elle chercha son libérateur, il avait disparu. Pierre était déjà bien loin : sa balle sur le dos, son bâton ferré à la main, il cheminait vers Lausanne.

Il y arriva un peu avant la chute du jour. Son premier soin fut de changer de vêtements, ceux qu'il avait sur lui étaient encore tout humides; puis il sortit pour remplir, auprès des autorités de la ville, les formalités indispensables. Quand vint le soir, il éprouva des frissons et un violent mal de tête qui le forcèrent de se coucher; la nuit le mal empira, il ne put dormir, et quand il voulut se lever, le lendemain matin, une fièvre ardente le retint dans son lit.

Pour comble de malheur, le temps de la foire se passa sans que le pauvre Pierre pût placer la moindre petite pièce de sa pacotille. Cette pensée acheva de l'abattre. De

ce moment il devint tellement faible qu'il fut contraint de prendre une voiture pour regagner son village.

Arrivé chez lui, la maladie prit tout à coup un caractère effrayant. On fit venir le meilleur médecin de Vevey; mais tous les secours de l'art furent inutiles, trois jours après l'infortuné Pierre expira.

Rien ne saurait peindre la douleur de la pauvre Cécile; ce fut un coup terrible pour elle, et qui faillit la conduire au tombeau.

Grâce aux paroles consolantes d'un bon prêtre, son âme prit le dessus, la vue de ses enfants lui rendit le courage.

Pierre était mort pauvre, il fut inhumé aux frais de la paroisse.

Cécile voulut l'accompagner juqu'à sa dernière demeure. Elle suivit le corbillard; la petite Laure dormait dans ses bras, Julien marchait à ses côtés, tenant d'une main le jupon de sa mère.

La cérémonie terminée, le prêtre et les assistants se retirèrent, Cécile alors déposa sur la croix une couronne d'immortelles; puis, s'agenouillant sur la terre qui recouvrait les restes de son époux, *elle pria Dieu de ne point l'abandonner*.

Quelle fut sa surprise, en rentrant chez elle, de voir devant la porte de sa maison une voiture attelée de deux beaux chevaux, et tout près de là le médecin causant avec deux étrangers!

C'était, mes amis, M. et madame Bunher, le père et la mère de la petite fille que Pierre avait retirée du lac. Leurs démarches pour connaître le sauveur de leur fille avaient été long-temps infructueuses; enfin ils avaient découvert son nom et sa demeure, et ils étaient partis pour lui expri-

mer leur reconnaissance ; mais, en apprenant du docteur combien le dévouement de Pierre lui avait été fatal, ils résolurent de venir au secours de sa malheureuse famille.

M. Bunher était un riche banquier, il proposa à Cécile de l'emmener à Genève avec ses enfants dont il promit de prendre soin. Cécile refusa d'abord ; mais les instances de madame Bunher devinrent si pressantes qu'elle ne put y résister, ils partirent.

Madame Bunher eut pour Laure toute la tendresse d'une mère, elle la fit élever sous ses yeux avec Aspasie sa fille ; son frère fut placé dans un collége, où il reçut une brillante éducation. A l'âge de dix-huit ans M. Bunher le prit chez lui ; plus tard, il le mit à la tête de sa maison, et, il y a six mois, Julien épousa mademoiselle Aspasie. Vous venez de la voir : c'est cette jeune et belle femme qui nous souriait avec tant de bonté. La jeune personne aux cheveux blonds, c'est Laure ; la vieille dame, c'est Cécile, et le beau monsieur qui lui donnait le bras, c'est Julien.

Ils sont riches maintenant, mais la fortune ne les a pas changés ; ils n'ont point oublié dans leur grandeur la tombe du pauvre Pierre.

TONIN CASTELLAN.

N°6



SES YEUX SUIVAIENT AVEC EFFROI LES PROGRES DE L'INCENDIE



LA RECONNAISSANCE.



Tout près de Landerneau, petite ville de la Basse-Bretagne, à vingt minutes environ en y arrivant par Morlaix, à gauche de la route, on apercevait encore en 1822 une petite maisonnette fort jolie. Ses murs blancs, ses volets peints en vert, sa couverture d'ardoises qui reluisait aux rayons du soleil, lui donnaient l'air d'une superbe maison de plaisance, comparée aux misérables huttes recouvertes en paille noircie par la fumée qui servent d'habitations aux paysans de cette contrée. A droite, un petit jardin potager; à gauche, un verger planté des plus beaux arbres à fruits; sur le derrière, une petite prairie brillant, dans la saison des fleurs, des couleurs les plus variées : le tout était entouré d'une double haie d'a-

cacias et de rosiers sauvages. Une affaire de la plus grave importance m'avait appelé à Brest; nous arrivâmes de grand matin à Morlaix, où la voiture devait s'arrêter une heure. Le temps était superbe, l'air frais et pur; cela me donna l'envie de faire une promenade à pied : je prévins donc le conducteur, et me voilà parti, admirant en amateur les sites pittoresques dont ce pays abonde.

Arrivé devant la maison que je viens de décrire, je m'arrêtai pour la contempler, tant elle me frappa par sa propreté et l'harmonie de son entourage.

— Le délicieux petit endroit! m'écriai-je tout haut.

— N'est-ce pas, monsieur? dit une voix tout près de moi.

Je me retourne : c'était un paysan bas-breton avec ses larges culottes bouffantes, son chapeau à larges bords, sa face hâlée et ses longs cheveux noirs retombant sur ses épaules.

— A qui appartient cette maison? lui demandai-je.

— A un marin.

— Ah! un officier de marine?

— Non, un simple matelot qui l'habite avec sa femme et ses deux enfants.

— Un simple matelot!

— Oui, monsieur.

— C'est singulier.

— Oh! c'est une histoire qui a fait beaucoup de bruit ici.

— Une histoire! contez-la-moi donc.

— Volontiers. Asseyons-nous sur ce banc de pierre.

Nous nous assîmes, et le paysan commença son récit. Xavier Burle est un enfant du pays qui épousa fort jeune, en 1810, Magdelone Giffe, aussi fille du pays. Xavier, appelé à servir la patrie, préféra prendre du service dans

la marine ; nous autres, Bretons, nous aimons mieux ça. Xavier possédait à cinquante pas de ce petit bijou, mais de l'autre côté de la route, une pauvre bicoque qui ne valait guère mieux que celles que vous voyez autour de nous : c'était l'héritage de son père. Pressé de rejoindre son navire, qui devait mettre à la voile dans le courant de la semaine suivante, il installa sa femme le mieux qu'il put dans sa propriété, lui laissa le peu d'argent qu'il avait, et partit pour Brest

Magdelone était une excellente blanchisseuse, rangée, économe ; aussi ses affaires prirent-elles bientôt une extension considérable. Il était rare que l'année se passât sans qu'elle eût l'occasion de voir son mari au moins une fois. Elle vivait donc heureuse ; le produit de son travail suffisait amplement à son existence et à celle de ses deux enfants, une petite fille de quatre ans et un garçon nouvellement né, lorsqu'un jour, c'était, je crois, le 4 octobre, un vendredi, à six heures du matin, le feu se déclare chez elle. Le vent du nord-ouest soufflait avec tant de violence, que, malgré les prompts secours que nous lui portâmes, tout fut dévoré en peu d'instants.

A la nouvelle de cet affreux désastre, le premier mouvement de Magdelone est de courir au secours de ses enfants. La chambre où ils reposaient, touchant à l'endroit où avait éclaté l'incendie, était déjà à moitié envahie par les flammes, une fumée noire et épaisse en obscurcissait l'entrée. Magdelone ne distinguait rien ; mais la voix de ces petits malheureux qui appelaient leur mère la guida. Elle va à eux, les enlève de leur couche, et, sans être arrêtée par les solives en feu qui craquaient sous ses pas, elle franchit rapidement la distance qui lui restait à par-

courir pour sortir de ce lieu de désolation. Arrivée sur la grande route, elle y dépose son précieux fardeau; puis elle tombe sur une pierre, les vêtements en désordre, l'âme brisée par le désespoir.

Ses yeux suivaient avec effroi les progrès de l'incendie, lorsque tout à coup un bruit affreux se fait entendre. Magdelone jette un cri; la maison venait de crouler, ce n'était plus qu'un monceau de décombres.

— L'infortunée! m'écriai-je.

— Le courage ne l'abandonna pas, reprit le paysan. Il existe à Brest une caisse de secours pour les marins malheureux et leurs familles. Magdelone le savait, elle résolut de s'y rendre. Elle confia sa fille à une brave femme du voisinage, et, le soir même du jour de la catastrophe, elle prit à pied le chemin de cette ville, portant dans ses bras son fils, trop jeune encore pour qu'il pût se passer de sa mère. Elle marcha ainsi toute la nuit, supportant sans se plaindre la fatigue de la route et les angoisses de la faim. Parvenue au but de son voyage, sa première pensée fut de se rendre à l'église, afin de remercier Dieu de lui avoir conservé ses enfants sains et saufs; mais, arrivée sur la place, ses genoux fléchirent, elle n'eut que le temps de se réfugier sous le porche, où elle tomba privée de sentiment.

Au même instant, une foule élégante sortait de l'église : on venait d'y célébrer un mariage. Bientôt parut une jeune femme vêtue de blanc, donnant le bras à un homme jeune encore et qui portait l'uniforme de capitaine de vaisseau. C'étaient les nouveaux mariés.

La jeune femme distribua des aumônes aux pauvres qui se précipitaient sur son passage; elle aperçoit Magdelone évanouie, tenant toujours son enfant dans ses bras

— Germain! Germain! appela-t-elle, vite secourez cette femme!

Germain tira de sa poche un flacon d'éther; il le fit respirer à Magdelone, qui ouvrit bientôt les yeux.

— Comment vous trouvez-vous? lui demanda la nouvelle mariée.

— Mieux, madame, lui répondit Magdelone, je vous remercie.

— Votre état me touche, bonne femme, qui êtes-vous?

— Hélas! madame, je suis la femme d'un marin; le feu a tout détruit chez moi; je suis venue à Brest pour réclamer quelques secours, en attendant le retour de mon mari. J'ai marché toute la nuit; mais la fatigue, le manque de nourriture...

— Votre mari est marin? lui dit l'officier.

— Oui, monsieur, depuis cinq ans, à bord de *la Cérès*.

— A bord de *la Cérès,* dites-vous? Et quel est son nom?

— Xavier Burle.

— Xavier Burle! Vous êtes la femme de Xavier Burle?

— Oui, monsieur.

— Germain, fais avancer la voiture. Montez, montez, bonne femme.

Magdelone voulut exprimer sa reconnaissance pour tous les soins qu'on lui prodiguait. — Vous ne me devez rien, lui dit son hôte, des circonstances que vous connaîtrez plus tard m'ont fait contracter envers votre mari une dette que rien au monde ne peut acquitter, et, quoi que je fasse pour vous, je serai toujours le débiteur de Xavier. J'exige donc que vous restiez chez moi jusqu'à ce que vous et votre enfant soyez parfaitement remis.

Un mois se passa, pendant lequel Magdelone avait son-

vent témoigné le désir de revoir sa fille, qu'elle avait laissée dans son village.

— Nous irons, nous irons bientôt, lui disait toujours la jeune dame ; rassurez-vous.

Elle faisait fréquemment des promenades en voiture avec l'officier et sa femme.

Un jour leur promenade se prolongea plus qu'à l'ordinaire. Au bout de trois heures environ ils s'arrètèrent devant cette jolie maison, que Magdelone reconnut pour celle de Thomas Dille, quoique les embellissements qu'on y avait faits la rendissent pour ainsi dire méconnaissable.

— Nous voici arrivés, dit la jeune dame.

Ils descendirent de voiture. La première personne qui frappa les regards de Magdelone fut son mari, qui l'avait reconnue de loin, et qui accourait avec sa fille. Débarqué le matin même, le matelot était aussitôt parti pour son village.

Ce fut un moment de douce joie pour les deux époux de se revoir après dix mois d'absence. Mais lorsque Xavier aperçut l'officier :

— Monsieur Varin ! s'écria-t-il.

— Moi-même.

— Vous avec ma femme !

— Pourquoi pas ?

— Je ne puis comprendre...

— Entre ici avec nous, mon brave, je te l'expliquerai

— Volontiers, mon capitaine.

Ils entrèrent dans la maison.

— Dis-moi, Xavier, te souviens-tu du jour où nous abordâmes cette corvette anglaise ?

— Si je m'en souviens, mon capitaine !

— Nous sautâmes les premiers à bord

— Dites donc que c'est vous qui sautâtes le premier, et moi le second.

— Les Anglais m'avaient entouré, j'allais périr; tu te précipitas au-devant des coups...

— C'était mon devoir.

— Et tu reçus dans la poitrine celui qui m'était destiné.

— Vous croyez, mon capitaine? Dans tous les cas, il y a long-temps que je n'y pense plus.

— Oui, mais, moi, je ne l'ai point oublié.

— Que voulez-vous dire?

— Que sans toi je n'existerais plus.

— Ne parlons pas de ça, mon capitaine.

— Soit. Dis-moi, comment trouves-tu cette maison?

— Charmante, mon capitaine.

— Elle te plaît?

— Ce serait difficile autrement.

— Tu y passerais volontiers les jours, n'est-ce pas?

— Je le crois bien, mais...

— En ce cas tu peux y rester.

— Comment cela?

— Cette maison t'appartient.

— A moi?

— Oui, je te la donne.

— Vous n'y pensez pas, mon capitaine.

— Tu refuses, toi qui m'as sauvé la vie!

— Mais, mon capitaine, en conscience je ne puis...

— Tu n'as donc jamais eu d'amitié pour moi?

— Moi, mon capitaine? Dieu! s'il fallait encore...

— Alors, tu acceptes donc?

— Dame, mon capitaine, si vous dites que je ne vous aime pas...

— Allons, c'est convenu, tu acceptes?

— Oui, mon capitaine.

— Et tu passeras tes jours ici?

— Je ne demande pas mieux, mon capitaine; mais le service...

— N'est-ce que cela?

— Mais il me semble que...

— Ne t'en mets pas en peine.

— Cependant...

— Tu es libre.

— Que dites-vous?

— Voilà ton congé.

— Il serait possible! s'écria le matelot, en saisissant le papier que son capitaine lui présentait.

Il voulut se jeter à ses pieds.

— Relève-toi, mon brave, je suis toujours ton débiteur.

Xavier est maintenant le plus heureux des hommes; tout lui a prospéré depuis qu'il est dans sa petite maisonnette, et à la prière que chaque jour la famille réunie adresse à l'Être suprême, vient se mêler le nom de leur bienfaiteur.

Le paysan breton finissait à peine son récit, que le claquement du fouet m'annonça l'arrivée de la diligence; je repris ma place dans le coupé, où je m'assoupis bientôt, en pensant à l'action généreuse du brave capitaine de marine.

Tonin CASTELLAN.



..... PUIS POSANT SA MAIN SUR SON CŒUR, ET LE SENTANT BATTRE, ELLE VIT BIEN QUE L'INCONNU N'ÉTAIT PAS MORT.



LE BRIGAND SEPOLINI.



Le soleil, un de ces soleils du mois d'août en Italie, dardait d'aplomb sur une délicieuse habitation située à quelques milles de Venise; le temps était lourd, la chaleur suffocante, et le calme plat de la nature, qui permettait à chaque bruit de se faire entendre distinctement faisait présager un orage prochain. Midi venait de sonner à la petite église du village.

Dans ce moment la porte de la délicieuse habitation s'ouvrit, et il en sortit une jeune fille tenant un enfant dans ses bras; une vieille femme la suivait.

— J'en suis désolée, Marietta, disait la vieille femme du ton le plus indifférent, mais je ne puis absolument rien pour ta mère. C'est ma nièce, c'est vrai; aussi je ne lui

refuse ni ma bénédiction, ni mes prières; mais quant aux cent écus qu'il lui faut pour empêcher ton père d'aller en prison, je ne les ai pas... de trop, s'entend.

— Mais songez-y, ma tante, reprit Marietta suppliante : si mon père va en prison qui est-ce qui conduira sa gondole? Et si la gondole ne fait rien, ma mère, moi et ce petit ange qui n'a pas un an, nous mourrons tous de faim.

— Cela me fera certes beaucoup de peine, dit la vieille dame du ton le plus indifférent; mais s'il faut absolument cent écus à ton père, il lui est facile de se les procurer.

— Et comment? demanda Marietta en essuyant ses larmes.

— Cent écus sont promis depuis huit jours à celui qui livrera mort ou vif le brigand Sepolini, dit la tante; à celui même qui en donnera des nouvelles, qui mettra les sbires sur ses traces. Qu'il le cherche et qu'il le trouve; ces hommes ne se méfient pas d'un gondolier.

— Merci, ma tante; mon père ne fait pas le métier d'espion, dit Marietta en faisant un pas pour s'éloigner. Ainsi, vous me refusez? ajouta-t-elle en s'arrêtant.

— Que Dieu te conduise, ma fille, dit la tante pour toute réponse, et ne t'arrête pas plus long-temps ici; l'orage n'est pas loin, il pourrait te surprendre en route, et tu as encore deux bonnes lieues avant d'arriver à Venise; Adieu, porte-toi bien.

Disant ces mots, la vieille signora rentra chez elle, et ferma sa porte sur la jeune fille et son frère.

— Oh! oui, que Dieu me conduise et sauve mon père! disait la jeune Vénitienne hâtant le pas, car elle entendait déjà dans le lointain quelques sourds roulements du tonnerre. Hélas! je n'ai plus espoir qu'en lui.

Et elle marchait vivement, tantôt regardant le doux

fardeau dont elle s'était chargée, croyant, par la vue de cette innocente créature, attendrir sa tante; tantôt regardant autour d'elle la campagne déserte ou le ciel chargé de gros nuages noirs. Mais l'orage approchait à pas de géant; les roulements devenaient plus forts, plus terribles; Marietta sentit bientôt quelques larges gouttes de pluie tomber sur son front et l'inonder.

Si elle eût été seule, elle aurait continué sa route; mais exposer son jeune frère à une averse! Marietta chercha un refuge pour lui. Elle ne tarda pas à voir, non loin de sa route, l'entrée d'une de ces grottes naturelles formées de terre et de plusieurs troncs d'arbres rapprochés : la pluie tombait alors à torrents, Marietta n'hésita pas à se mettre à couvert sous cet abri. Là, posant son frère sur un tertre de gazon, elle attendit la fin de l'orage. Celui-ci ne dura pas long-temps; après quelques roulements réitérés il s'éloigna, la pluie cessa, et Marietta sortit de la grotte pour regarder l'état du chemin. A ce moment, un coup de feu se fit entendre, et peu après un homme chancelant, blessé, couvert de sang, armé d'un long couteau et d'une carabine, se précipita dans la grotte, et alla tomber non loin de l'entrée en criant : — Je suis mort! Son couteau et son chapeau tombèrent d'un côté, sa carabine de l'autre.

Effrayée au dernier point, Marietta n'avait pu retenir un cri d'horreur; mais, voyant l'immobilité du nouveau personnage et le sang qui coulait de son front, l'humanité prit le dessus sur la frayeur, elle s'approcha de lui.

C'était un jeune homme de vingt ans au plus; une légère moustache blonde cachait à peine sa lèvre supérieure; ses cheveux blonds mouillés et en désordre attes-

taient une course rapide et longue. Son costume n'avait rien de remarquable, c'était celui d'un paysan aisé; son gilet et son pantalon de velours noir faisaient admirablement ressortir la blancheur mate de son teint; une ceinture en laine rouge serrait sa taille. Le premier soin de Marietta fut d'appliquer son mouchoir sur la blessure pour en étancher le sang; puis, posant la main sur le cœur de l'inconnu et le sentant battre, elle vit bien qu'il n'était pas mort; effectivement il ne tarda pas à ouvrir les yeux.

— Enfin! dit-elle.

— Chut! dit l'étranger, sans regarder celle qui venait de le rappeler à la vie; chut! n'entendez-vous rien?

— Rien, dit la jeune fille, que le vent qui souffle encore: l'orage a cessé, la pluie ne tombe plus, mais votre sang coule toujours, signor; et si vous voulez prendre soin de mon frère, j'irai à quelque habitation voisine chercher du secours.

— Gardez-vous-en bien, signora, interrompit vivement l'inconnu.

— Vous vous sentez alors tout à fait bien? Tant mieux, répliqua naïvement la jeune fille du gondolier; dans ce cas je peux vous quitter et aller retrouver ma mère.

— Sa mère! elle a une mère! Qu'elle est heureuse! dit l'inconnu avec un tel accent de tristesse que Marietta s'arrêta...

— Heureuse! non, dit Marietta, chez qui ce mot, en lui rappelant son chagrin, amena des larmes dans les yeux.

— Et quel chagrin pouvez-vous avoir, enfant? demanda le blessé, remarquant pour la première fois l'extrême jeunesse de Marietta.

— Un chagrin mortel, signor, dit Marietta en fondant

en larmes ; si je ne trouve pas cent écus d'ici à ce soir, mon père ira en prison.

— Cent écus ! répéta l'inconnu... Hélas ! si je les avais, je vous les donnerais, pauvre petite.

— Tous disent cela, et personne ne les a donc, car personne ne les donne, dit Marietta ; jusqu'à ma tante, la signora Pazzoa, qui demeure là-bas, sur la route de Venise, qui prétend, elle aussi, qu'elle ne les a pas ; et cependant, si elle voulait fouiller dans sa grande armoire en bois des îles, sous ses jupons en basin rayé, je suis bien sûre...

— Chut ! dit l'inconnu, sur les traits duquel une pâleur livide passa ; chut ! on vient...

— Ce sont deux hommes qui passent au loin, dit Marietta ; mais qu'avez-vous ? que craignez-vous ?

— Ce que je crains !... non, je ne puis plus vivre ainsi, dit l'étranger. Attaquer la nuit, trembler le jour, il vaut mieux en finir une fois pour toutes ! Et se tournant vers la petite Vénitienne, qui l'écoutait sans le comprendre :

— Il vous faut cent écus, n'est-ce pas ?

— Oui, dit la jeune fille, qui recula effrayée.

— On les a promis ce matin à qui livrerait le brigand Sepolini.

— Oui, dit encore Marietta en respirant à peine.

— Eh bien, je suis le brigand Sepolini ! livrez-moi, et vous aurez les cent écus, s'écria le blessé.

Marietta se recula en mettant ses mains sur ses yeux.

— Qu'attendez-vous ? livrez-moi donc, lui dit Sepolini.

— Ah ! signor brigand, dit Marietta si tremblante que ses jambes pouvaient à peine la soutenir, laissez-moi prendre mon frère, laissez-moi m'en aller.

— Blessé, mourant, si ce n'est vous, un autre me livrera

et aura les cent écus, lui dit Sepolini de sa voix douce... Tenez, n'entendez-vous pas... on me cherche!...

— Cachez-vous, la grotte est profonde et noire! dit Marietta excitée par l'effroi; cachez-vous, et priez Dieu, signor, car Dieu seul peut vous sauver.

— Dieu! dit le brigand en secouant la tête avec incrédulité.

— Oh! vous me faites peur, vous ne croyez pas en Dieu, dit la jeune enfant, sublime de piété; mais j'y crois, moi, j'y crois, et je vous sauverai. Cachez-vous, vous dis-je.

Disant ces mots, la jeune fille poussa le brigand au fond de la grotte, prit sur ses bras son frère, que ce colloque avait éveillé, et, s'asseyant avec lui à l'entrée de la grotte, d'une voix émue elle se mit à chanter:

Sainte Madone!
O ma patronne!
Du haut des cieux,
Au petit être
Qui vient de naître
Souris des yeux!

— Mais vos accents vont attirer les sbires de ce côté, lui dit le bandit d'une voix basse et émue.

— Ayez confiance en Dieu, signor, dit la petite, qui chanta plus fort:

Pour sa jeunesse,
De ta tendresse
Fais un berceau,
Et de ton aile
Divine et belle,
Un blanc rideau.

Marietta en était au dernier vers de son couplet, lorsque les sbires, attirés par son chant, s'approchèrent d'elle.

— La belle enfant, dit l'un d'eux, y a-t-il long-temps que tu es là?

— Depuis environ deux heures, signor, un peu avant que l'orage éclatât, répondit Marietta en barrant de son corps l'entrée de la grotte.

— Alors tu dois avoir entendu un coup de feu, répliqua un second sbire.

— A moins que d'être sourde ; et certes je ne le suis pas, signor, répondit la petite chanteuse, affectant un air dégagé certes peu analogue avec les battements de son cœur ; j'ai entendu un coup de feu.

— Alors, tu dois aussi avoir vu passer par ici un jeune homme ? dit un troisième.

— A moins que d'être aveugle, et certes je ne le suis pas, signor, répliqua la jeune fille ; j'ai vu passer par ici un jeune homme.

— Il devait être blessé ? fit observer le premier qui avait parlé.

— Dame, signor, je ne l'affirmerais pas ; car il courait, il courait... il doit être loin, allez, à l'heure qu'il est.

— Et quelle route a-t-il prise ? dirent-ils tous à la fois.

— Celle de Venise, signori ; s'il court encore, il doit y être rendu à l'heure qu'il est.

— Merci, la belle enfant, dirent les hommes en s'éloignant. En route, ajoutèrent-ils en se parlant entre eux.

Marietta acheva sa chanson d'un ton plus assurée.

A la lumière,
Clos sa paupière
D'un doux sommeil ;
Et fais qu'il rie,
Vierge Marie,
A son réveil !

— Enfant, lui dit le bandit à genoux non loin d'elle, tu m'as sauvé, tu me fais croire en Dieu.

— Et vous avez raison d'y croire, signor, dit Marietta en se levant, car c'est lui qui vous a caché aux yeux de ceux qui vous cherchaient, c'est lui qui m'a donné de la force, du courage, de la voix; car... tenez... votre danger est passé, mon courage aussi; je ne me soutiens plus.

Effectivement, Marietta, pâle comme une morte, aurait laissé tomber son enfant à terre si le brigand ne l'eût soutenue. En rouvrant les yeux et voyant son frère sur les bras du bandit, la jeune fille ne put retenir un geste d'effroi.

— Rendez-moi mon frère! cria-t-elle, rendez-moi mon frère!

— Je vous comprends, lui dit Sepolini humilié et baissant les yeux, je vous fais horreur.

— Non! oh! non, dit la jeune fille honteuse d'avoir été devinée; mais... Et sans doute ce qu'elle allait ajouter était plus humiliant encore, car elle se tut, reprit son frère, et fit un pas avec lui hors de la grotte.

— Un moment, dit le brigand timide et craintif, avant de nous séparer, sans doute pour toujours, dites-moi, charmante enfant, le nom de celle qui la première a fait entrer dans mon cœur un sentiment divin et religieux.

— Marietta Goldoni, la fille du gondolier de la place Saint-Marc, répondit la Vénitienne.

— Ma sœur!... cria le jeune homme, agité d'un tremblement nerveux. Et soudain, mettant ses mains sur ses yeux, il s'enfuit en courant et sans tourner la tête une seule fois vers Marietta, qu'il laissa étonnée et stupéfaite à sa place.

Eugénie FOA.



Challamel lith.

Imp. d'Aubert & Cie

...NOUS ESSAYONS LES PREMIERS PAS DE NOTRE ENFANT...



LE BRIGAND SEPOLINI.

(SUITE.)



Marietta était rentrée au logis dans un état impossible à dépeindre. Ce nom de sœur que lui avait donné le brigand Sepolini, ce qui s'était passé dans la caverne, tout cela avait fortement ému cette jeune enfant, dont jusqu'à ce jour aucun événement n'avait troublé l'heureuse vie.

Pour une des lois de Venise que Goldoni avait enfreinte, il avait été condamné à une amende; si à la chute du jour elle n'était pas acquittée, il verrait sa gondole saisie, et irait en prison : c'était une ruine totale pour toute sa famille.

Environ une heure après qu'elle fut rentrée, Marietta, à l'oreille de laquelle ce titre de sœur vibrait encore, ne put y tenir plus long-temps, et, choisissant un moment de silence causé par l'abattement de la douleur et l'impossibilité reconnue de faire face au malheur, le rompit tout à coup en disant :

— Vous avez eu un fils avant moi ?

— Qui te l'a dit? lui répliqua vivement son père.

— Ce matin… dit Marietta.

— Chez ta tante Trapani ? interrompit la femme du gondolier.

— Hélas ! ajouta Goldoni tristement, il aurait vingt-deux ans aujourd'hui.

— C'est donc vrai ! Et qu'est-il devenu? demanda Marietta en hésitant, car elle sentait que c'était presque un mensonge que cette demande.

— Dieu seul le sait, petite, répondit Goldoni.

— Quoi ! vous n'avez jamais reçu de ses nouvelles? vous ne savez s'il est mort ou en vie, honnête homme ou…

— Enfant ! comment veux-tu que je le sache ? dit Goldoni, à qui le souvenir de son fils ôta pour un instant le sentiment de sa position actuelle. Enfant, ton frère avait quinze mois quand il nous fut enlevé. Ce jour-là ne sortira jamais de ma mémoire. Je n'habitais pas encore Venise, j'étais à Rome chez les parents de ta mère. Il y avait fête au village, mais ta mère et moi ne prenions aucune part à la joie commune ; notre joie, à nous, c'était Fabiani, ton frère. Retirés derrière un quartier de roche, assis sur un tertre de gazon, le bruit de la fête, le son des instruments nous arrivaient lointains ; et, pendant que les autres s'amusaient, Teresa et moi nous essayions les premiers pas

de notre enfant. Il était beau, beau comme l'enfant Jésus suspendu au cou de la Madone dans l'image qu'il y a au Vatican. Soudain un bruit singulier et terrible vint nous alarmer jusque dans notre retraite : un taureau furieux s'était échappé, parcourait les rangs des danseurs, et les dispersait avec des cris d'effroi. On connaissait ma force, mon audace, mon nom résonnait de tous côtés. Je me levai, je courus au secours de mes concitoyens et fus assez heureux pour m'emparer du taureau et le ramener soumis à son maître... J'étais presque porté en triomphe par ceux que je venais de sauver, lorsque je vis venir à moi ma femme. Elle était seule.

— Tu es blessé? me dit elle.

— Non. Et notre enfant? dis-je aussitôt.

— Là-bas, où nous étions tout à l'heure, une bonne femme le garde.

Rassuré par la tranquillité de Teresa, nous restâmes encore un moment avec nos amis; puis nous allâmes rejoindre notre fils. Je ne sais pourquoi, mais j'étais inquiet, je redoutais un malheur. Effectivement, notre enfant, la vieille femme, tout avait disparu!... Depuis, je n'ai plus revu Fabiani, je n'en ai jamais eu aucune nouvelle; la vieille femme n'était pas du pays, personne ne la connaissait... Et si je ne parle jamais de cet enfant, c'est que ta mère, qui se reproche son imprudence, croit voir un reproche dans ma bouche chaque fois que j'en parle...

— Oui, dit Teresa, et je me reprochema coupable crédulité. Assise à l'endroit où m'avait laissée mon mari, je n'osais bouger, lorsqu'une vieille femme vint à moi.

— Votre mari est blessé, il vous demande, courez vite, me dit-elle. Attendez, ajouta-t-elle, cet enfant entraverait

votre course ; confiez-le moi, je vous attends ici avec lui.

Sans prendre même le temps d'embrasser mon fils, je le lui mis sur les bras, et je partis en courant. Maudit empressement ! maudite confiance !... Que de fois en pleurant j'ai prié Dieu de me rendre mon enfant, et j'ai demandé pardon à mon mari de l'avoir privé d'un soutien !

Un cri d'étonnement poussé par Marietta interrompit Teresa, et tous les membres de cette famille se levèrent surpris, à la vue d'une vieille femme qui entrait dans la maison.

— La tante Trapani ! dirent-ils tous.

— Oui, la tante Trapani elle-même, répondit d'un air de mauvaise humeur la nouvelle venue. Elle-même, répéta-t-elle en posant sur la table un sac qui rendit un son métallique, et qui vient vous porter les cent écus sollicités ce matin par Marietta... Oh ! pas de remercîment, c'est la force qui m'y a contrainte.

— La force ! s'écrièrent à la fois le gondolier, sa femme et sa fille.

— Quand je dis la force, je dis vrai. Je ne savais pas, mon neveu Goldoni, que vous aviez des intelligences avec le brigand Sepolini, dit la tante.

Marietta devint blanche comme une morte, tandis que son père, qui ne la regardait pas, répondit brusquement :

— Où prenez-vous, ma tante, ce que vous dites ?

— Écoutez, mon neveu, dit la tante en s'asseyant. C'était environ un quart d'heure après l'orage, tous mes gens étaient aux champs, j'étais seule au logis ; et c'est ordinairement le temps que je choisis pour compter mon linge, arranger mes armoires... Bref, me croyant seule, je n'avais pas même pris la précaution de mettre le verrou, et

j'en étais à mes jupons de basin piqué, lorsqu'une petite toux me fit retourner la tête, et à deux pas de moi, derrière ma chaise, était un homme armé jusqu'aux dents et couvert de sang.

— Que voulez-vous? lui criai-je en me levant.

— Je suis le brigand Sepolini, me dit ce monstre, et vous allez faire de point en point ce que je vais vous dicter; autrement, cette nuit, vous serez étranglée dans votre lit... Puis ce brigand, qui certes doit être un suppôt de Satan, étendit sa main, une main effrayante, vers mon paquet de jupons piqués, et ajouta : — Prenez là, sous ces jupons, cent écus, et portez-les vous-même, entendez-vous? vous-même, au gondolier Goldoni... Allons, dépêchez-vous, ajouta-t-il d'une voix terrible; vous voyez bien que je vous attends... Obligée d'obéir, je fis ce qu'il me dit, je comptai les cent écus... Pendant cette opération il me dit encore : — Vous voyez, vous êtes seule au logis, je pourrais vous assassiner, vous voler et m'enfuir sans qu'on soupçonne seulement que c'est moi qui ai fait le coup; mais je n'ai aucun meurtre sur la conscience, et je ne commencerai pas par vous. Quant à voler, c'est différent : ce sont les gens comme vous que je choisis de préférence. Je répare les injustices du sort, j'égalise les fortunes, je prends aux riches ce qu'ils ont de trop pour le donner à ceux qui n'en ont pas assez; et je ne garde pour moi que ce qui m'est nécessaire... Allons, en route, reprit-il, voyant que j'avais fini.

— Et il vous a accompagnée jusqu'ici? ne put s'empêcher de demander Marietta.

— Je ne saurais trop l'affirmer, petite, répondit la tante, je l'ai perdu de vue en route.

— Quoi qu'il en soit, ma tante, dit Goldoni redevenu

joyeux, que ce soit de force ou de gré, je ne vous remercie pas moins du secours inespéré que vous me rendez là.

La conversation ne roula plus que sur le brigand Sepolini, dont la vieille femme fit le portrait le plus épouvantable, portrait que vous connaissez, mes jeunes lecteurs; mais la peur décompose les objets et les grandit d'une façon gigantesque. A la chute du jour deux sbires se présentèrent au logis de Goldoni pour l'arrêter; l'un d'eux portait en bandoulière une carabine que Marietta crut reconnaître, et tenait à la main un chapeau et un grand couteau qui ne lui laissèrent aucun doute sur leur propriétaire : c'était la carabine, le couteau et le chapeau de Sepolini.

— Qu'avez-vous là? cria la jeune fille hors d'elle; car, bien que Sepolini fût un brigand, il n'en était pas moins un frère pour elle, de plus il venait de sauver son père.

— Ce sont les armes d'un brigand qui s'est fait justice lui-même, lui répondit cet homme. En venant ici, nous les avons trouvées au bord du canal, et au chapeau était attaché un billet contenant ces mots : — *Sepolini est mort!* Le corps de Sepolini était à deux pas; je vais porter cette nouvelle au gouverneur et demander la récompense promise.

Marietta ne put retenir un cri de douleur. Sepolini est mort! dit-elle; et éperdue, craignant que son secret ne lui échappe, elle sortit en courant.

— Où vas-tu donc, Marietta? lui cria sa mère.

— Prier pour lui, répondit la pieuse enfant. Et effectivement sa mère lui vit prendre le chemin d'une petite église dans laquelle elle entra.

— Sepolini est mort! répétait-elle malgré elle en s'agenouillant devant l'autel de la Madone.

— Oui, mais Fabiani existe ! dit une voix derrière elle; et Marietta, en se retournant, vit un jeune homme vêtu en gondolier agenouillé près d'elle ; elle n'eut pas de peine à reconnaître en lui le blessé de la grotte, il portait encore au front la trace d'un coup de feu.

— Mon frère ! lui dit-elle.

— Oui, ton frère, Marietta, reprit le jeune homme avec douceur, et que tout le monde ignore, mon père et ma mère surtout, que Sepolini et Fabiani ne sont qu'un. Il n'y a que deux jours que je connais le nom de mes parents, la vieille qui m'a enlevé, qui était affiliée à une bande de voleurs, et qui m'avait élevé en voleur, prétendait qu'ils n'existaient plus. Il y a deux jours seulement que, se sentant mourir, elle m'a avoué ma naissance. Je suis aussitôt parti pour venir trouver mon père; c'est alors que ma tête a été mise à prix, et que ce matin, grâce à ton ingénieux courage, j'ai pu échapper à ceux qui me cherchaient. Tu sais ce qui s'est passé entre la tante Trapani et moi ; en la voyant prendre le chemin de Venise j'ai eu peur d'être encore reconnu, et j'ai pris par une autre route ; mais ne connaissant pas le pays, je me suis retrouvé sur les bords du canal... Mais que faire? où aller?... Je pensais à toi, ma sœur, si bonne, si pieuse; puis à Dieu que tu invoquais dans tes chagrins ; et moi aussi j'invoquai Dieu, et pour la première fois de ma vie je me mis à le prier, à lui demander de me sauver. A mesure que je priais, je sentais le calme et la confiance entrer dans mon cœur... Dans ce moment un corps mort soulevé par les vagues passa devant moi, et presque aussitôt une idée me vint, que ton Dieu me suggérait sans doute, Marietta. J'ôtai ma veste, que je posai sur le bord du canal, ainsi

que mes armes et mon chapeau, auquel j'attachai un billet avec ces mots : *Sepolini est mort !* et je m'éloignai en toute hâte. J'achetai ces nouveaux habits, mais avant de me présenter chez mon père j'ai voulu encore prier Dieu de m'inspirer ce que j'avais à dire, et j'ai trouvé auprès de lui mon bon ange, ma bonne sœur. Dieu est avec moi !

— Excepté ton état de voleur, il faut dire tout le reste à mon père, dit Marietta prenant son frère par la main et l'entraînant vers la maison.

— Mon père ! cria-t-elle en entrant, réjouissez-vous. Fabiani est retrouvé.

— Où ? comment ?

Mais avant que Goldoni eût achevé le dernier mot, Fabiani était à ses pieds et peu après dans ses bras. La joie de cette heureuse famille était à son comble, et ils avaient oublié la vieille tante, lorsque celle-ci prit la parole pour complimenter aussi le nouvel enfant revenu.

— Comme les enfants bien nés portent au front un cachet de beauté que n'ont pas les autres ! dit-elle en regardant son petit-neveu. Quelle différence entre lui et ce vieux scélérat de Sepolini !

— Vieux ! ma tante, dit Marietta en souriant.

— Au moins cent ans, ma nièce, dit la tante ; j'ai encore devant les yeux son grand vieux visage tout ridé.

Sepolini est mort ! ne parlons plus de lui, dit Fabiani avec une expression de tristesse chagrine dans la voix et dans les yeux.

EUGÉNIE FOA.



ANNE DE BOLEYN



LES MALHEURS D'UNE REINE.



Il n'est peut-être pas une seule d'entre vous, mes jeunes lectrices, qui ne se soit écriée bien souvent, dans quelque moment de joie : — *Ah ! je suis heureuse comme une reine !*

Du reste, ce n'est pas seulement des bouches enfantines que s'échappe cette exclamation proverbiale ; et bien des personnes dont l'âge et l'expérience auraient dû modifier les idées se laissent encore entraîner à croire que le bonheur habite imman-

quablement dans un magnifique palais, et qu'une reine, qui est la première des femmes de son royaume par le rang et les honneurs, en est aussi la première par la félicité.

Quelque respect que nous ayons pour la sagesse des nations, puisque c'est sous cette dénomination pompeuse que l'on est convenu de désigner tous les vieux aphorismes qui se transmettent de génération en génération, nous nous permettrons de demander que l'on fasse une légère variation à la phrase qu'on applique si souvent aux reines, et que désormais l'on dise plutôt : — *Malheureuse comme une reine!*

Ne connaissant du rang suprême que les ennuis de la sévère étiquette, ces pauvres femmes n'ont même pas, pour se distraire, les deux grandes occupations des rois, la chasse ou la guerre; et, enfermées toute leur vie dans des prisons dont les barreaux sont dorés, et auxquelles ne manquent même pas des gardes nombreux qui veillent nuit et jour, — si elles sortent de cette magnifique prison, ce n'est que trop souvent pour monter sur l'échafaud.

L'histoire des reines qui périrent ainsi d'une mort affreuse n'est que trop nombreuse en sanglants chapitres, et chez tous les peuples on trouve une liste de ces tristes victimes des vengeances politiques; — vengeances d'autant plus cruelles que la plupart du temps elles ne craignent même pas de s'attaquer à de faibles femmes dont la vue attendrit le bourreau, — le bourreau moins impitoyable que les juges!

Une des reines dont le sort est le plus digne de commisération est l'infortunée *Anne de Boleyn*, qui fut sacri-

fiée par son propre mari, par ce terrible roi d'Angleterre, Henri VIII, dont tout le règne fut un si long tissu de crimes et d'horreurs.

Anne de Boleyn, fille d'un simple gentilhomme anglais, ne semblait pas destinée à monter jamais sur un trône, et plût au ciel qu'il lui eût épargné cet avenir aussi brillant que misérable.

Demoiselle d'honneur de la reine Catherine, Anne de Boleyn était l'une des plus jolies personnes de la cour d'Angleterre, et sa beauté non moins que sa réputation de vertu ne tardèrent pas à faire impression sur Henri VIII, qui avait déjà l'idée d'un divorce avec Catherine; et en l'année 1532, ce divorce ayant été prononcé, contre la permission de la cour de Rome, le roi épousa la jeune fille d'honneur qu'il avait précédemment créée *marquise de Pembroke.*

Le bonheur de la jeune reine ne dura pas long-temps, si toutefois même elle put jamais goûter un instant de bonheur avec un mari comme le terrible Henri VIII, qui semblait taillé sur le modèle de Barbe-Bleue, et qui n'eut pas moins de huit femmes.

Après quatre ans de mariage le despote se lassa d'Anne de Boleyn comme il s'était lassé de Catherine; mais cette fois il n'eut pas recours aux longues formalités d'un divorce pour délier des nœuds qui lui étaient insupportables : il aima mieux les faire trancher tout d'un coup par la hache du bourreau. Quatre ans après qu'elle eut été couronnée reine d'Angletèrre, la pauvre jeune femme, qui s'était endormie dans un palais brillant, se réveilla un matin dans une sombre prison de la Tour de Londres. — Henri VIII, dans un de ces accès de fureur auxquels il n'était que trop

sujet, avait pris la résolution de sacrifier la malheureuse Anne de Boleyn.

Ce qui fit éclater ainsi tout à coup la colère du roi provint de ce que Henri, qui souhaitait ardemment un enfant mâle qui pût hériter de son trône, s'était vu frustré dans cette espérance par la mort de cet enfant le jour même de sa naissance. — Ce despote, dominé par un caractère violent et superstitieux, ne craignit pas de rendre la pauvre reine responsable de son propre malheur, et l'accusa de *trahison!*

Anne de Boleyn, dont la conduite avait toujours été exempte de tout reproche, se vit faire un crime de ses démarches les plus innocentes; et, chose horrible, la malheureuse trouva son ennemie la plus acharnée dans sa propre belle-sœur, la vicomtesse de Rochefort, qui se plut à insinuer les plus cruels soupçons dans l'esprit du roi. — Il va sans dire que tous les courtisans qui encensaient la reine quelques jours auparavant l'abandonnèrent lâchement lorsqu'elle fut tombée en disgrâce, et ils furent les premiers à lui faire un crime de quelques fautes d'étiquette commises par la pauvre femme qui avait été élevée en France, et qui avait apporté à la cour d'Angleterre une gaieté enfantine que l'âge n'aurait que trop tôt fait disparaître.

A peine entrée dans sa prison, Anne de Boleyn se jeta à genoux et pria Dieu de la secourir contre les fausses imputations de ses ennemis; car elle connaissait le caractère implacable du roi, et prévoyait dès cet instant le coup terrible qui allait la frapper.

Quoiqu'elle ne conservât pas grand espoir, Anne de Boleyn écrivit une lettre au roi, dans laquelle cette infor-

tunée princesse se défendait dignement contre toutes les odieuses imputations portées contre elle ; puis elle terminait ainsi par ces généreuses paroles :

« ... Puissé-je porter seule ici-bas le poids de votre co-
» lère ! Puisse-t-elle ne pas s'étendre sur les innocents et
» malheureux serviteurs que l'on m'a dit être en prison
» comme mes complices ! C'est l'unique et dernière prière
» que j'ose vous adresser. Si jamais je trouvai grâce de-
» vant vos yeux, si jamais le nom d'Anne de Boleyn fut
» agréable à vos oreilles, accordez-moi la faveur que je
» vous demande, et je ne vous importunerai plus des
» vœux et des gémissements que j'élève au ciel pour qu'il
» vous prenne sous sa garde et dirige toutes vos actions.

» De ma triste prison dans la Tour, ce 6 mai 1536.

» Votre loyale et toujours fidèle épouse,

» ANNE DE BOLEYN. »

De toutes les personnes qu'Anne de Boleyn, naturellement bienfaisante, avait secourues de sa bourse ou de son crédit au temps de sa puissance, pas une n'éleva la voix pour la défendre.

Mais si, pourtant, et hâtons-nous de le dire à l'honneur de l'humanité : un des serviteurs de la reine, accusé d'être son complice, et jeté comme elle en prison, se vit offrir sa grâce s'il consentait, par ses révélations, à fournir des armes contre Anne de Boleyn, dont le procès ne pouvait s'instruire que bien difficilement par le manque absolu de preuves des crimes qu'on lui imputait ; mais l'âme généreuse de cet homme repoussa avec horreur de semblables propositions. « J'aimerais mieux souffrir mille fois la mort,

répondit-il à l'envoyé d'Henri VIII, que de calomnier une personne qui n'est pas coupable! »

Le nom de ce généreux Anglais mérite bien d'être conservé par l'histoire : il se nommait *Horris*.

Du reste, Henri VIII prouva, dans cette même circonstance, qu'on ne pouvait guère se fier à sa parole royale; car un autre prisonnier, *Smeton*, se laissa séduire par cette promesse de grâce pleine et entière, et pour sauver sa vie il ne craignit pas de faire toutes les déclarations qu'on lui dicta. — Tant de lâcheté trouva une digne récompense, car il n'en fut pas moins exécuté avec les autres prisonniers.

Anne de Boleyn fut jugée par une assemblée de pairs, et ce tribunal était présidé par un de ses plus proches parents, par son oncle le duc de Norfolk.

Quoiqu'elle ne fût assistée d'aucun conseil, l'accusée sut se défendre elle-même avec beaucoup de force et de présence d'esprit; mais que pouvaient toutes les protestations et même toutes les preuves du monde aux yeux d'un tribunal qui avait reçu à l'avance l'ordre de condamner? — Les juges rendirent donc leur terrible arrêt, mais tous les spectateurs ne purent s'empêcher d'absoudre la pauvre femme au fond de leur âme.

Le dispositif du jugement portait que la condamnée serait brûlée ou décapitée, *selon le bon plaisir du roi*.

Lorsque cette terrible nouvelle fut apportée à la pauvre femme, elle n'en parut point épouvantée; elle se contenta de lever les mains vers le ciel en s'écriant : — « O mon père, ô mon Créateur, vous qui êtes la vérité et la vie, vous savez que je ne mérite point cette mort! »

Puis elle se tourna vers les juges et leur fit toutes les

protestations les plus pathétiques de son entière innocence.

Rentrée dans la Tour de Londres, Anne de Boleyn ne songea plus qu'à se préparer à la mort, car elle savait bien que tout recours en grâce auprès du roi serait inutile. Elle écrivit donc une dernière lettre à Henri VIII; mais ce fut pour le remercier de ce qu'il continuait d'ajouter degré sur degré à son élévation. — « D'une simple particulière, disait-elle, il avait d'abord fait d'elle une marquise, ensuite une reine, et, ne pouvant plus l'élever davantage dans ce monde, il lui procurait le rang de sainte dans l'autre! »

Cette lettre se terminait par des protestations d'innocence et par la prière d'accorder au moins quelques soins et quelque protection au pauvre enfant qui devait survivre à sa malheureuse mère, à la jeune princesse Elisabeth.

Puis, ces derniers soins remplis, la reine reprit toute sa sérénité, et j'allais presque dire toute sa gaieté; car elle plaisanta même sur son exécution en disant au lieutenant de la Tour de Londres: — « Je ne souffrirai pas long-temps sur l'échafaud, car l'exécuteur est très-habile, à ce qu'on dit, et, moi, mon cou est très-mince. » Et, se mettant à sourire, elle en prit la mesure avec la main.

Le 29 mai 1536 fut le jour fixé pour l'exécution, et ce jour fatal, sans rien perdre de son admirable courage, Anne de Boleyn sentit cependant l'emporter dans son cœur les sentiments maternels, et elle recommanda de nouveau sa fille aux bontés de Henri VIII; — ensuite, sans faire de récriminations sur le terrible arrêt qui la frappait, elle se contenta de dire, en montant sur l'échafaud,

qu'elle venait mourir comme elle y était condamnée par la loi, et qu'elle ne voulait accuser personne de cette mort.

Puis elle pria Dieu avec ferveur pour le *roi*, pour ce cruel Henri VIII qui montrait si peu de pitié pour elle, — et s'abandonna ensuite aux mains du bourreau, que l'on avait fait venir exprès de la ville de Calais, comme étant le plus habile de tout le royaume.

Quelques secondes après, la tête d'une reine d'Angleterre roulait sur l'échafaud; et son corps fut négligemment jeté dans un cercueil de bois ordinaire, que l'on enterra dans la Tour de Londres, — dans cette mystérieuse Tour qui devait assister à tant de lugubres scènes qui ont ensanglanté l'histoire d'Angleterre.

Le lendemain même de cette exécution, Henri VIII épousait Jeanne Seymour !

***.

N° 10



LES YEUX DU VIEILLARD S ANIMÉRENT A LA VUE DE CE BIENHEUREUX SECOURS



UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.



Forcé de se rendre en Allemagne pour une mission importante que le ministre lui avait confiée, M. de Viarmes engagea sa femme à aller passer avec sa fille le temps de son absence dans un château qu'il possédait près de Tours. Madame de Viarmes se rendit d'autant plus volontiers aux désirs de son mari, que là du moins, pensa-t-elle, loin du monde, délivrée des visites importunes auxquelles elle était souvent condamnée, mais dont sa position et les convenances ne lui permettaient pas de s'affranchir, elle pourrait consacrer tous ses soins à l'éducation de sa fille, qu'elle chérissait d'une tendresse toute maternelle. Le

même jour donc, deux chaises de poste sortirent d'un fort bel hôtel de la rue Castiglione; l'une emportait M. de Viarmes à la frontière, l'autre conduisait dans la Touraine la jeune Clémentine et sa mère

Le château était situé sur le penchant d'une colline, au milieu d'un bois dont la lisière se prolongeait jusqu'au fond d'une vallée délicieuse que la Loire baigne de ses eaux. C'était un séjour enchanteur, éloigné de toute habitation. Le gazouillement des oiseaux, qui le soir venaient s'abriter sous le feuillage, troublait seul le silence de ces lieux.

Madame de Viarmes éprouva un charme inexprimable en entrant dans cette solitude, dont le calme s'harmonisait si bien avec la situation de son âme. De tous les domestiques qu'elle avait à Paris, elle ne voulut emmener que sa femme de chambre Zoé.

Clémentine ne put modérer sa joie en voyant cette fraîche verdure, ces arbres majestueux qui balançaient fièrement leur tête au-dessus des tourelles du château, ces belles fleurs de mille formes, de mille couleurs, les fleurs qu'elle aimait tant, et dont elle respirait déjà le doux parfum. Comme elle se promit d'être bien sage, bien bonne, afin de récompenser sa mère du bonheur qu'elle allait goûter dans cette riante demeure!

Outre son amour pour l'étude, Clémentine possédait un cœur excellent. L'air vif et pur de la campagne ne fit que développer davantage ces heureuses dispositions. On la voyait, un livre à la main, rechercher de préférence les endroits solitaires.

Un jour elle avait poussé, sans y prendre garde, sa promenade jusqu'au delà de la grille du château; elle

suivait un petit sentier qui longeait la lisière du bois, lorsqu'un gémissement qu'elle entendit près d'elle la tira de sa rêverie; elle lève la tête et aperçoit un vieillard assis au pied d'un arbre. Ses traits pâles, son regard abattu frappèrent la jeune fille. Clémentine va à lui :

— Qu'avez-vous, bonhomme? lui demanda-t-elle.

— Hélas! ma belle demoiselle, lui dit le vieillard, depuis deux jours je suis sans asile; je n'ai pris aucune nourriture, j'ai senti mes forces m'abandonner, et je me suis appuyé contre cet arbre, peut-être pour ne me relever jamais.

— Est-il possible! s'écria Clémentine, depuis deux jours vous n'avez rien pris? Venez, venez avec moi.

Elle tendit ses petites mains au vieillard pour l'aider à se relever.

— Appuyez-vous sur mon bras, lui dit-elle, je vous soutiendrai; ne craignez rien, je suis forte.

La jolie enfant le conduisit ainsi jusqu'à l'entrée du parc Là elle le fit asseoir sur un banc de pierre qui touchait à la grille; puis, légère comme une biche, elle courut raconter à sa mère sa rencontre et ce qu'elle avait fait.

— Oh! maman, ajouta-t-elle d'un air suppliant, aide-moi à le secourir. Il a l'air si faible, si souffrant! s'il allait mourir!

L'expression de ses traits, en prononçant ces paroles, révélait toute la bonté de son cœur. Cette touchante sensibilité lui valut les plus douces caresses qu'elle eût peut-être jamais reçues.

Madame de Viarmes voulut partager avec sa fille le bonheur d'une action charitable; elle alla à la cuisine, remplit une tasse de bouillon, et la porta elle-même au pauvre malheureux.

Les yeux du vieillard s'animèrent à la vue de ce bienheureux secours; il saisit d'une main tremblante la tasse qu'on lui présentait, la porta à ses lèvres et la vida.

— Que le ciel répande ses saintes bénédictions sur vous, dit-il, et sur cet ange de bonté! Sans elle, madame, demain je n'existais plus : à mon âge les privations sont si cruelles!

— Qui êtes-vous, brave homme? lui demanda madame de Viarmes.

— Madame, je me nomme Gervais; depuis plus de vingt-cinq ans je travaillais chez le maître charron du village le plus proche d'ici. Il y a trois jours il m'a congédié, parce que, prétend-il, mes forces dépérissent et mes membres n'ont plus la même vigueur.

— Quel âge avez-vous?

— Quatre-vingts ans.

— Quatre-vingts ans?

— Oui, madame.

— Mais, c'est une barbarie! vous renvoyer à votre âge!

— Oh! le méchant! s'écria Clémentine, si on le chassait, lui, quand il sera vieux... Et s'il se trouvait à son tour sans asile et sans pain!

— Bonhomme, dit madame de Viarmes, voulez-vous rester au château? Je vous donnerai une occupation que votre grand âge ne vous empêchera pas de remplir, vous ne manquerez de rien.

— Ah! madame, tant de bonté!...

— Venez, venez, suivez-moi.

Madame de Viarmes conduisit le vieillard chez le jardinier, à qui elle donna tout bas ses instructions.

Le père Gervais fut installé dans un petit pavillon qu'on

approvisionna d'objets utiles et commodes. Jamais il n'avait été si heureux. Au bout de quelques jours ses forces lui revinrent, il se sentit plus alerte, plus robuste.

— Et cette occupation, se disait-il, quand donc viendra-t-elle? Patience, attendons, c'est peut-être pour demain.

En attendant, l'occupation n'arrivait pas. Il passait sa journée à se promener dans le parc; quand venait le coucher du soleil, il visitait partout, comme si la garde du château lui eût été confiée; puis il allait à la grille, dont il avait la clef, la fermait et rentrait dans son pavillon.

Un soir, après avoir terminé sa ronde accoutumée, il s'était assis sur le banc de pierre. La nuit était sombre, le temps brumeux; il cherchait dans sa tête à quoi madame de Viarmes pourrait bien l'employer, lorsque la voix de deux individus qui parlaient en dehors du parc vint le distraire de ses réflexions. Il prête l'oreille.

— C'est bien à cet endroit? disait l'un d'eux.

— Oui, répondit l'autre, à cette grille.

— Et ce camarade qui doit nous conduire, où est-il donc? Moi, d'abord, je ne sais pas le chemin.

— Ni moi non plus. Le connais-tu, le camarade?

— Ma foi, non; et toi?

— Moi, pas davantage, mais Roland le connaît. Il nous a dit que nous pouvions nous fier à lui : c'est un vieux renard qui sait par cœur tous les tours et détours de la localité, et qui a le moyen de nous introduire dans la maison.

— Mais où est-il donc? Il est pourtant neuf heures, c'est l'heure convenue.

Le père Gervais se sent tressaillir en entendant ces paroles; mais il se remet aussitôt, se lève, et va à la grille.

— Par ici, par ici, camarades! dit-il à voix basse.

— Qui appelle?

— Moi. N'est-ce pas Roland qui vous envoie?

— Oui.

— Eh bien, je vous attends, c'est moi qui dois vous conduire. Venez.

— Mais par où diable faut-il donc passer?

— Escaladez le mur, à gauche de la grille; il y a en dedans un banc de pierre qui vous facilitera l'abordage.

Les individus ne se firent pas répéter l'indication; ils franchirent le mur, et les voilà dans le parc.

— Silence! leur dit Gervais, le moment n'est pas favorable, le jardinier est encore sur pied, il fait sa ronde; mais je vais vous mener dans un endroit où vous pourrez vous cacher; et lorsqu'il sera rentré chez lui, je viendrai vous prévenir. Le reste me regarde; laissez-moi faire, je vous réponds d'un bon butin.

En prononçant ces mots, il prit à sa droite, sous une allée de charmille. L'obscurité était profonde. Les deux hommes le suivirent sans bruit. A deux cents pas de là environ ils s'arrêtèrent devant un petit caveau voûté, pratiqué sous l'escalier d'un grenier à foin.

— C'est ici, leur dit le guide. A propos, avez-vous des armes?

— Non, répondit l'un d'eux, nous ne venons que pour voler.

— Tant pis, on ne sait pas ce qui peut arriver; mais je vais vous en chercher. Entrez là-dedans, et surtout ne faites pas de bruit.

Les deux voleurs entrèrent dans le caveau. Au même instant Gervais poussa sur eux une forte porte de chêne

qu'il ferma au moyen de deux énormes verrous placés au dehors ; il reprit ensuite le chemin de la grille, et cinq minutes après il était déjà bien loin du parc. On aurait dit qu'il avait recouvré toute sa vigueur d'autrefois, tant son pas était ferme et précipité.

La nuit fut tranquille au château.

Le lendemain, de grand matin, Zoé entre précipitamment dans la chambre de sa maîtresse.

— Madame, lui dit-elle, un officier de gendarmerie demande à vous parler.

— Un officier de gendarmerie ! répond madame de Viarmes toute troublée d'une pareille visite.

— Oui, madame, il est dans le jardin, qui vous attend.

Madame de Viarmes s'empressa de descendre, Clémentine la suivit.

— Madame, lui dit l'officier après l'avoir saluée respectueusement, je vous demande bien pardon de venir ainsi déranger.

— Nullement, monsieur.

— Ma présence n'a pourtant rien qui doive vous alarmer.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Des voleurs se sont introduits cette nuit dans votre château.

— Juste ciel ! s'écria avec effroi madame de Viarmes.

— Rassurez-vous, madame, vous n'avez rien à déplorer. Leur complot a échoné, grâce au sang-froid de ce brave vieillard, ajouta-t-il en désignant le père Gervais qui se tenait à l'écart.

— Il serait vrai ?

— Oui, madame ; sans son courage, sans son sang-froid,

les misérables auraient probablement accompli leurs coupables desseins. Voyez, madame, ils sont arrêtés.

Madame de Viarmes vit en effet les gendarmes emmenant enchaînés les deux voleurs que Gervais avait enfermés dans ce caveau.

Celui-ci raconta alors comment le hasard lui avait fait découvrir les projets de ces malfaiteurs, et ce qu'il avait fait pour les déjouer. Quand il les eut mis en lieu de sûreté, il était allé en toute hâte, au village prochain, prévenir les gendarmes; et, comme il était certain que les voleurs ne pouvaient s'échapper, il avait prié l'officier de remettre son expédition au lendemain matin, afin de ne pas troubler le sommeil de son excellente maîtresse.

Madame de Viarmes remercia beaucoup l'officier de ses bons procédés pour elle.

— Quant à vous, bonhomme, dit-elle à Gervais, vous ne quitterez plus le château; vous m'avez préservée d'un grand danger, et, ne fût-ce que pour intimider les voleurs s'ils osaient se montrer encore, vous resterez ici.

— Ah! madame, répondit le vieillard, mes jours sont comptés là-haut, mais le peu qui me reste vous appartient. Vous m'avez recueilli quand j'étais sans asile, vous m'avez nourri quand je n'avais plus de pain, je vous dois la vie, à vous et à cette belle enfant; je ne l'oublierai jamais.

Le vieux bonhomme Gervais vécut fort long-temps encore; il fut assez heureux pour assister aux noces de sa jeune bienfaitrice, qui se célébrèrent au château. L'année suivante il mourut; il était âgé de quatre-vingt-treize ans.

TONIN CASTELLAN.



PLEURAIT EN REGARDANT ALTERNATIVEMENT TANTÔT SON CHIEN QUI DORMAIT A SES PIEDS TANTÔT



LE CHAPEAU DU NOYÉ.



Un petit garçon assez mal mis et tout au plus âgé de douze ans traversait, en chantant, la longue avenue du parc de Saint-Cloud, dont un bout commence dans le village de ce nom et va s'achever à Sèvres; on était au mois de juin 1820, et le soleil se couchait à l'horizon. En le voyant disparaître derrière les hauts arbres qui entourent le château, l'enfant hâta le pas; mais il s'arrêta bientôt à la vue d'un petit garçon plus jeune que lui, dont le costume attestait une riche aisance, et qui pleurait en regardant à droite et à gauche.

— Qu'avez-vous? demanda le premier garçon au second.

— Je suis perdu, répondit le second.

— Où demeurez-vous? demanda encore le premier enfant.

— Au village de Billancourt; maman est allée dîner chez des voisins, ma bonne n'a pas voulu me mener promener; pour la faire enrager, j'y suis allé tout seul : d'abord je ne voulais que côtoyer un peu la rivière, puis je n'ai pu résister au désir de traverser le pont. Un beau gros chien marchait devant moi en regardant un gâteau que je tenais à la main : je lui en ai donné, et, la connaissance faite, j'ai suivi le chien; mais voilà que tout à coup il s'est mis à courir, j'ai couru; il a disparu, et je me suis trouvé au milieu du parc sans savoir seulement par quelle porte je suis entré, et par quelle porte il faut que je sorte.

— Ne pleurez plus, répliqua le premier enfant, je vais vous conduire chez vous; mais avant nous allons entrer chez ma mère lui dire un mot, afin qu'elle ne s'inquiète pas si je rentre plus tard qu'à l'ordinaire.

— Pourvu que la mienne ne soit pas rentrée! dit le second enfant.

— Comment l'appelez-vous? demanda le premier.

— Madame de Chamerolle; moi, Théodore. Et votre mère, et vous? demanda à son tour le second enfant.

— Moi, je m'appelle Julien; et ma mère, la mère Mathurine, ou la veuve du caporal; parce que, voyez-vous, mon père est mort à Waterloo; c'était un soldat, il a servi sous l'Empereur. Nous sommes très-pauvres. Maman tricote des bas de laine pour les paysans, et moi je travaille chez un charron, maître Radeau, Grand'rue, à Saint-Cloud. Je gagne quatre sous par jour, quelquefois

cinq, bien rarement dix. Nous demeurons à Sèvres, sur le port... aujourd'hui et demain encore, ajouta Julien en poussant un soupir.

— Ah! vous déménagez? demanda Théodore.

— Par force, monsieur Théodore; mais, bah! il ne faut pas penser à cela Dieu est bon, et avant qu'on nous mette à la rue, maman et moi, il aura pitié de nous deux.

Tout en marchant et causant, les deux enfants étaient sortis du parc. Ils avaient tourné à gauche; puis, ayant un peu dévié du chemin qui conduisait au pont, ils s'approchèrent d'une petite maisonnette d'une fort triste apparence.

— Entrons doucement, c'est l'heure où la mère pleure; et, faisant signe à son compagnon de ne faire aucun bruit, Julien ouvrit la porte d'une chambre obscure sur le seuil de laquelle il s'arrêta un instant.

Le spectacle qui s'offrit aux yeux de Théodore le rendit pensif et muet; c'était la première fois que l'image du malheur se présentait devant lui. Dans une pauvre chambre, où pour tout meuble il y avait un lit de sangle, une table et deux chaises, une vieille femme, assise sur l'une d'elles, pleurait en regardant alternativement tantôt son chien qui dormait couché à ses pieds, tantôt la muraille en face d'elle, où sur une carte de géographie déployée on voyait accroché un sabre, deux épaulettes de laine, et au-dessus un chapeau qui certes n'avait jamais dû être le complément d'un si modeste uniforme : c'était un chapeau d'officier supérieur.

En apercevant son fils, la mère Mathurine dit :

— Hé bien! ton maître le charron Radeau a-t-il consenti à prolonger notre bail?

— Ah ben oui ! savez-vous ce qu'il a répondu, le méchant? dit Julien : — Ta mère a de l'argent, il faut qu'elle paye.

— Plutôt mourir ! dit la mère Mathurine avec une énergie qu'on n'aurait pas cru devoir trouver chez un être faible et abattu par le chagrin.

— Alors, ma mère, dit Julien tristement, il nous faudra faire nos paquets et déguerpir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fut tout ce que la pauvre veuve répondit en levant les yeux au ciel ; en les rabaissant elle aperçut le compagnon de son fils, et voulut se lever.

— Restez, ma mère, dit Julien, c'est un enfant qui s'est égaré ; je vais le ramener chez lui, et je reviens.

— Ne tarde pas, mon garçon, lui répondit sa mère, car lorsque tu es loin de moi il me semble que tous les malheurs vont tomber sur ma tête... Ah! en passant devant M. Michaud, ajouta-t-elle en baissant la voix, sache s'il veut bien nous faire crédit d'un pain ; autrement... Et un soupir acheva la phrase, qui sans doute pouvait se traduire ainsi : — Nous ne souperons pas.

— Oui, ma mère, dit Julien en s'éloignant.

Le jeune de Chamerolle le suivait pensif. Il avait entendu la dernière phrase de la veuve, il avait compris le soupir, et son jeune cœur s'en était ému. Toutefois il ne dit rien, mais en arrivant chez lui, et sachant que son père était rentré, il pria Julien de l'attendre un moment. Celui-ci y consentit. — Pourvu que ce ne soit pas long, avait-il ajouté. Effectivement, cinq minutes après, il vit venir à lui un homme d'un certain âge, décoré, et que Théodore suivait en le nommant son père.

— C'est toi qui m'as ramené mon fils? dit M. de Chamerolle à Julien.

— Il le fallait bien, monsieur, répondit naïvement Julien, puisqu'il était égaré.

— Tiens, mon enfant, dit M. de Chamerolle en sortant une pièce de cinq francs de sa poche, et l'offrant à Julien.

Celui-ci se recula en rougissant.

— Merci, monsieur, dit-il, ça n'en vaut pas la peine.

— Prends donc, reprit le père de Théodore.

— Je ne prends de l'argent que lorsque je l'ai gagné, répliqua Julien.

— Tu l'as certes bien gagné en me ramenant mon fils, dit M. de Chamerolle insistant toujours. Je sais que ta mère est pauvre, et que si le boulanger ne vous fait crédit...

— Nous nous coucherons sans souper, dit Julien gaiement; il ne faut pas que ça vous inquiète, monsieur, ça nous arrive souvent.

— Entre au moins et soupe avec mon fils, dit M. de Chamerolle étonné de la résistance du petit paysan.

— Souper! dit Julien faisant un pas en avant, puis un en arrière. Non, non, monsieur, merci, vous êtes bon; mais si ma mère ne soupe pas, je ne souperai pas.

M. de Chamerolle dit un mot à voix basse à son fils, qui partit comme un éclair, et revint un moment après, tenant une corbeille dans laquelle il avait placé à la hâte un poulet froid, un pain et une bouteille de vin.

— Marianne va bien rire, dit-il à son père, quand elle verra le souper desservi sans qu'on ait soupé.

— Tiens, dit M. de Chamerolle donnant la corbeille à Julien, porte cela à ta mère; va, tu es un brave enfant, j'aurai soin de toi.

Pour être franche, nous sommes forcée de convenir que Julien ne se sentait pas d'aise en pensant au régal qu'il allait faire avec sa mère.

Le lendemain, M. de Chamerolle prit son fils par la main et se rendit avec lui chez le charron, où le premier objet qu'il aperçut fut Julien faisant rougir un fer au feu.

— Bonjour, monsieur Radeau, dit le père de Théodore en entrant; mon carrosse de voyage a les roues un peu dérangées, il faudra aller voir ça. Bonjour, Julien, ajouta-t-il en saluant l'enfant.

— M. le comte connaît Julien? demanda le charron.

— Oui, c'est un honnête enfant, dit le comte, je voudrais avoir quelques détails sur sa mère.

— Une honnête femme, monsieur le comte, mais entêtée, entêtée comme un vieux gond rouillé.

— Très-pauvre? demanda le comte.

— Pauvre.. si l'on veut, répondit le charron en hochant la tête.

— Comment, maître Radeau? expliquez-vous.

— C'est-à-dire, monsieur le comte, que la mère Mathurine a des louis d'or, voyez-vous, gros comme moi peut-être, et qu'elle se laisserait mourir de faim, elle et son enfant, plutôt que de toucher à un seul.

— S'ils ne lui appartiennent pas? répliqua Julien avec l'indignation contenue d'un enfant devant lequel on accuse sa mère.

— Bah, bah! dit le charron, on n'est pas bête comme ta mère, voilà tout.

— Voyons, explique toi, Julien, dit M. de Chamerolle qui lisait dans les yeux du petit charron tout le désir qu'il avait de parler, et que la timidité seule le retenait.

— C'est que c'est une histoire, monsieur le comte, dit Julien.

— Eh bien! raconte-la à papa, puisqu'il te le dit, dit Théodore, tutoyant déjà son ami de la veille.

— Dame, je ne sais pas si je saurais bien l'expliquer, maman la dirait bien mieux; tout de même voici ce qui arriva à papa. — C'était au passage de la Bérésina, tout le monde se sauvait; il y avait un grand tumulte; il y en avait qui tombaient dans l'eau, qui se noyaient. De ceux entre autres qui se noyaient il y en avait un qui appela papa à son secours : c'était un officier. Papa avait bien envie de passer son chemin, mais il pensa que cet homme avait peut-être une femme, une mère, et il revint sur ses pas, il se jeta à la nage, il sauva l'homme. A peine l'homme fut il hors de l'eau qu'il cria : — Mon chapeau! mon chapeau! Papa se rejeta à l'eau et sauva le chapeau. Quand il revint l'officier n'y était plus, et papa fut obligé de garder le chapeau.

— Et ton père s'appelait Sans-Peur? demanda M. de Chamerolle vivement ému.

— Il s'appelait Gros-René, dit Julien.

— Au village peut-être, reprit M. de Chamerolle; mais dans le chapeau n'y avait-il pas des cartouches, huit, je crois?

— Dix, dit Julien.

— Et dans ces cartouches de l'or?

Julien répondit vivement : — Et c'est cet or, qui ne nous appartient pas, que le patron veut que nous dépensions à payer le loyer. Non, non, ma mère n'est pas une entêtée; mais papa, en mourant, lui a dit : Je ne connais pas le propriétaire du chapeau, mais lui me connaît puisqu'il m'a appelé par mon nom; il viendra réclamer son chapeau,

son argent; meurs, toi et notre fils, plutôt que de toucher à une de ces pièces d'or; et c'est pour cela, monsieur, que nous mourrons, ma mère et moi, devant ce trésor plutôt que de désobéir à notre père.

— Oh! viens dans mes bras, viens, tu seras mon second fils, dit M. de Chamerolle tellement ému que des larmes brillaient dans ses yeux; viens, c'est moi que ton père a sauvé; ta mère sera ma sœur, comme toi tu seras le frère de mon fils. Oh! conduis-moi chez toi, mon brave Julien; je suis heureux de pouvoir récompenser une si noble, une si rare délicatesse.

Et M. de Chamerolle, prenant Julien par la main et son fils de l'autre, quitta le charron, entra dans le parc de Saint-Cloud pour le traverser et aller à Sèvres. En revoyant la place où il s'était perdu la veille Théodore dit :

— C'est là où tu m'as rendu service, Julien.

— Ce qui prouve, mes enfants, que Dieu ne laisse rien sans récompense, dit le comte; ici tu as trouvé un frère, Julien; et ta mère, en gardant fidèlement un dépôt confié, a trouvé un ami pour elle, un père pour toi. Un trésor s'épuise, et en dépensant l'or trouvé dans le chapeau elle en aurait sans doute vu la fin : le cœur d'un ami ou d'un père est un trésor inépuisable.

Il est inutile de dire que Mathurine, conduite chez le comte, y vécut heureuse et à l'abri du besoin, et que Julien, qui a suivi les mêmes études que Théodore, est aujourd'hui un homme très-distingué.

Eugénie FOA.

LA

MORALE EN IMAGES

N° 12



HELAS DIRENT LES DEUX ENFANTS EN S INCLINANT DEVANT LES RELIQUES NOUS LES VENERONS, MAIS



LE VIEUX MARCHAND DE RELIQUES.



Au moment où le soleil en se levant éclairait le beau lac de Genève en Suisse, la porte d'une fort jolie maison blanche s'ouvrit, et deux enfants en sortirent. L'un et l'autre touchaient encore à l'enfance; le garçon pouvait avoir seize ans, la jeune fille quinze: leur ressemblance était parfaite. Un ruisseau de larmes baignait leurs joues. Au moment de dépasser le seuil, la jeune fille se retourna et jeta, dans l'intérieur du logis, un de ces longs regards qui révèlent toute une pensée douloureuse.

— Allons, Edmée, du courage, dit le jeune garçon en essayant de l'entraîner plus loin.

— Non, je ne puis, dit Edmée en résistant, je ne puis!

Oh! que nos cousins sont cruels et méchants..... A leur place, n'est-ce pas, Guillaume, à leur place nous n'agirions pas ainsi?

— A leur place, répéta Guillaume dont l'œil s'alluma d'indignation, je leur aurais dit : — Ce n'est pas notre faute si nous sommes riches et si vous êtes pauvres; vous n'en êtes pas moins les enfants du frère de notre père; notre père vous gardant, mes sœurs et moi nous vous garderons; notre père vous regardant comme ses enfants, mes sœurs et moi nous vous regarderons comme notre frère et notre sœur : restez avec nous...

— Au lieu de cela, répliqua Edmée, Augusta, l'aînée de la famille, nous a dit : — Tant que mon père vivait, il était le maître de faire la charité...

— La charité! répéta la pauvre enfant avec un de ces sanglots qui indiquent un cœur brisé.

— De faire du bien à qui il voulait; aujourd'hui chacun pour soi, Dieu pour tous, telle est la devise que, frères et sœurs, nous avons adoptée. Vous possédez une chaumière au bord du lac, avec de l'ordre et de l'économie vous pourrez y vivre sans être à charge à personne. Guillaume pêchera; je serai la première à lui acheter son poisson. Quant à toi, Edmée, tu es adroite; eh bien! mes sœurs et moi, nous te donnerons de l'ouvrage... Vous pouvez rester ici encore huit jours si vous voulez. Huit jours!...

— Oh! pas une heure de plus, ma sœur; viens, dit Guillaume s'éloignant avec sa sœur : si hier, quand Augusta a parlé, il avait fait jour comme aujourd'hui, certes nous n'aurions pas passé une nuit de plus sous le toit qui nous a vus naître, et où nous avons vécu jusqu'aujourd'hui.

Comme le frère et la sœur dépassaient la grille qui entourait la cour et la séparait de la grande route, ils s'entendirent appeler : c'était la voix d'Augusta.

— Elle se repent peut-être, mon frère, dit Edmée retenant Guillaume. Mais les premiers mots de leur cousine démentirent cette opinion.

— Vous oubliez vos effets, leur dit-elle.

— Nous n'y avions pas pensé, répondirent les deux orphelins.

— Heureusement que je pense à tout, répliqua Augusta. Je les ai préparés moi-même; et comme je n'ai pas de domestique de reste, pour vous les apporter, vous me feriez plaisir de vous en charger vous-mêmes.

Les deux malheureux enfants qu'on chassait d'une façon si cruelle ne répondirent rien; l'un et l'autre revinrent sur leurs pas, prirent chacun un paquet que leur remit Augusta; puis les cousins pauvres et les cousins riches se séparèrent.

— Au revoir! dirent même les derniers aux premiers.

— Jamais, répondit Guillaume d'une voix sombre et entrecoupée.

— A moins que vous n'ayez un jour besoin de nous, se hâta d'ajouter Edmée.

Les cousins riches éclatèrent de rire ainsi que leur sœur, et Guillaume et Edmée poursuivirent leur chemin, le cœur brisé de cette joie insultante.

La distance qui séparait leur chaumière de l'habitation qu'ils quittaient n'était pas si éloignée qu'ils ne pussent y être rendus une heure après. Sans être belle, leur nouvelle habitation était commode; les deux enfants s'y installèrent, et, suivant le conseil d'Augusta, la chasse de

l'un et la couture de l'autre répandirent l'aisance, sinon la richesse, dans ce petit ménage.

Bien que les cousins riches et les cousins pauvres ne se parlassent plus, ils ne se rencontraient pas moins tous les dimanches sur un petit sentier, au bord du lac, qui conduisait à l'église : un salut insolent d'une part et fier de l'autre s'échangeait seulement entre eux. Depuis deux ans que cet état de choses durait, c'était tout. A cette époque le bruit courut dans le pays que les héritiers Martel, ainsi se nommaient les cousins riches, faisaient mal leurs affaires. Un dimanche même les Génevois virent à la porte de leur maison un écriteau énonçant que la maison était en vente. Ce même dimanche, Guillaume et Edmée s'étaient attardés dans l'église : ils sortirent du lieu saint bien après les autres, et furent bien étonnés de trouver le petit sentier qu'ils pensaient libre encombré de monde. Au milieu de la foule, et contribuant même à l'augmenter, Guillaume ne tarda pas à remarquer un âne chargé de reliques et conduit par un homme dont l'aspect était des plus misérables; puis sa cousine Augusta avec ses deux frères et ses deux sœurs en grande querelle avec l'homme aux reliques.

— C'est affreux, disait le vieillard, de juger si mal les gens que l'on ne connaît pas; si vous ne voulez pas de mes reliques, passez, et ne les insultez pas!

— Est-ce les insulter que de vous demander à quoi elles servent? demanda Augusta en ricanant.

— Je reviens de Jérusalem, et je les ai toutes ramassées autour du Saint-Sépulcre, lui dit cet homme.

— Qui le prouve? demanda le frère d'Augusta.

— Ma parole, qui est celle d'un honnête homme, répondit le vieillard.

Mais loin que ces mots, dits cependant avec un accent de profonde tristesse, fissent quelque effet sur les héritiers Martel, leurs rires redoublèrent; et tel est malheureusement le résultat de l'influence plus ou moins réelle exercée sur la multitude, qu'elle s'écoula sans qu'une seule personne achetât une relique. Restaient Guillaume et sa sœur.

— Et vous, leur dit le vieillard, passerez-vous aussi sans m'étrenner?

— Hélas! dirent les deux jeunes gens en s'inclinant respectueusement devant les reliques du voyageur, nous les vénérons; mais nous ne sommes pas assez riches pour les acheter.

— Excuse comme une autre pour mépriser les gens, dit l'homme aux reliques.

— Mon frère et moi nous vous offrons l'hospitalité, bon vieillard, lui dit Edmée pour toute réponse. Est-ce vous prouver que nous ne vous méprisons pas?

— Non, non, dit l'étranger ému... et... et j'accepte.

Disant ces mots d'un accent singulier, il fit marcher son âne, et bientôt lui, Guillaume et Edmée se trouvèrent dans une petite habitation dont l'étranger admira l'ordre et surtout l'admirable propreté.

— Restez avec nous autant que vous le voudrez, lui avait dit Guillaume; et le vieillard profita si bien de l'hospitalité qu'il ne parlait plus de s'en aller.

— Tu savais, dit un jour Guillaume à sa sœur devant l'étranger, qu'on vend demain la maison Martel?

— Oh! mon Dieu, dit Edmée toute saisie, comme Augusta et les autres vont souffrir en la quittant!

— Ils souffriront ce qu'ils vous ont fait souffrir; car ici

chacun m'a raconté leur conduite infâme envers vous, dit l'homme aux reliques.

— C'est pour cela que je les plains, dit Edmée... Puis elle ajouta en hésitant : — Mon frère, puisqu'on vend la maison demain, tout le monde a le droit d'y entrer, n'est-ce pas?

— Pourquoi? lui demanda le vieillard.

— C'est que, dit Edmée tout émue, je serais heureuse de revoir les lieux où j'ai passé mon enfance, les allées du jardin où, toute petite, je me suis promenée avec ma mère, la chambre où elle est morte, celle de mon oncle aussi, qui était si bon pour nous; enfin chaque coin de cette maison a pour moi un attrait que je n'explique que par mon bonheur passé... Oh! une petite pierre détachée de cette maison, une feuille des arbres, un grain de sable, un brin d'herbe de cette habitation adorée, voilà mes reliques, à moi... car dans chacun de ces objets il y a pour moi le souvenir d'une caresse ou d'un bienfait.

— Me permettrez-vous de vous y accompagner, mademoiselle? lui demanda le vieillard.

— Je le veux bien, monsieur, répondit Edmée.

— D'autant mieux, ajouta Guillaume, que je ne veux pas y aller, moi; mes cousins pourraient y voir un désir de vengeance ou d'insulte.

— Tandis que moi, dit Edmée, bien cachée sous le capuchon de ma mante et appuyée au bras d'un inconnu, personne ne me reconnaîtra.

Ainsi dit, ainsi fait : le lendemain Edmée, mêlée avec la foule qui se rendait à la vente, rentra sans être reconnue dans cette maison où elle avait vécu ses quinze premières années. Son cœur battait à se rompre, ses yeux versaient des larmes que personne ne voyait. Elle

s'assit si émue sur le premier siége qu'elle trouva dans la salle de la vente, que pendant un moment elle fut incapable de voir ou d'entendre rien de ce qui se faisait ou disait autour d'elle. Quand elle fut un peu remise, elle s'aperçut qu'aucun des héritiers Martel n'était là, ce qui acheva de la rassurer; et elle remarqua que son vieux conducteur, qui l'avait quittée, causait avec un jeune homme d'une figure intéressante, qui était suivi de deux hommes portant un coffre de fer

Il revint, et dit à Edmée en lui montrant le jeune homme :
— C'est un riche propriétaire de France qui me charge de pousser pour lui à la vente; j'ai accepté, parce que, service pour service, si, comme je le présume, il devient propriétaire de cette maison, je lui demanderai pour vous la faveur de vous y laisser passer une journée toute seule.

Edmée le remercia seulement du regard. L'enchère commença : chacun des assistants s'étonna d'abord de voir l'homme aux reliques se poser en acheteur; mais comme il déclara tout de suite n'être là qu'un chargé de procuration, l'étonnement cessa et l'enchère continua. Elle continua même si bien et le vieillard haussa tant le prix que personne ne voulut plus enchérir, et, la maison étant restée au vieillard, on le somma de déclarer le nom de l'acheteur.

— D'abord voici l'argent, dit-il en faisant signe à deux hommes qui portaient le coffre d'approcher; puis, l'ayant ouvert, il montra aux assistants l'or que ce coffre renfermait. Et quant au nom de l'acheteur, ajouta-t-il, écrivez : — Guillaume Martel, neveu de l'ancien propriétaire.

Un cri s'échappa de toutes les bouches, et au même instant Edmée, ne songeant plus à son incognito, écarta

son capuchon et, se frayant un passage à travers la foule, elle s'élança éperdue vers l'homme aux reliques : — Mon frère! dites-vous, mon frère!

— Oui, dit le vieillard d'une voix forte, l'homme aux reliques est riche, il ne s'était déguisé ainsi que pour traverser les montagnes avec ses trésors cachés dans ses reliques, sans craindre les voleurs qui infestent ces contrées; et il achète la maison à Guillaume Martel afin que celui-ci puisse la donner en dot à sa sœur si elle veut accepter mon fils pour époux... le riche propriétaire français, ajouta-t-il bas à Edmée en lui montrant le jeune homme avec lequel il avait causé en entrant. Edmée ne répondit rien; ce qui était, ajouta la personne de qui je tiens cette histoire, d'un bon augure pour le jeune homme proposé. Et, la vente ayant été conclue, huit jours après Guillaume, sa sœur, l'homme aux reliques et son fils y entraient par la grande porte, lorsqu'on vint dire à Edmée que ses cousins et ses cousines en sortaient par l'autre. Cette charmante enfant courut après eux.

— Votre père et mon oncle trouvait la maison assez grande pour nous tous ; restez-y donc, leur dit-elle.

— Mais votre mari? lui dirent les autres.

— Mon mari, qui m'a choisie pauvre, sait donc honorer l'infortune, leur répondit Edmée.

Mais les parents d'Edmée, trop orgueilleux ou trop envieux pour soutenir la vue du bonheur d'une cousine qu'ils avaient chassée, se retirèrent, et Edmée, heureuse épouse, heureuse mère, rend grâce à Dieu tous les jours du bonheur qu'il lui a accordé.

EUGÉNIE FOA.



Challamel lith.

QUAND UNE VOILE APPARAISSAIT, ELLES LA SALUAIENT PAR LES VIVES ACCLAMATIONS



LA CASSETTE MYSTÉRIEUSE.



— Vous connaissez tous, mes petits amis, la petite ville de Tréport. Vous savez qu'elle est située sur le bord de la mer, à cinq lieues environ de Rouen, et que son principal commerce est la pêche; mais ce que vous ne savez pas, je gage, c'est un fait singulier, je dirai presque fabuleux, qui s'y passa en l'an de grâce 1654, et dont un pauvre diable de pêcheur fut le héros.

— Oh! contez-nous cela, monsieur Bonnel, nous vous en prions.

— Volontiers, mes petits amis; asseyons-nous à l'ombre de ce marronnier.

— David Chabert était, comme je viens de vous le dire, pêcheur de son état. On ne l'appelait que David le Sans-

Souci, à cause de son caractère franc et jovial; jamais il ne s'inquiétait de rien : bon marin, du reste, alerte, vigoureux et d'une ardeur infatigable quand il se mettait à l'ouvrage; mais il ne s'y mettait pas souvent. Dès que David avait débité sa marchandise, il ne songeait qu'à dépenser gaiement le produit de sa vente. Tous les moyens lui semblaient bons, pourvu qu'il menât joyeuse vie.

Marthe, sa femme, ne le secondait que trop dans ses prodigalités, de sorte que bien souvent ils se trouvaient privés du nécessaire.

Son oncle Morel, pêcheur comme lui, mais fort riche et fort considéré dans le pays, lui faisait souvent de vives remontrances sur sa vie dissipée.

— Laissez donc, mon oncle, lui répondait toujours David, il y a temps pour tout; je suis jeune : plus tard je ferai comme les autres, je travaillerai.

Un matin, après un orage épouvantable qui durait depuis deux jours, le ciel avait repris sa sérénité, les vents s'étaient apaisés pendant la nuit; les femmes des pêcheurs se rendirent sur la plage, le cœur dévoré d'inquiétude sur le sort d'un père, d'un frère, d'un époux. Toutes, en arrivant, s'agenouillaient au pied de la croix. Après une courte mais fervente prière elles se relevaient plus calmes; leurs regards se portaient alors sur ce vaste horizon qui se perdait dans les cieux : quand une voile apparaissait, elles la saluaient par les plus vives acclamations.

Successivement tous les bateaux rentrèrent au port; mais ils n'apportèrent rien, la tempête les avait horriblement maltraités.

Chabert seul n'était pas sorti; une circonstance l'avait retenu, et ce matin-là il se disposait à gagner la mer.

— Où vas-tu donc, Sans-Souci ? lui demanda l'oncle Morel.

— Ma foi, répondit David, ils reviennent tous, les paniers vides, je veux voir si je serai plus heureux.

— Eh bien! je vais avec toi; et, si tu veux jeter tes filets dans l'endroit que je te désignerai, je te promets d'avance un excellent butin.

— Volontiers, mon oncle.

— Soit! attends-moi un instant, je vais jusqu'à la maison et je reviens.

Un quart d'heure après il revint avec son manteau roulé sous le bras. L'oncle et le neveu levèrent l'ancre, tous deux prirent le large en gouvernant à droite, et marchèrent de conserve l'espace de trois lieues environ.

— Nous y voilà, dit Morel. Tiens, David, ne bouge pas d'ici; crois-moi, maintiens-toi dans un rayon d'un mille tout au plus, et tu m'en diras de bonnes nouvelles.

— Suffit, mon oncle, suffit.

— Maintenant je te laisse, je retourne au port. Bonne chance, mon garçon!

— Au revoir, mon oncle! à bientôt!

Le lendemain, au point du jour, Marthe allait sortir, on frappe violemment à la porte.

— Ouvre, femme! ouvre vite! c'est moi!

Marthe s'empresse d'ouvrir.

— Te voilà déjà, David! Tu as donc fait une bonne pêche?

— Superbe, femme, et comme personne n'en a jamais fait, je m'en vante! une pêche miraculeuse!

— Vrai? Oh! quel bonheur!

— Une pêche qui va nous rendre riches à des millions, plus riches que le roi!

— Vraiment! Mais ce n'est pas possible; explique-toi, Chabert, ou je croirai que tu as perdu la raison.

— Il y a de quoi la perdre en effet.

— Parle donc! Voilà que tu me fais peur.

— Peur? Quand je t'apporte un trésor!

— Ah! mon Dieu, que dis-tu? un trésor...

— Eh! sans doute, femme; tiens, je l'ai là.

En disant ces mots, Chabert déposait avec précaution sur la table un petit paquet soigneusement enveloppé dans un morceau de toile goudronnée.

— Qu'est-ce que cela? fit Marthe.

— Je te le dis, des millions.

— Voyons, David, parle sérieusement.

— Rien de plus sérieux, et tu vas en juger toi-même.

Chabert déroula lentement les longs plis de la toile et en retira une petite cassette en bois de cèdre.

— Tiens, vois-tu ce petit bijou là? Regarde un peu comme il est gentil!

— Il est donc vrai! s'écria Marthe en fondant en larmes, mon mari est fou!

— Laisse donc, laisse donc, reprit Chabert d'un ton fort calme, jamais je ne fus plus sensé! Allons, femme, sèche tes pleurs pour mieux lire ce qui est écrit en lettres d'or sur le couvercle de cette cassette.

Marthe essuya ses yeux; elle vit en effet des caractères en or sur le couvercle, et lut ces mots :

Je contiens un trésor, trésor d'un prix immense
Mais, pour le posséder, dans huit jours ouvre-moi
Car, je te le prédis, dans ton impatience,
Si tu m'ouvres avant, il est perdu pour toi

— Ah! mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? fit la pauvre

femme saisie de frayeur. Ne touchons pas à cela, David; c'est quelque piége du démon.

— Du tout, du tout, reprit tranquillement Chabert, ce n'est point un piége du démon, c'est une cassette que j'ai prise dans mes filets. Ce que cela signifie, je vais te l'expliquer, rien de plus simple. Un vaisseau chinois aura fait naufrage sur nos côtes; quelque grand mandarin qui était à bord, voyant qu'il n'y avait pas moyen de l'échapper, se sera dit : — Puisqu'il faut périr, puisse au moins ma mort être profitable à quelque pauvre diable; et il aura jeté à la mer cette cassette qui contient des perles, des diamants, ou de bons billets sur la banque de Hollande ou d'Angleterre.

— Tu crois?

— Sans doute.

— Mais, au fait, pourquoi pas?

— Je te dis que j'en suis sûr.

Chabert n'eut pas de peine à persuader sa femme, qui se voyait déjà plus riche que la reine du Grand-Mogol. Ils étaient dans l'enchantement. Mais huit jours c'était un siècle pour eux. Dans son impatience, Marthe voulait à l'instant même briser la cassette; Chabert l'arrêta.

— Veux-tu donc voir toutes ces belles richesses s'en aller en fumée? lui dit-il.

— C'est juste! mais c'est dur de penser qu'on a dans les mains une grande fortune, et qu'il ne vous reste pas à la maison la plus petite pièce de monnaie.

— N'est-ce que cela! sois tranquille, je te réponds que dimanche, à la fête, nous nous amuserons tous les deux comme des rois.

— Et comment?

— Puisque dans huit jours nous serons millionnaires.

qu'avons-nous besoin de notre bateau, de nos filets, de nos ustensiles de pêche? Vendons tout cela, Marthe; c'est bien le diable si, avec l'argent que nous en retirerons, nous ne trouvons pas moyen de bien nous divertir pendant une semaine.

L'avis de Chabert fut adopté par sa femme avec des transports de joie. Le jour même il annonça la vente de son matériel; le lendemain il fut vendu et payé comptant. Les deux époux tinrent si bien parole, ils employèrent si bien leur temps, que le huitième jour ils n'avaient plus rien. Qu'importe! n'allaient-ils pas enfin posséder ce précieux trésor? Vous jugez qu'ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit.

Enfin le jour parut. Chabert et sa femme s'emparèrent de la bienheureuse cassette; un coup de hache la fit bientôt voler en éclats.

— Que devinrent-ils, grand Dieu! Au lieu des perles, des diamants, des billets de banque, ils ne trouvèrent qu'un parchemin plié en quatre sur lequel étaient tracés ces mots :

Aime Dieu, sois honnête, et, si dans cette vie
Tu sais joindre au travail l'ordre et l'économie,
Bientôt dans ta maison l'abondance viendra
Le plus grand des trésors ici-bas, le voilà!

Ils demeurèrent atterrés à cette lecture, comme si la foudre fût tombée à leurs pieds; ils se regardèrent longtemps sans pouvoir articuler une seule parole.

Ce fut Chabert qui rompit le premier le silence :

— Femme, dit-il, le ciel nous donne là une leçon terrible, mais juste; sachons en profiter.

— Oui, David, soupira Marthe

— Nous avons été prodigues, dissipés; la prodigalité, la dissipation engendrent la misère, et la misère conduit souvent au crime. Remercions Dieu de nous avoir arrêtés dans cette voie perfide, où, sans nous en apercevoir, nous nous étions imprudemment engagés.

— Oui, David.

— Je suis jeune, j'ai du courage, je travaillerai; et cette fois je serai sage, je te le jure.

— Oui, David; mais comment faire, nous avons tout vendu?

— J'irai aujourd'hui même trouver mon oncle Morel; je lui avouerai franchement mes torts et ma dernière folie, mais il connaîtra aussi l'engagement que je viens de prendre et le serment que j'ai fait de le remplir.

Ainsi que l'avait prévu Chabert, son oncle vint à son secours.

La semaine suivante, un bateau tout gréé à neuf, bien équipé, sortait à pleines voiles du port. C'était notre pêcheur Sans-Souci, plus actif, plus résolu que jamais. Le sort continua de lui être favorable : la pêche la plus abondante, les poissons les plus beaux étaient toujours pour lui. Mais David fut fidèle à son serment : plus de plaisirs, plus de dépenses folles; l'ordre le plus parfait, la plus grande économie régnèrent dans sa maison : en peu de temps il vit se réaliser les prédictions de la cassette.

Au bout de six ans Chabert était un des plus riches particuliers de Tréport, chéri, vénéré de tout le monde; car les malheureux trouvaient en lui un bienfaiteur. C'est du reste le seul emploi qu'il fit de sa fortune. Voilà mon histoire terminée, mes petits amis; comment la trouvez-vous?

— Fort jolie, monsieur Bonnel. Mais cette cassette, d'où venait-elle donc?

— Je vais vous le dire. L'oncle Morel aimait beaucoup son neveu; il déplorait sa vie dissipée, et voyait avec chagrin l'inutilité de ses conseils. S'il était possible, se dit-il un jour, de faire parvenir à David un avis accompagné de circonstances tellement extraordinaires, surnaturelles même, qu'il crût lui être adressé par le ciel, peut-être ferait-il sur son esprit une impression que mes paroles ont vainement cherché à produire. Essayons. Après avoir long-temps ruminé dans sa tète, il imagina cette singulière cassette; il la disposa selon son idée, et attendit une occasion favorable d'en faire usage. Le matin, quand il vit David se préparer à partir pour la pèche, jugeant le moment opportun, il lui proposa de le conduire. Son offre fut acceptée. Alors il courut chez lui prendre la cassette, qu'il roula dans son manteau. Arrivé sur les lieux, il la jeta à la mer sans que son neveu le vît. Le succès surpassa son attente, ainsi que vous l'avez vu : vous connaissez tous l'heureux résultat de son stratagème.

— Ah! c'est donc ça! Merci, monsieur Bonnel, merci pour votre histoire.

TONIN CASTELLAN.

LA

MORALE EN IMAGES

N° 14



A. Lepho Lith

Imp. d'A. ...

TOUS LES TROIS ÉCOUTAIENT MUETS ET RESPIRANT A PEINE

(Le Remords)



LE REMORDS.



De tous les nobles seigneurs qui, à l'époque où commence notre histoire, faisaient l'ornement et la gloire de la cour de Naples, le marquis de Casanova était celui qui jouissait de la plus haute considération. Ses longs et loyaux services, son caractère noble et généreux, son grand âge, sa prudence reconnue dans les conseils, lui avaient mérité la faveur du roi.

Ce qui faisait l'orgueil du vieux gentilhomme, ce n'était ni son immense fortune, ni les dignités, ni les grandeurs qui l'entouraient, ni les hommages dont il était l'objet, ni même la déférence que le roi lui témoignait; il n'ignorait pas que l'idole qu'on encense aujourd'hui peut être brisée

demain ; il suffisait pour cela d'un mot, d'un caprice du maître. Mais le marquis avait deux fils ; l'amitié la plus tendre les unissait depuis leur enfance, et son cœur paternel ressentait une joie sans égale en pensant que cette amitié, toute d'abnégation, toute de dévouement l'un pour l'autre, rien ne l'avait encore altérée. Cependant on se demandait comment un accord aussi parfait pouvait subsister entre deux frères d'un caractère si opposé, de goûts si différents.

Rodrigo, l'aîné, passionné pour les arts, vivait sans éclat : marié depuis quelques annés à une femme de mœurs douces et simples comme les siennes, il n'avait d'autre plaisir que celui que lui faisaient éprouver la musique et la peinture ; il n'aspirait à d'autre gloire que celle de voir un jour son nom mêlé à ceux des artistes célèbres dont sa patrie était le berceau.

Paolo, plus jeune de deux ans, ne rêvait que grandeurs, titres, richesses. Vain de sa naissance, jaloux, ambitieux à l'excès, il ne trouvait parmi la noblesse du royaume aucune famille digne de lui ; aussi n'était-il point marié : il pensait sans doute que quelque fille de sang royal viendrait briguer un jour l'honneur de son alliance ; et, dans cet espoir, il étalait un luxe que pas un jeune seigneur de Naples ne pouvait égaler. Le roi était charmé de son assiduité à la cour ; mais il blâmait hautement l'éloignement de son frère.

Depuis quelque temps, le vieux marquis sentait ses forces s'affaiblir ; sa santé, usée par les fatigues de la guerre et les veilles, commençait à inspirer de vives inquiétudes. Prévoyant sa fin prochaine, il réunit un jour ses deux enfants et leur parla ainsi :

— Mes enfants, Dieu m'appelle à lui; je quitterai cette terre heureux et tranquille, si je vois votre union, dont j'ai toujours été fier, demeurer inébranlable devant les dispositions que j'ai prises à votre égard. Les lois du royaume, je le sais, instituent le fils aîné seul héritier de la fortune de son père. Rodrigo, loin de moi la pensée de te frustrer des droits que la loi t'accorde; mais Paolo est ton frère, ma tendresse pour vous deux est la même, et il me serait doux, avant de mourir, d'assurer à chacun une position égale dans ce monde.

— Mon père, reprit Rodrigo, vos désirs seront remplis. Paolo, ajouta-t-il en tendant la main à son frère, jusqu'ici tout fut commun entre nous, tout le sera encore : ce partage, je l'avais déjà arrêté dans mon cœur.

Paolo saisit la main de son frère; mais ses traits prirent tout à coup une expression étrange : il eût été difficile de définir le sentiment qui l'agitait.

A quelques jours de là le marquis mourut. Les deux frères se retirèrent à la campagne pour y cacher, loin de tous les yeux, leur douleur et leurs larmes. Quand les convenances le permirent, ils revinrent à Naples. Rodrigo reprit sa vie paisible d'artiste; Paolo se jeta, plus ardent que jamais, dans le tourbillon du monde.

Deux ans après la mort du marquis, la police saisit les fils d'un complot tramé contre les jours du roi. Tous les conjurés furent arrêtés et condamnés à mort. L'un d'eux promit que, si on voulait lui accorder la vie sauve, il livrerait des papiers importants et qui feraient connaître le principal coupable. Le roi y consentit; ces pièces lui furent remises. Mais que devint-il en les parcourant! Des lettres de Rodrigo, écrites de sa propre main, ne laissaient aucun

doute sur sa complicité; ces lettres le désignaient comme le chef de la conspiration.

— Le traître! s'écria le roi; c'est donc pour cela qu'il fuyait ma présence? Mais le châtiment suivra de près le crime, je le jure.

Et dans son indignation il prononça la mort de Rodrigo.

D'une pièce voisine, Paolo avait assisté à cette scène.

Aussitôt il courut chez son frère pour l'avertir de ce qui se passait. Rodrigo, révolté d'une semblable accusation, voulait aller à l'instant même protester de son innocence.

— Non, lui dit Paolo; si tu parais, tu es perdu. Qui sait jusqu'où peut aller la colère du roi? Fuis, et laisse-moi le soin de te justifier; je saurai bien confondre les auteurs de cette infâme calomnie.

Rodrigo ne voulait rien entendre; mais sa femme, sa petite fille Léona le conjurèrent en pleurant de ne point s'exposer au danger qui le menaçait. Vaincu par leurs larmes, par les prières de son frère, il céda à leurs instances, et prit la fuite.

A cette nouvelle la fureur du roi ne connut plus de bornes; il rendit un arrêt qui bannissait à tout jamais Rodrigo du royaume, qui le dépouillait de tous ses biens en faveur de son frère, et qui défendait, sous peine de mort, à sa femme et à sa fille de sortir de Naples. Le bruit se répandit bientôt que le vaisseau sur lequel Rodrigo s'était embarqué avait péri corps et biens sur les côtes d'Espagne.

Paolo se montra inconsolable de cette perte, il s'éloigna encore de la ville comme il avait fait à la mort de son père. Cependant sa douleur parut s'apaiser; au bout de quelque temps il revint à Naples, où il recommença sa

vie fastueuse : les fêtes qu'il donna dans son palais étaient les plus brillantes qu'on eût jamais vues. Immensément riche par la fortune de son frère, il déploya un luxe vraiment royal.

Cependant, au milieu des plaisirs, souvent une sombre tristesse s'emparait tout à coup de lui; il devenait rêveur, taciturne et comme insensible à ce qui l'entourait.

Un jour, environ cinq ans après l'arrêt qui l'avait privé de son frère, au plus brillant d'un bal qu'il donnait à l'occasion d'une princesse polonaise dont il recherchait la main, on le vit se lever; il paraissait en proie à une vive agitation : il traversa les salons d'un pas mal assuré, se dirigea vers les jardins et ne reparut plus de la soirée.

La nuit il eut un rêve affreux : l'ange exterminateur lui apparut le glaive à la main, le regard menaçant.

— Paolo, lui dit-il d'une voix terrible, lève-toi, prends le bourdon, et va en Terre-Sainte chercher la rémission de ton crime! Dieu te l'ordonne par ma voix. Obéis, et que le jour de demain ne te revoie pas dans les murs de Naples!

Paolo se réveille; il était pâle, une sueur froide inondait son visage.

— Grâce! s'écria-t-il en se précipitant hors de sa couche, grâce, mon Dieu! grâce! Grâce aussi, mon frère! je t'ai sacrifié à mon ambition, je suis un misérable! Oui, j'obéirai, je partirai pour la Terre-Sainte; mais pitié, pitié, mon Dieu! Et, tombant à deux genoux devant une image du Christ, il appuya son front brûlant sur les dalles de marbre.

Aux premiers rayons du jour il était à bord d'un navire sicilien faisant voile pour la Syrie.

Deux ans s'étaient écoulés depuis le départ de Paolo. Un jour, par une chaleur accablante du mois de juin, un pèlerin traversa la ville de Naples : sa robe couverte de poussière, ses traits hâlés par le soleil, indiquaient assez qu'il venait des climats lointains. Chacun se précipitait sur son passage pour recevoir sa bénédiction. Le voyageur visitait les églises et les monastères. On le voyait s'agenouiller au pied des autels, où il restait dans un pieux recueillement; puis il se frappait la poitrine, élevait les yeux au ciel dans l'attitude d'un grand coupable que le remords poursuit, et, après avoir baisé avec componction les marches de pierre, il sortait pour aller dans quelque autre lieu saint implorer la miséricorde de Dieu.

Il venait de pénétrer dans l'enceinte d'un couvent de moines; sur le point de gravir les marches qui menaient à la chapelle, une procession en sortait : notre pèlerin se met en prière. Tout à coup le son d'un instrument frappe son oreille; l'air qu'on joue le fait tressaillir : cet air, il le reconnaît. Il se lève, c'était un mendiant qui cherchait à attirer sur lui la pitié des âmes charitables. Deux femmes étaient près de lui : la plus âgée semblait aussi dominée par ces accents, chaque modulation produisait sur son âme une émotion à la fois douce et poignante. Tous les trois écoutaient muets, et respirant à peine. Quand le musicien eut fini, la femme, qui le contemplait à genoux, s'écria :

— Rodrigo! Rodrigo! est-ce toi?

A ces mots, Rodrigo, car c'était lui, tourne la tête.

— Lorenza! fit-il en volant vers elle; oui, c'est moi. Le vaisseau qui me portait a péri; seul j'ai échappé à la mort. Reviens à toi, Lorenza; le ciel permet que je te revoie encore.

L'autre femme s'était élancée dans ses bras en l'appelant son père. Le proscrit était heureux; il pressait sur son cœur les deux êtres qu'il chérissait le plus, sa femme et sa fille.

Le pèlerin considérait cette scène debout, immobile; de grosses larmes coulaient sur ses joues, sa voix étouffée par les sanglots ne put articuler une seule parole. Rodrigo le regarde, et jette un cri :

— Paolo!

Il veut aller à lui. Paolo lui fait signe de la main; et, après un violent effort :

— Arrête, lui dit-il; fuis, Rodrigo, fuis, et maudis-moi, comme le ciel m'a maudit.

— Paolo! mon frère!

— Non, je suis un misérable; je t'ai trahi, toi, je t'ai lâchement calomnié!

— Que dis-tu?

— Ces lettres remises aux mains du roi, et qui ont provoqué sa colère, c'est moi qui les avais écrites.

— Qu'entends-je!

— Je savais que je livrais ta tête, mais je devenais possesseur de ta part d'héritage; et, pour me l'approprier, j'ai tout sacrifié, tout, jusqu'à toi, mon frère, toi, si bon, si généreux pour moi!

— Grand Dieu!

— N'est-ce pas que c'est infâme! Depuis ce moment, pas un jour de repos, pas une nuit de sommeil, le remords est là; il me ronge, il me consume!

— Paolo, reviens à toi!

— J'ai prié sur le tombeau de notre Rédempteur; il a pris en pitié mes souffrances, puisque je te revois.

L'heure de la justice a enfin sonné pour toi, Rodrigo; mais mon crime n'est point racheté : il faut que l'expiation soit complète. Adieu! adieu, mon frère!

En prononçant ces mots, il franchit rapidement les degrés de la chapelle et disparaît. Il courut se jeter aux pieds du roi, à qui il fit l'aveu de son crime.

Le lendemain l'innocence de Rodrigo était publiquement reconnue. Le roi rendait un arrêt qui le réhabilitait et le réintégrait dans les titres et les biens de son père.

Le malheureux Paolo se réfugia dans un couvent, où il mourut après une vie de pénitence et de prière.

Toujours passionné pour les arts, Rodrigo retrouva près de sa femme, de sa fille, dont il se plaisait à reproduire sur la toile le visage pur et gracieux, cette félicité intime qui avait tant de charme pour lui. Dix ans se passèrent ainsi : le souvenir de son frère venait parfois l'attrister; depuis leur rencontre dans le cloître de la chapelle il n'en avait plus entendu parler.

Un jour on vient lui dire qu'un religieux du couvent de San-Francisco, prêt à rendre le dernier soupir, demandait à le voir. Il se rend au monastère. Ce religieux c'était Paolo. En voyant Rodrigo, le regard du moribond semble se ranimer; il lui tend les bras, et, le pressant sur son cœur : — Merci, mon frère, merci, lui dit-il, maintenant je puis mourir.

Ses forces s'épuisèrent dans cette douce étreinte, il expira. La vie du pauvre pécheur s'était consumée dans les larmes et la prière.

TONIN CASTELLAN.



A... Lith.

Imp. d'Aubert & Cie

ELLE DÉPOSAIT A TERRE SON FARDEAU, FRAPPAIT DOUCEMENT PUIS ATTENDAIT QU'ON LUI OUVRIT

(Blanchette)



BLANCHETTE.



Autrefois, j'étais bien jeune alors et j'étais encore au collége, j'allai passer le temps des vacances dans un joli petit village nommé l'Ile-Adam, situé aux environs de Paris, un peu au delà de Pontoise.

Le soir, à l'heure du calme et de la fraîcheur, j'aimais à errer dans la campagne. Quelquefois je parcourais les rives de l'Oise, suivant ou remontant le cours de cette rivière paisible. D'autres fois je gravissais la colline, et je m'enfonçais, un livre à la main, dans la forêt.

Bientôt je m'accoutumai à ma demeure nouvelle; et au bout de quelques semaines il me sembla que j'avais toujours habité ce village. Je rencontrais sur ma route peu de visages qui me fussent inconnus. C'était pour moi comme

d'anciens amis; ils me souriaient quand je passais, et moi je m'arrêtais, rendant à ces bons paysans le salut affectueux qu'ils m'avaient donné.

Parmi toutes ces figures connues il y en avait une que j'avais surtout remarquée. Il était rare en effet que je ne rencontrasse pas dans mes promenades une jeune paysanne d'environ onze ans, toujours vive et courant, et qui m'intéressait sans que je puisse trop m'expliquer pourquoi, car je ne savais pas même son nom. Ma jeune et mystérieuse amie semblait avoir une raison supérieure à son âge et une élégance de manières supérieure à sa condition. Elle était ordinairement enveloppée dans un mantelet dont le capuchon relevé cachait à moitié sa jolie tête blonde et souriante. C'était surtout cette grâce, ce sourire et cet air d'innocence qui me charmaient à mon insu. La jeune enfant portait à son bras un petit panier chargé de vases et d'ustensiles de ménage. Quelquefois, en arrivant devant une habitation, elle s'arrêtait, déposait à terre son fardeau, frappait doucement, puis attendait qu'on lui ouvrît ou qu'une voix à l'intérieur lui permît d'entrer.

Un jour qu'elle venait de passer et qu'elle m'avait fait une jolie révérence je rencontrai un paysan que je connaissais. Je lui demandai quelques renseignements sur mon inconnue.

— Cette petite-là, me répondit-il comme étonné de mon ignorance, c'est Blanchette. C'est-à-dire, c'est Blanchette et ce n'est pas Blanchette. Son nom c'est Marie Dubois, la petite à la mère Lefèvre; mais elle est si blonde et si fraîche, qu'on l'a surnommée Blanchette.

Puis, parlant toujours, voici ce qu'il m'apprit.

Blanchette était orpheline. A la mort de ses parents

elle avait été recueillie par madame Lefèvre, qu'on appelait la mère Lefèvre, qui l'avait élevée et qui était devenue comme sa seconde mère. La mère Lefèvre était pauvre, trop vieille déjà pour se soutenir par son travail; mais quand son enfant d'adoption était restée seule avec un petit frère orphelin comme elle, cette bonne femme n'avait pas hésité à accepter cette charge nouvelle, sans même calculer ses forces. Le bon Dieu y avait pourvu. Depuis ce temps Blanchette avait grandi; elle était devenue toute la ressource de la pauvre vieille, et c'était elle qui faisait aller la maison. C'était sur son industrie que reposaient l'existence de son frère et celle de la femme qu'elle appelait grand'maman : triste existence, pleine de gêne et de privations! Blanchette cependant suffisait à tout, quoique bien pauvrement; elle avait un bon cœur et beaucoup de courage, que ne fait-on pas avec cela? Pendant le jour elle travaillait chez une blanchisseuse, elle apprenait son état; mais déjà elle gagnait quelque chose. Quand venait le soir et que la journée était finie elle se mettait en tournée avec le petit panier qu'on lui connaît, elle visitait les gens du village. Elle s'était fait aimer par son intelligence et par sa bonté, et tous s'empressaient de lui être utiles. Elle faisait leurs commissions, elle allait chercher leurs provisions du lendemain, elle leur rendait mille petits services dans leur ménage, elle était comme une petite servante commune sur la fidélité et le zèle de laquelle ils pouvaient compter, et ils la récompensaient par quelques légères rétributions en argent ou en nature.

On peut juger si le récit d'André augmenta mon affection pour l'aimable Blanchette. J'aimais cette enfant comme une sœur et je la respectais comme un ange : elle était

bien meilleure que moi, et je sentais, en la voyant, toute sa supériorité, celle du cœur, la seule qui soit véritable. Tant de raison, de résignation, de contentement, on pourrait dire dans l'accomplissement de ses devoirs pénibles, en faisait pour moi comme un guide sûr dans la vertu, que les âmes moins bien douées ne pouvaient suivre que de loin. Je l'abordai, je causai avec elle; elle me répondit avec simplicité, en peu de mots, sans embarras, sans empressement affecté, et j'admirais toujours la sagesse, la grâce et la finesse même de ses réponses. J'étais pauvre comme un écolier et je ne pouvais pas beaucoup pour le soulagement de l'humble famille; mais je ne quittais jamais Blanchette sans lui laisser quelque petit présent. En vérité, ce n'était pas elle qui était l'obligée; et bien certainement je trouvais plus de bonheur à lui offrir qu'elle à accepter. C'était le plus doux emploi que je pusse faire du peu que j'avais.

Tout à coup je cessai de voir Blanchette. J'en accusai d'abord le hasard; mais bientôt je m'informai, et l'on me répondit que Blanchette était malade, mais que cela n'était rien et qu'on ne tarderait pas à la revoir.

Cette réponse ne me satisfit qu'à demi; j'aimais trop vivement Blanchette pour rester indifférent à son état. Je voulus la voir. On m'indiqua la chaumière qu'elle habitait : triste réduit dont la misérable et ruineuse apparence n'annonçait que trop la misère dont on voyait partout les funestes traces en pénétrant à l'intérieur. Mon cœur se serra quand je franchis le seuil de cette habitation délabrée. Blanchette était couchée sur un grabat, couverte de quelques haillons; la maladie l'avait déjà maigrie, et sa jolie figure était pâle et défaite. En me voyant entrer elle me sourit encore. Je m'informai de cette santé qui m'était si

chère : elle ne souffrait pas, on assurait qu'il n'y avait aucun danger, et on lui faisait prendre je ne sais quel remède indiqué par une voisine; car on n'avait pas voulu même appeler le médecin. Je reprochai une telle négligence : Blanchette me paraissait abattue, et je craignais qu'on ne se méprît sur la gravité de son mal. J'allai moi-même chercher ce médecin; c'était un brave et digne homme, il connaissait et il aimait Blanchette, et je n'eus rien à faire pour l'intéresser au sort de la pauvre enfant.

Elle parut d'abord se rétablir; mais, après la semaine écoulée, l'état de la malade empira, et nous ne conservâmes plus que bien peu d'espérance. Un soir, c'était un lundi, je me le rappelle, ce bon médecin sortit en essuyant une larme. Je courus après lui, car je ne quittais guère la chaumière, pour lui demander ce à quoi je devais donc m'attendre?

— Mon bon ami, me dit-il, il faut bien prendre courage, Dieu fait bien ce qu'il fait; mais Blanchette ne passera pas la nuit. Je n'ai plus rien à faire ici; allez trouver M. le curé, c'est lui que cela regarde maintenant.

Je fis ce qu'il m'avait dit, j'allai en hâte au presbytère; le curé vint en même temps que moi, et, penché près du lit de la tendre mourante, il reçut sa confession et la réconcilia avec le ciel. Réconcilier! Qu'avait-elle à dire, et que pouvait-elle craindre de la suprême justice? Blanchette était un ange; jamais peut-être une mauvaise pensée n'avait pesé sur son cœur, et sa vie était une bonne action sans repos. Le vénérable prêtre semblait plutôt admirer une sainte en silence que pardonner à un pécheur. Il l'embrassa en la quittant; il venait de lui donner la dernière et la plus précieuse aumône, celle qui nous

aide à monter vers le ciel. Je restai, je passai la nuit dans l'angoisse, attendant à chaque moment le dernier soupir de Blanchette; et quand le jour vint elle vivait encore, son état me sembla même meilleur; mais mon affection pouvait me faire prendre mon désir pour la réalité. Je sortis. En un instant je fus chez le médecin.

— Elle n'est pas morte, monsieur! m'écriai-je.

Je l'entraînai au lit de la malade; oh! bonheur, elle était sauvée. Sa santé en effet se rétablit, la maladie ne dura que quelques jours; mais la convalescence devait être longue, et la chère enfant ne pouvait songer de long-temps à reprendre ses travaux.

Je vis alors s'ouvrir sous les pas de Blanchette un abîme auquel je n'avais pas songé tant que j'avais craint de la perdre. La misère, déjà si grande, augmentait tous les jours dans la maison. Véritablement la mort se représentait encore et sous un aspect bien plus funeste, et l'hiver approchait.

Je l'ai déjà dit, je n'étais pas riche, et il m'était impossible de penser à suffire tout seul à tant de besoins; cependant j'étais résolu à tout tenter pour aider ma chère Blanchette. J'avais laissé à Paris une cousine, aimable femme, bonne et riche, qui dépensait sa fortune à secourir les pauvres et sa jeunesse à les consoler. Je lui écrivis. Je lui racontai l'histoire de Blanchette. Je me croyais sûr de l'intéresser; je la priais de m'envoyer quelque argent pour la pauvre famille, d'obtenir une place pour la mère dans un hospice de vieillards, et de chercher à Blanchette une condition modeste et honnête, où elle pût vivre heureuse et, j'osais le dire, honorée comme elle le méritait.

Ma lettre envoyée, j'attendis la réponse avec une anxiété que l'on devinera sans peine. Je comptais les heures, les minutes; le temps se passa. Un matin on frappe à ma porte; on entre avant d'attendre ma réponse, c'était ma cousine.

— Vraiment, monsieur mon cousin, me dit-elle en m'abordant, vous êtes un grand étourdi : vous m'écrivez et vous ne prenez pas le soin de me donner votre adresse! Il a bien fallu que je vinsse moi-même, et depuis plus d'une heure je cours sans pouvoir vous découvrir. D'ailleurs, je veux voir votre protégée puisqu'elle va devenir la mienne.

Je ne trouvai pour lui répondre que les larmes de ma reconnaissance. Nous allâmes voir Blanchette, qu'elle aima bientôt comme je l'aimais moi-même; pouvait-il en être autrement? Elle pourvut au plus pressé et promit d'aviser dans peu au principal.

Nous étions ensemble depuis plusieurs jours, ma cousine avait déjà donné à Blanchette mille preuves de son attachement et de l'intérêt sérieux qu'elle lui portait, lorsqu'un soir, dans une promenade que nous dirigions vers la forêt par les mille détours de la campagne, nous passâmes devant une petite maisonnette propre et heureusement située. Un petit jardin l'entourait d'un demi-arpent tout au plus, proportionné à l'habitation et entretenu avec soin. Ma cousine regarda cette maison avec attention, puis tout à coup :

— Allez toujours, mon cousin, me dit-elle, j'entre ici pour un instant; je vous rejoins avant les premiers arbres du bois.

Je voulus entrer avec elle, elle insista pour rester seule; je m'éloignai. Je marchai lentement, m'arrêtant souvent, et ma cousine ne revenait pas; j'atteignis le bois : je

m'assis sur la lisière et j'attendis. Elle vint enfin bientôt.

— Mon cousin, me dit-elle en m'abordant, allons chez Blanchette.

Pendant la route elle semblait affecter de me parler de choses indifférentes; je ne voulus pas paraître indiscret, et je suivis le caprice de ses pensées.

Nous arrivâmes chez Blanchette; elle lui dit de venir avec elle et qu'elle avait quelque chose à lui montrer; puis elle la prit par la main et la conduisit vers la maison devant laquelle elle m'avait quitté. Nous y entrâmes alors.

— Blanchette, dit ma cousine, aimerais-tu cette maison?

— Oh, madame! répondit Blanchette, une maison comme celle-ci n'est pas faite pour nous, et c'est bien plus qu'il ne nous en faut.

— Eh bien, Blanchette, je te la donne, reprit ma cousine en regardant l'enfant avec cette douce curiosité bien pardonnable à la vertu qui cherche à saisir l'impression que produit un bienfait. Puis Blanchette chancela; je pensai qu'elle allait se trouver mal, et je la retins dans mes bras. Ce n'était rien; elle se remit, regarda ma cousine et voulut la remercier; mais sa poitrine se gonfla, des sanglots arrêtèrent sa voix et elle se mit à pleurer, douces larmes auxquelles je mêlai les miennes en embrassant ma cousine.

— Blanchette, reprit celle-ci, tu continueras à travailler; le produit de tes journées, ce jardin et la protection du bon Dieu t'aideront à vivre assez commodément. D'ailleurs je ne t'oublierai pas; ce pays me plaît et j'y reviendrai souvent. Quinze jours après, ma cousine et moi nous étions à Paris.

Edouard LASSENE.

3



Bourdin Lith. Imp. d'Aubert & Cie

BLANCHETTE ENTOURAIT DE SES BRAS LE COU DE SA MAITRESSE ET LA REMERCIAT PAR UN BAISER.

(La dette payée.)



LA DETTE PAYÉE.

(Suite à l'histoire de Blanchette)



Trois ans à peine après les événements qu'on vient de lire, Blanchette, toujours bonne, aimable et intelligente, avait fait de nouveaux progrès vers cette aisance et cette prospérité que je lui souhaitais si ardemment. Clara, ma cousine, avait gardé un vif souvenir du charmant village et de la belle forêt de l'Isle-Adam. Ses enfants grandissaient; nous désirions tous pour eux le grand air, les plaisirs et les exercices de la campagne. On résolut d'en acheter une à quelques lieues de Paris : Clara avec

ses enfants et son mari devaient y passer l'été; et sa mère, madame Précy, y résiderait toute l'année.

Clara, on l'imagine, n'oublia pas l'Isle-Adam. Nous y allâmes vers le printemps. Elle trouva sur le penchant du coteau, près de la forêt, une belle et commode maison; le mari de ma cousine la vit à son tour, elle leur plut, et en peu de temps ils en furent devenus les propriétaires.

Madame Précy vint d'abord s'y établir avec les enfants; elle ne quittait pas cette habitation, qui lui plaisait beaucoup, et qu'elle nommait en riant son château. Comme on en était convenu, ma cousine y passait la belle saison avec son mari, et moi-même, chaque été, j'allais m'y reposer pendant quelques mois de mes études et de mes travaux. A peine ai-je besoin de dire que madame Précy avait pris Blanchette en affection. Cette enfant était si bonne, si tendrement aimable, elle trouvait tant de moyens ingénieux pour prouver sa reconnaissance à la famille de sa bienfaitrice, qu'il eût été impossible de ne pas s'attacher à elle.

Dans l'année qui suivit l'acquisition de ma cousine, la mère Lefèvre mourut. Blanchette lui ferma les yeux. Il est impossible de dire ce que la chère enfant tenta d'efforts, se donna de peine, dépensa de tendres soins pour prolonger de quelques jours la vie de la pauvre femme, ce qu'elle versa de larmes sur sa tombe. Quand elle fut restée seule, madame Précy la prit auprès d'elle. Sa petite maison était louée à son profit, le prix en était amassé tous les ans et lui préparait une modique fortune. Pour elle, elle vivait avec ma tante, qui pourvoyait à tous ses besoins et qui la traitait en amie, en fille plutôt qu'en domestique. Enfin Blanchette, on peut le dire, était tout à

fait à son aise et un des meilleurs partis de l'endroit; aimée de tous, elle voyait s'ouvrir devant elle l'avenir le plus heureux, quand un événement funeste faillit détruire en un instant de si légitimes espérances. Voici comment cela arriva.

Madame Précy, que son âge obligeait à une vie un peu sédentaire et qui marchait difficilement, avait choisi dans la maison un logement au rez-de-chaussée, qui communiquait avec le jardin. Blanchette entrait le matin dans sa chambre, l'aidait à sa toilette, lui préparait son déjeuner, l'égayant par quelques contes du village, par quelques propos d'enfant. Après son déjeuner ma tante ordinairement prenait un livre de piété, en méditait quelques pages pour élever son esprit vers le ciel, et y faisait lire ensuite Blanchette.

Un jour, vers la fin de novembre, elle venait de lire selon sa coutume; ma tante lui en marquait son contentement, et, avec cette familiarité douce et respectueuse d'une âme bien née, Blanchette entourait de ses bras le cou de sa maîtresse et la remerciait par un baiser, lorsqu'on entendit de la cour et au loin des cris d'effroi poussés par plusieurs personnes en même temps. Blanchette et madame Précy se retournèrent aussitôt, et elles furent saisies d'horreur en voyant un loup qui, affamé, gueule béante, se posait sur l'appui de la fenêtre. Blanchette ne manquait pas de courage, elle en avait, dans diverses circonstances, donné plus d'une preuve; mais le danger était si disproportionné à ses forces, qu'il était impossible de conserver quelque espérance. Madame Précy, pâle et à moitié morte de peur, restait immobile sur un fauteuil, sans avoir même la force de crier. Blanchette n'éprouva

qu'un instant de crainte; mais, résolue à tout, elle prit bien vite son parti. Elle pouvait facilement se sauver dans la maison et échapper au péril, elle n'y songea même pas : elle avait les jours de sa bienfaitrice à défendre, elle voulut du moins la sauver en succombant. Tout cela se passait beaucoup plus vite que nous ne pouvons le dire. Le loup s'était arrêté un instant sur la fenêtre; il examinait les lieux, semblait s'assurer qu'on ne lui tendait aucun piége et choisir à loisir la proie la plus facile. Blanchette avait un couteau dans son tablier, elle s'en saisit à tout hasard, résolue à se défendre et à défendre surtout madame Précy qu'elle couvrait de son corps, et qui, égarée, ne songeait pas à l'en empêcher. La ferme attitude de Blanchette sembla intimider un peu le féroce animal. Il hésita un instant, se pelotonna, jeta un dernier regard autour de lui, et d'un bond s'élança sur la malheureuse Blanchette. Madame Précy poussa un cri désespéré. Blanchette garda le silence; mais elle leva son couteau. Le loup tomba à ses pieds, et d'un second bond aussi rapide que l'éclair se précipita sur elle, la saisit par ses vêtements, la renversa, et la fit rouler à ses pieds. Blanchette voulut se défendre; elle ne réussit pas même à porter un coup à l'animal furieux, qui déchirait sa robe avec sa gueule et ses griffes. Cette scène n'avait pas duré deux minutes. Mon amie infortunée était destinée à une mort certaine, et allait expirer entre les pattes de cette terrible bête.

A cet instant la porte s'ouvrit; et l'un des hommes qui avaient poussé des cris pour avertir entra dans la chambre armé d'un fusil et d'un long couteau de chasse. Mais comment frapper l'animal qui roulait avec la victime, sans courir le danger de frapper Blanchette elle-même?

Le domestique qui était entré frémit à cette pensée ; l'horreur l'arrêta un instant ; enfin, il était adroit, cette chance, si terrible qu'elle fût, était la seule : il ajusta l'animal, le coup partit. Le loup tomba roide mort : la balle lui avait traversé la poitrine. Blanchette resta immobile et baignée dans son sang ; madame Précy était sans connaissance. On accourut bientôt dans cette chambre funeste ; elle se remplit en une minute d'une foule empressée. On s'approcha de Blanchette ; on pensa d'abord qu'elle était morte, mais elle n'était qu'évanouie : par un bonheur inespéré et qu'on a peine à comprendre, le loup, irrité contre les vêtements épais de Blanchette qui lui faisaient obstacle, s'était acharné après eux, et la rage avec laquelle il les déchirait avait protégé sa victime. Le sang qui couvrait celle-ci s'échappait de quelques égratignures peu graves à la figure et aux mains ; en un mot, il n'y avait aucune inquiétude à concevoir ; Blanchette n'était pas même blessée, et on en était quitte pour la peur. Madame Précy et elle reprirent leurs sens presqu'en même temps. En même temps, et par un mouvement spontané, Blanchette se précipita sur le sein de ma tante, et ma tante ouvrit les bras pour la recevoir. Elles restèrent ainsi long-temps embrassées et versant un torrent de larmes ; l'émotion, le bonheur, la reconnaissance se faisaient jour enfin par les pleurs.

— Ma bonne maîtresse, disait Blanchette, comme vous avez eu peur !

— Chère enfant, répondait celle-ci, est-ce bien vrai que tu n'as pas de mal ? Cher ange, tu m'as sauvé la vie !

Et leurs embrassements et leurs caresses et leurs touchantes actions de grâces ne finissaient pas. Puis madame Précy prit la main de Blanchette, et d'une voix émue :

— Mettons-nous à genoux, ma fille, lui dit-elle; et remercions Dieu, qui nous a assistées.

Après cette touchante prière, ma tante se sentit affaiblie : tant d'émotions l'avaient brisée. Elle fut obligée de garder le lit pendant quelques jours; mais, grâce aux tendres soins de Blanchette, elle fut bientôt rétablie.

Ma cousine avait été informée aussitôt de ce tragique événement; elle me montra quelques heures après la lettre qu'elle venait de recevoir : qu'on juge de mon trouble en la lisant. Je n'hésitai pas un instant; je partis pour voir ma tante et Blanchette : Clara devait me rejoindre deux jours après.

La Providence confond en se jouant notre sagesse insensée, et l'on s'épuise vainement pour sonder la profondeur de ses desseins et pour prévoir ses décrets. Le dévouement et le courage de Blanchette furent bientôt connus dans le village; la nouvelle courut et fit du bruit; on ne s'entretint pendant long-temps que de cela, et enfin les journaux en retentirent : plusieurs feuilles me vinrent de Paris dans lesquelles toute cette scène dramatique était au long racontée.

Un matin cependant, de fort bonne heure, je me promenais dans le jardin; un domestique vint m'annoncer qu'un étranger voulait me parler. J'ordonnai qu'on l'introduisît.

— Monsieur, me dit-il en me saluant, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. je m'appelle Jules de Raineberg. J'ai lu récemment dans un journal que voici, et il me montrait la feuille, un récit qui m'a touché pour plus d'un motif. Une jeune fille nommée Marie Dubois, et surnommée Blanchette, a sauvé au péril de ses jours madame votre

tante, qui était sa bienfaitrice. Le fait sans doute, monsieur, a été exactement rapporté, et Marie Dubois est un personnage véritable? elle est, je crois, au service de votre tante?

— Très-véritable heureusement, répondis-je. Blanchette, monsieur, est notre amie. Nous la considérons depuis long-temps comme une fille ou comme une sœur, et nous la chérissons tendrement dans ma famille.

— Monsieur, vos paroles me réjouissent plus que vous ne pensez, reprit l'étranger; et vous allez bientôt voir que j'ai quelque droit aussi de m'intéresser au sort de cette aimable enfant : il paraît que le dévouement est de tradition dans son honnête famille. Il y a dix-huit ans, monsieur, Pierre Dubois était mon domestique. Je fus obligé de m'éloigner et de sortir de France. Pierre Dubois m'était très-attaché; mais sa mère, qui était dans ce village, avait besoin de lui et de ses secours fréquents; il n'osa pas me suivre et il préféra revenir à son pays. Je le quittai avec l'espérance de le revoir bientôt, et je lui promis de ne pas l'oublier. C'était un devoir pour moi, monsieur, car Pierre Dubois, dans une circonstance qu'il est inutile que je vous rapporte, m'avait sauvé la vie, comme sa fille vient de sauver la vie à madame votre tante. Je dois l'avouer à ma honte, monsieur, depuis si longtemps j'avais oublié Pierre Dubois, lorsque le courage de sa fille est venu me rappeler ma promesse et mon devoir. Vous m'aiderez à le remplir, monsieur, et j'espère que vous seconderez mes vues. Je me fais vieux, je suis seul, absolument seul, sans enfants, sans famille. Je suis riche, ou au moins j'ai une fortune suffisante à des désirs modestes. Je compte assurer un avenir hono-

rable à Marie Dubois ; je veux en faire ma fille et mon héritière.

A ces mots l'étranger se tut. Je lui marquai, comme il me fut possible, au milieu de mon trouble, l'admiration que m'inspirait sa reconnaissance.

L'heure s'était écoulée; madame Précy et Clara pouvaient recevoir M. de Raineberg, et je le conduisis près d'elles. Notre joie fut vive, comme on pense; Blanchette seule paraissait affligée. Des larmes s'échappaient de ses yeux à la pensée de se séparer de nous. M. de Raineberg la rassura ; il ne voulait pas, disait-il, faire un fardeau de ses bienfaits ; et elle avait trouvé une trop bonne mère pour qu'il voulût l'en priver. Cependant la position nouvelle de Blanchette devait changer son genre de vie. Madame Précy, avec bien de la peine et quelques larmes, la laissa revenir avec nous. Elle fut mise en pension ; et, en peu de temps, sa distinction et ses grâces naturelles, cultivées avec un soin intelligent, en firent une jeune personne accomplie : son application en fit aussi, je puis le dire, une femme distinguée. Depuis ce temps, elle a épousé un homme honnête et digne d'elle ; une petite famille grandit autour d'elle, édifiée par l'exemple de ses vertus. Le monde, qui l'aime et la respecte, l'appelle madame Lasalle ; pour ma tante, pour Clara et pour moi elle est toujours Blanchette, et les heures les plus douces sont celles que je passe auprès d'elle.

ÉDOUARD LASSÈNE.

LA

MORALE EN IMAGES

N°17.

3



Lith

ELLE LA FIT METTRE A DEUX GENOUX ET PRONONÇA D'UNE VOIX SEVERE



LES CORNES D'ANE.

I.

LES DEUX SOEURS.



— Non, je ne peux pas deviner à quoi ça sert d'apprendre à lire, si ce n'est à faire enrager les enfants! disait un matin du mois de janvier la petite Manette restant obstinément devant une de ces grandes cheminées de campagne, pendant qu'une autre petite fille du même âge, car elles étaient jumelles, préparait dans un papier une tartine de pain au raisiné.

— Quand ce ne serait qu'à faire plaisir à maman et à papa! répondit cette seconde petite fille.

— Tais-toi donc, Marie; quel plaisir veux-tu que ça leur fasse? ce sont des contes, répliqua la première. Je te dis et je te répète que la lecture ne sert à rien... Peut-être pour les grandes dames de la ville, je ne dis pas : elles lisent quand elles n'ont rien à faire, et elles n'ont jamais rien à faire; mais nous, de pauvres petites filles de fermier... Pour planter des choux, de l'oseille, des carottes, les arracher et aller les vendre à la ville aux maraîchers, nous aurons toujours bien assez de lecture pour ça.

— Tu ne vois pas plus loin que ton nez, qui n'est pas déjà fort long, lui répondit sa sœur.

— Que si, que si, Marie, je vois plus loin; à preuve que je vois que ce n'est pas tout d'apprendre à lire : c'est que lorsque je saurai il faudra apprendre à écrire; je sens ça, vois-tu, d'une lieue... D'ailleurs nos parents ne savent pas lire, ils n'en sont pas moins très-gros et très-gras; et moi, qui ne sais pas plus lire qu'eux, je suis un peu plus grosse que toi, qui es maigre, maigre comme un cent de clous; et cependant tu sais lire, toi.

— Voyons, ma petite Manette, dit Marie allant prendre sa sœur par la main et essayant de l'entraîner vers la porte, ne te fais pas plus méchante que tu ne l'es. Vois cette pauvre madame Ravel; c'est un exemple, ça. Son mari était un des plus riches fermiers de la Normandie. Il est mort, elle est restée veuve avec deux enfants, un incendie l'a ruinée; heureusement qu'elle avait reçu de l'éducation : elle s'est mise à ouvrir une école, et elle peut vivre et élever ses enfants.

— Eh bien! qu'elle élève ses enfants et pas ceux des autres, répliqua Manette.

— Ingrate! Oh! quand ce ne serait que pour la récom-

penser de ses bontés, je ne voudrais pas être inappliquée et mauvaise, dit Marie. Rappelle-toi, Manette : c'est elle, la première, qui a dit à nos parents : — Il faut envoyer vos enfants à l'école chez moi, mère Thibaud. — Je ne suis pas assez riche pour ça, mère Ravel, que lui répondit notre mère. — Il ne faut pas que ça vous arrête, mère Thibaud, que répliqua la mère Ravel : envoyez toujours; vous payerez si vous pouvez, comme vous pourrez : un sac de pommes de terre un jour, un chou frisé, une salade, rien même; mais il faut que la jeunesse d'aujourd'hui sache lire, autrement c'est honteux pour elle. Aussi, depuis un an que j'apprends, j'ai profité, dame! faut voir. Je sais lire couramment, presque écrire; not' père est si content quand le soir je peux lire le journal, que je suis sûre, Manette, que tu voudrais être à ma place, dis...

— Nous n'avons pas besoin d'être deux pour lire le journal, dit Manette.

A ce moment les enfants du village passaient, allant à l'école. L'un d'eux mit la tête à l'entrée de la maison de la mère Thibaud et appela Marie et Manette; plusieurs voix répétèrent Marie et Manette, et les deux petites paysannes parurent, l'une traînant l'autre.

II.

L'ÉCOLE.

Madame Ravel était une femme d'une quarantaine d'années, grande, sèche, l'abord dur; mais ce n'était qu'une feinte, car sa voix était douce, et à peine avait-on causé une minute avec elle que la bonté de son âme se décelait

dans chacune de ses paroles. Quand les enfants entrèrent dans l'espèce de classe qui n'était autre que la cuisine de la maison, elles trouvèrent leur maîtresse occupée à tourner en cornets deux feuilles d'un vieux journal.

— Voilà des cornes d'âne pour ceux qui ne seront pas sages, dit-elle en les élevant au-dessus de sa tête ; car, puisque j'ai dans ma classe des enfants méchants, il faut bien que je me montre sévère.

Cela dit, la classe commença. Madame Ravel s'assit sur une chaise, posa ses pieds sur une chaufferette, mit sur ses genoux un réchaud dans lequel elle réchauffait ses mains et plus souvent celles de ses petites élèves ; puis appela Marie, qui ouvrit ainsi la classe.

C'etait charmant d'entendre la jeune voix de cette petite fille donner à tout ce qu'elle lisait une inflexion particulière et toujours juste. Madame Ravel ne put s'empêcher de l'embrasser : — Tu sortiras un jour tes parents du besoin, lui dit-elle.

— Dame ! dit la petite fille, je n'étudie que dans cette idée-là.

Vint le tour de Manette. Jamais encore elle ne s'était montrée plus indocile, plus insolente.

— Ça n'est bon à rien, disait-elle ; est-ce que j'ai besoin de savoir ce que chantent tous ces morceaux de papier ? Apprenez-moi à coudre, bon ; apprenez-moi à blanchir, à repasser, bon...

— Mais l'un peut aller avec l'autre, petite entêtée. Voyons, voici ton livre, étudie, mets-y de la bonne volonté au moins, répliqua la maîtresse d'école

Mais, emportée par un de ces brusques mouvements, fruit d'une mauvaise éducation, Manette prit son livre et

le jeta à terre en disant : — Je ne veux pas même l'ouvrir!

Sans répliquer, car devant une pareille insubordination il fallait une punition, madame Ravel prit les cornes d'âne qu'elle avait préparées avant la leçon, les attacha au-dessus de chaque oreille de la petite indisciplinée, et, au milieu des huées de ses petites compagnes, la fit mettre à deux genoux, et prononça d'une voix sévère :

— Toute la journée vous porterez les insignes de l'âne, dont vous imitez l'entêtement et l'ignorance.

Se voyant ainsi attifée et un objet de raillerie pour les autres enfants, Manette se mit à pleurer et demanda pardon, mais inutilement : la sentence était prononcée, il fallait qu'elle eût son exécution.

Vers le milieu de la leçon, madame Ravel fut obligée de s'absenter.

— Que tout reste dans le même état de choses où je le laisse, dit-elle en s'éloignant; chacune de vous à sa place avec son livre; Manette aussi à sa place et avec ses cornes.

Puis, comme quelques voix s'élevèrent pour demander grâce pour cette dernière, la maîtresse ajouta :

— Celle de vous qui détachera les cornes de Manette les verra à mon retour attachées à son bonnet.

Après son départ les larmes de Manette coulèrent avec d'autant plus de violence que la présence de la maîtresse n'était plus là pour les comprimer.

— Je serai battue en rentrant, disait-elle; ma mère m'a bien promis que, si je n'étais pas sage, elle me punirait : je serai battue, c'est sûr. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis à plaindre!

Voyant cette douleur si vive, Marie s'approcha de sa sœur.

— Si tu voulais me promettre de mieux apprendre ta leçon demain et les jours suivants, lui dit-elle, je prendrai aujourd'hui, moi, ta place et tes cornes.

— Quoi! tu ferais cela pour moi? demanda Manette avec la plus grande incrédulité.

— Oui, lui dit sa sœur; car moi, vois-tu, je ne suis pas habituée à être punie, et ceux qui me verront ainsi me plaindront; puis ma mère me consolera au lieu de me punir; tandis que toi, c'est différent : les enfants du village te feront enrager, et ma mère, si elle ne te bat pas, te mettra toujours au pain et à l'eau... Ainsi, je te le répète, je prends ta place, mais à une condition.

— Oh! ma sœur, oh! je te promets; oh! tu verras; oh! tu es bonne! aussi tout le monde t'aime.... Je veux dans huit jours savoir lire!....

— Dans huit jours, c'est beaucoup dire, répondit Marie détachant les cornes du bonnet de sa sœur, et priant une des élèves de les attacher au sien; mais étudie au moins et mets-y de la bonne volonté.

Quand la maîtresse revint et qu'elle vit Marie à la place de sa sœur, elle eut comme une idée de revenir sur ce qu'elle avait dit; mais, réfléchissant qu'une maîtresse de pension ne devait avoir ni préférence ni partialité, elle se contenta de regarder Marie avec tant d'amitié et d'attendrissement que celle-ci se trouva déjà récompensée de son dévouement.

Ainsi qu'elle l'avait prévu à son retour au logis, ses parents furent si étonnés de la rigueur de la maîtresse d'école envers une enfant ordinairement si charmante, qu'ils se proposaient d'aller lui en faire des reproches,

lorsque Manette ne put les laisser plus long-temps dans leur erreur.

— Battez-moi, maman, dit-elle en pleurant et en tombant à genoux devant sa mère; punissez-moi, mettez-moi au pain sec, mais n'accusez ni ma sœur ni madame Ravel. Puis, avec une franchise adorable, elle raconta toute la vérité.

Vous devinez, mes enfants, que la mère de Manette, loin de la gronder, la complimenta au contraire des bonnes dispositions dans lesquelles elle était, l'encouragea et ne put s'empêcher de verser des larmes sur le dévouement de sa fille aînée.

Dieu devait aussi une récompense à cette charmante enfant, et il la lui fit trouver dans sa volontaire pénitence même. En détachant ses cornes d'âne, Marie, qui avait l'habitude de lire tous les imprimés qui lui tombaient sous la main, lut celui-ci; et tout à coup son père, qui la regardait, la vit pâlir.

— Qu'est-ce? lui demanda-t-il.

— Mon père, n'avez-vous pas un frère qui se nomme Jacques Thibaud? lui demanda-t-elle.

— Oui, mon frère aîné de vingt ans au moins, et que je n'ai jamais connu, répondit le père; il partit pour les Indes bien long-temps avant ma naissance.... Mais pourquoi cette question?

Pour toute réponse, Marie lut sur une de ses cornes :

« Londres, 17 juillet 1835.

» Un nommé Jacques Thibaud d'Argentan, dans la Normandie, est mort dernièrement ici en débarquant; il laisse une fortune de 25,000 livres sterling ; s'il a des parents, ils

sont priés d'écrire à sir Ginger, notaire à Londres, et d'envoyer les preuves de leur parenté... »

— Mon pauvre frère! dit Thibaud, c'est bien lui... Mais écrire, comment? je ne sais pas.

— Eh bien! ne suis-je pas là? dit Marie. Puis, se retournant vers sa sœur elle ajouta : — Tu vois, Manette, qu'il est utile de savoir lire. Toi, qui ne le sais pas, tu aurais resté toute ta vie avec 25,000 livres sterling sur ta tête, sans avoir pour cela un sou de plus dans ta poche... 25,000 livres sterling, combien cela fait-il?

— Ma fine! je n'en sais rien, répondit Thibaud; mais cela doit faire des sous et des liards en grande quantité.

— Mes chères cornes! dit Marie, je les garderai toute ma vie.

Eugénie FOA.



Traviès Lith

VOTRE ANE ME PARAIT Z'ATTEINT D'HYPOCONDRIE . . . .



L'ANE MALADE.



— Bonjour, madame Micheline ; bonjour, papa Michelin ; bonjour, Jeannet ; bonjour, mademoiselle Madeleine.

— Eh ! c'est M. Baptiste !

— Moi-même, madame Micheline.

— M'apportez - vous des nouvelles de mon enfant?

— Oui, madame Micheline, et de bonnes. Voici une lettre de M. Jules pour vous.

— Une lettre de mon enfant ! donnez, monsieur Baptiste. Tiens, Jeannet, lis-nous ça, mon garçon, et proprement, entends-tu ?

— Oui, mère.

Jeannet ouvre la lettre, et lit à haute voix :

« Ma bonne nourrice,

» Depuis hier seulement j'ai pris mes vacances. Comme » j'ai bien travaillé cette année, papa a consenti à ce que » j'aille passer quelque temps avec vous; il m'accompa- » gnera avec maman. Samedi soir, nous arriverons.

— Samedi! entends-tu, Michelin? c'est aujourd'hui jeudi.

— Laisse donc finir, femme; continue, Jeannet.

» Fais préparer mon petit pavillon du jardin; et comme » le docteur Bellet m'a ordonné de faire beaucoup d'exer- » cice, je retiens mon ami Grison pour faire tous les ma- » tins une longue promenade.

— Ah! mon Dieu!

— Qu'as-tu donc, femme?

— Et Grison qui est malade.

— C'est, ma foi, vrai!

— Comment faire!

— Il faudra bien qu'il marche.

— Il n'a plus de jambes.

— Bah! il en trouvera; je l'attacherai plutôt à la queue de Cocotte. Ensuite, Jeannet.

» Ainsi donc, ma bonne mère, à samedi. En attendant, » je t'embrasse mille fois, ainsi que papa Michelin, Jean- » net et ma gentille sœur de lait Madeleine. »

— Ce cher petit ange! il n'oublie personne.

— C'est bien, dit Michelin. Maintenant il faut tout de suite s'occuper de mettre en ordre et de bien arranger le petit pavillon; n'est-ce pas, femme?

— Sans doute, sans doute; mais Grison?

— N'aie donc pas peur; je te dis qu'il marchera.

— Dis donc, père, si nous le menions chez ce médecin arrivé depuis peu? On dit qu'il est fameux pour les bêtes.

— Ce gros trapu! qui, depuis l'autre jour où je lui ai donné Cocotte à ferrer, me dit chaque fois qu'il me rencontre :

— Eh bien, mon voisin Michelin,
Comment z'allez-vous ce matin?

— Il rime toujours en parlant, dit Jeannet; ce doit être un grand savant, n'est-ce pas, père?

— Faut y conduire Grison pour que, s'il y a moyen, il le mette sur pied pour dimanche. Va le chercher, Jeannet.

— Sans adieu, mère Micheline.

— Vous partez, monsieur Baptiste?

— Oui, on m'attend à Bordeaux.

Baptiste remonta à cheval et piqua des deux. Dans ce moment parut Jeannet tirant Grison par le licou.

— Hu! criait-il; hu donc, mon vieux! nous allons chez le médecin : demain tu seras guéri.

— Allons, en route! fit Michelin.

La maison du vétérinaire était tout au plus à une portée de fusil.

Une enseigne en lettres blanches, sur un grand cadre de bois noir, et qu'on apercevait de fort loin, énumérait pompeusement les noms et qualités du célèbre Esculape. Cette enseigne, d'une dimension prodigieuse, était ainsi conçue :

« César-Nicolas Krakoloscoff, ci-devant directeur des » haras de S. M. l'empereur de toutes les Russies, ex-mé» decin particulier de S. M. la reine de Madagascar, connu » par ses cures merveilleuses, breveté, patenté, salarié

» et décoré de tous les souverains des quatre parties du » monde, guérit radicalement et indistinctement toutes » les maladies qui s'attaquent aux animaux, soit bipèdes, » quadrupèdes, volatiles, aquatiques et autres. »

— Nous y voici, dit Michelin; justement je l'aperçois.

Celui-ci les avait vus de sa boutique; se doutant qu'il s'agissait d'une consultation, il vint se placer majestueusement sur le seuil de sa porte.

— Eh! bonjour, voisin Michelin.

lui cria-t-il du plus loin qu'il put se faire entendre;

Comment z'allez-vous ce matin?

bien qu'il fût trois heures de l'après-midi.

— Bien, quant à moi; mais c'est le camarade qui ne va pas, répondit Michelin en désignant Grison.

— Ah! c'est le jeune camarade?
En effet, z'il m'a l'air malade.

— Ah! monsieur Krakoloscoff, dit Micheline, ce pauvre ami est bien mal; nous désirerions pourtant qu'il pût trotter d'ici à dimanche. Notre enfant doit venir ce jour-là; et il serait si chagrin, s'il n'avait pas son Grison.

— Oh! oh! puisqu'il en est z'ainsi,
Nous allons à l'instant z'examiner ceci.

Il posa alors une de ses mains sur le museau de l'animal; et, le poing sur la hanche, la jambe droite en avant, l'air grave et attentif, comme serait un médecin étudiant avec inquiétude le pouls de son malade, il demeura long-temps dans cette attitude, prolongeant ainsi l'anxiété de la famille Michelin qui, le regard attaché sur lui, n'osait l'interroger de peur de le troubler dans ses observations. Enfin, après un long silence, il leur dit:

— Votre âne me paraît z'atteint d'hypocondrie.
Je crois même entrevoir z'un peu d'hydrophobie.

— Juste ciel ! s'écria Micheline.

— Mais dimanche, pour sûr, grâces à mon talent,
Il trottera, z'à moins qu'il ne meure z'avant.

— Il serait vrai, monsieur Krakoloscoff! Ah ! quel bien vous me faites !

— Mais jusque-là z'il faut me laisser votre bête.

— Volontiers, monsieur Krokoloscoff. Quel bonheur! il trottera dimanche. Viens, Michelin; viens, Jeannet; vot' servante, monsieur Krakoloscoff.

Les bonnes gens s'en allèrent bien rassurés sur le sort de Grison.

Le samedi soir, M. et madame de Monteuil arrivèrent à Lormont. Jules, après avoir embrassé sa nourrice, qui pleura de joie en le voyant, puis le papa Michelin, puis Jeannet, puis sa sœur Madeleine, voulut voir son ami Grison.

— Il est malade, lui dit Micheline.

— Mon ami Grison est malade!

— Mais, rassure-toi, mon enfant; nous l'avons mis chez un savant médecin qui nous a promis de nous le rendre demain en bonne santé.

Mais Jules ne tint pas à son impatience; il se fit indiquer la demeure du médecin, et pria son père de l'accompagner chez lui. M. de Monteuil se rendit sur-le-champ aux désirs de son fils. Quelle fut sa surprise en reconnaissant dans le célèbre Krakoloscoff un ancien serviteur de son père. Celui-ci le reconnut aussitôt.

— Monsieur de Monteuil ! s'écria-t-il.

— Comment! c'est toi, Nicolas, qui viens faire ici le charlatan?

— Dieu m'en préserve, monsieur! Après la mort de M. votre père j'ai eu tant de chagrin, que j'ai senti qu'il me serait impossible de rester à l'hôtel; d'un autre côté, j'avais fait le serment de ne jamais servir d'autre maître. Cependant il fallait bien gagner sa vie. Alors je pensai à mon premier métier. Et comme j'ai su qu'il n'y avait pas de vétérinaire dans ce village, je suis venu m'y établir.

— Mais que signifie cette enseigne?

— C'est pour me donner un peu d'importance, monsieur. Que voulez-vous! aujourd'hui il faut cela pour réussir. Vous savez, du reste, que je connais parfaitement mon état.

— Oui, je sais cela. Et, dis-moi, où est l'âne du papa Michelin?

— Hélas! monsieur, il est mort!

— Mort!

— Oui, monsieur, mort de vieillesse; vingt-cinq ans passés : il n'y avait plus de ressources. Quand le principe vital est éteint... C'est bien malheureux pour moi, monsieur; c'était ma première affaire de ce genre dans ce pays; et quoiqu'il n'y ait pas de ma faute, je crains bien que cela ne me fasse du tort dans l'esprit de ces bons paysans. On va me traiter d'ignare, de charlatan, comme vous le disiez tout à l'heure; et cependant, vrai, monsieur, je connais mon état, et je me flatte d'avoir de la conscience.

— Écoute, Nicolas, je n'ai pas oublié tes bons services; je me souviens avec quel dévouement tu as soigné mon père dans la longue et cruelle maladie qui nous l'a ravi; tu es d'ailleurs un brave et honnête homme, je le sais. Je

veux te servir; je veux que tu justifies, par l'importance que tu vas acquérir, tout ce que tu annonces dans ton enseigne.

— Vous vous moquez de moi, monsieur.

— Non, et tu vas le voir. L'âne du père Michelin était accablé de vieillesse; il ne pouvait aller loin, dis-tu. Si donc tu lui rendais son âne, leste, alerte, et plein de vigueur, ta réputation deviendrait universelle; et je te prédis alors une fortune rapide. Qu'en penses-tu?

— Je vois bien que vous vous moquez de moi, monsieur!

— Non, te dis-je.

— Mais comment voulez-vous que je redonne la vie à ce pauvre Grison, puisqu'il est mort?

— Dis-moi : ne connais-tu pas dans le voisinage un âne qui, par la taille et la couleur, soit, à peu de chose près, semblable à celui de Michelin?

— Il y a, à deux lieues d'ici le meunier Brossard qui en a un en tout conforme.

— C'est à merveille!

— Seulement il est un peu plus grand.

— N'importe!

— Il n'a que cinq ans.

— Tant mieux!

— La tête plus blanche.

— Quand on devient vieux, on blanchit.

— C'est juste. Il a sur le milieu du dos une large tache noire que l'autre n'avait pas.

— Ce sera l'effet des remèdes que tu lui auras administrés.

— Au fait, pourquoi pas!

— Crois-tu qu'il veuille le vendre?

— S'il en trouve un bon prix, sans doute.

— Et combien?

— Dame! au moins cinquante francs.

— En voilà cent. Va ce soir même trouver le meunier Brossard; achète-lui son âne; donne-lui quelque chose pour qu'il soit discret; et demain tu rendras au père Michelin son Grison fringant et léger comme il était il y a vingt ans.

— Je comprends, monsieur; mais ma dignité, ma conscience.

Sont parfaitement à couvert. Tu rendras la joie à cette bonne mère Micheline; tu seras proclamé le plus habile médecin du monde, et tu feras le bonheur de mon fils. N'est-ce pas, Jules?

— Oh! oui, papa! que je serai content d'avoir un âne qui trotte bien!

Ce qui fut dit, fut fait.

Le lendemain, de grand matin, maître César-Nicolas Krakoloscoff présenta à la mère Micheline son Grison, bien lustré, bien harnaché, et qui ne tenait pas en place, tant il était impatient de caracoler. Aussitôt Jules saute sur la selle, et lance l'animal au grand galop, aux yeux d'une foule étonnée et aux cris mille fois répétés de : « Vive » Krakoloscoff!!! vive Krakoloscoff!!! »

Cette cure merveilleuse mit le comble à la réputation de Nicolas; on venait le consulter de vingt lieues à la ronde, et, comme l'avait prédit M. de Monteuil, sa fortune fut bientôt faite.

TONY CASTELLAN.



Atophe del.t Imp. d'Aubert & Cie

L'ANGE GARDIEN.



L'ANGE GARDIEN.



Quelle est la mère qui, même quand son enfant n'a pas encore vu le jour, ne prie Dieu pour lui avant de le prier pour elle? quelle est la mère qui ne lui demande avec ardeur d'envoyer auprès du berceau de son nouveau-né un ange gardien pour lui souffler l'amour du bien et les vertus qui assurent le bonheur et le repos?

Catarina Ganganelli, fille et femme de laboureurs des environs de Sant' Angelo in Vado, dans les États-Romains, mit au monde un fils attendu et reçu comme le trésor de la famille. Sa mère ne le perdait jamais de vue; elle travaillait près de lui durant son sommeil, et cherchait déjà sur le front de son fils la destinée que Dieu lui ferait. Ca-

tarina baisait de temps en temps les petites mains délicates de l'enfant et se demandait bien bas :

— Pousseront-elles la charrue? se calleront-elles en maniant la bêche et le râteau? et ce joli visage se brunira-t-il à l'ardeur du soleil comme celui de son père?

Puis Catarina reprenait son fuseau et l'habillait et le déshabillait d'un fin lin avec une ardeur nouvelle; elle ne se permettait de repos que pour faire glisser entre ses doigts les grains d'érable de son chapelet, et toujours, toujours sa prière avait pour but son fils.

Un jour, il faisait une de ces chaleurs méridionales qui accablent le courage, l'enfant reposait; la mère, après avoir dit son rosaire, essaya de travailler, mais la quenouille tomba de ses mains; elle s'endormit.

Tout à coup la belle figure de Catarina s'égaya d'un sourire : elle vit le ciel bleu s'entr'ouvrir et un ange paré de ses blanches ailes s'abattit près du berceau où dormait le fils de Catarina. L'ange posa une de ses mains sur le chevet où reposait la tête de l'enfant et prononça d'une voix douce et sonore :

— Cet enfant sera doué des vertus les plus élevées, du caractère le plus patient et le plus aimable : il sera à la fois modeste et savant; aimé de Dieu, il deviendra plus qu'un roi.....

Puis l'ange couvrit un instant l'enfant de ses blanches ailes, posa son doigt sur le cœur endormi de la naïve créature, et ajouta :

— Il a reçu du ciel les dons les plus précieux, la science, l'espérance, la foi et la charité.

Depuis ce jour, Catarina, voyant son fils grandir en intelligence et en bonté, conjura son mari d'accepter les

offres d'un parent qui se chargea de faire entrer le jeune Laurent au séminaire de Rimini. Laurent trouva là un ami qui ne lui manqua jamais.

Les deux jeunes gens suivirent cependant un chemin bien différent : Carlo Bertinazzi passa en France après avoir été militaire et mené une vie assez aventureuse ; là il se fit acteur, et sous le nom de Carlin il acquit une grande réputation à la Comédie italienne. Nous ne ferons pourtant mention de lui qu'en ce qui concerne son ami. L'attachement de ces deux jeunes gens fut cimenté à son aurore par le dévouement et la reconnaissance.

Dans une promenade, ils s'étaient écartés de leurs camarades ; Carlo était occupé à ouvrir des *frutti di mare*, Laurent voulut se baigner : il s'avança imprudemment jusqu'à un endroit où les flots salés et les eaux du fleuve Marecchia bouillonnent et se confondent, il perdit pied et jeta un cri d'angoisse ; Carlo accourut, se précipita tout habillé dans les flots et sauva son ami au péril de sa vie.

En sortant du séminaire, Laurent retourna habiter le pauvre village de Sant' Angelo in Vado. Sa mère était morte, et il trouva bien triste la maison où elle n'était plus ; il aimait Dieu avec ardeur, il éprouvait cette profonde abnégation de soi-même qui fait les bons prêtres, et après de mûres réflexions il entra comme novice au couvent d'Urbino ; Laurent vint ensuite à Rome, et prononça ses vœux au couvent des Apôtres.

A cette époque, Lambertini venait d'être élu pape ; il sut apprécier le jeune professeur de philosophie de Pesaro ; Laurent occupait cet emploi. Les honneurs venaient à lui, mais il reculait toujours devant eux ; il vivait sobrement et dans la solitude, et se refusait même les choses

les plus nécessaires pour donner aux malheureux. Mais, tout en aimant cette vie retirée, il fallut à Ganganelli plus d'un effort pour faire taire son imagination, cet hôte précieux que la raison ne soumet pas toujours. Cependant Laurent était indulgent et ne demandait point aux autres une dévotion outrée; il disait que l'on ne guérissait point les plaies de l'âme seulement avec des prières réitérées ou faites à la hâte, mais bien par une longue volonté de devenir meilleur.

Tant de modestie, la réelle supériorité de ses talents, sa piété profonde attiraient à l'abbé Ganganelli autant d'admirateurs que d'amis; son humilité restait toujours la même. Laissons-lui raconter les sentiments qu'il ressentit quand il fut élevé à une haute dignité de l'Église.

« Hier le neveu du nouveau pape, celui qu'on appelle le cardinal Patron, m'a fait appeler. Après m'avoir adressé amicalement des reproches de ce que j'avais refusé d'être général de notre ordre, il m'a dit en souriant :

» — Pour vous punir... puis il s'est arrêté et a ajouté en hésitant : Je crains de vous causer une trop vive émotion.

» — Que la volonté de Dieu soit faite! me suis-je écrié.

» — Eh bien, Ganganelli, le pape vous nomme cardinal.

» A cette annonce je suis demeuré atterré et sans voix; mais aussitôt que j'ai pu m'exprimer, je me suis jeté aux pieds du neveu du pape; je l'ai conjuré de faire révoquer cet arrêt par Sa Sainteté. Ce n'était point une fausse modestie qui me faisait tenir ce langage, non; c'est du fond du cœur que j'ai assuré au cardinal qu'il y avait dans mon couvent des sujets bien plus dignes de recevoir l'honneur qu'on voulait me faire. Tout a été inutile, il ne me

reste plus qu'à prier Dieu de me donner la force de porter dignement l'honneur d'un tel fardeau. »

Ganganelli était d'une sensibilité profonde, et il exprime avec charme et douceur la peine que lui fit éprouver le nouveau ton de respect humble que prenait son ami Carlin en lui écrivant.

« Pourquoi ce changement dans ton style, Charles? » lui mandait-il ; ne suis-je pas le même à qui tu as sauvé » la vie? Reprenons nos premières façons, crois-moi ; ne » suis-je pas Laurent comme devant, et le chapeau rouge » qui me couvre n'abrite toujours que le même paysan » de Sant' Angelo. L'âme ne prend aucune couleur, ami, » et c'est par elle que nous devenons quelque chose. »

Cet homme si humble et à qui les grandeurs pesaient si fort devait monter cependant aussi haut que possible.

Clément XIII mourut subitement; au moment où il allait se mettre au lit, il éprouva de violentes convulsions, jeta un grand cri et expira. Le conclave fut assemblé, le plus profond mystère régnait au sujet de la nouvelle nomination. Ganganelli était si loin de désirer que le choix tombât sur lui, que dans sa pensée il avait fait le sien et écrivait à Carlin :

« Sais-tu ce que c'est qu'un conclave, mon ami? C'est » une réunion de vieillards moins occupés du ciel que » de la terre, dont quelques-uns se font plus maladifs, » plus goutteux qu'ils ne le sont réellement, afin d'inspi- » rer à la fois plus d'intérêt et plus d'espérance. Un rhu- » matisme est un titre à la confiance; l'hydropisie a ses » partisans, car l'ambition et la mort comptent sur la » même chance. »

Enfin, après quatre-vingt-dix-sept jours de mystère et

de débats, on choisit Laurent Ganganelli, qui fut élu pape sous le nom de Clément XIV.

Si le désespoir eût été permis à une âme aussi pure, à une âme aussi douce, Ganganelli l'eût éprouvé; il s'écriait souvent :

— Mon Dieu! mon Dieu! que ce calice s'éloigne de moi!

Quand il en eut pris son parti, le désir d'exercer son pouvoir le tourmentait si peu qu'on eut beaucoup de peine à le réveiller le lendemain de son élévation. Pourtant Ganganelli savait porter la tiare avec une véritable dignité; mais il répandait tant de bienfaits, il était si généreux qu'on peut dire qu'il était le plus pauvre prêtre de Rome. Il avait engagé une partie des propriétés qui lui appartenaient pour racheter quelques chrétiens captifs à Alger. Aussi se trouvait-il si gêné que quand le roi d'Espagne lui envoya un ambassadeur pour le prier d'être parrain de son fils, le saint-père ne savait comment faire pour payer les langes bénits que Rome a coutume d'envoyer à cette occasion. Ces langes sont d'un prix très-élevé, et Sa Sainteté trouvait cruel de ne pouvoir ni accepter ni refuser un si fastueux honneur.

Carlo Bertinazzi, qui s'était enrichi au théâtre, se trouvait à Rome à cette époque; il envoya secrètement à son ami une somme de trente mille ducats. Clément XIV devina quelle était la main qui le tirait d'embarras; il ne lui écrivit que cette ligne :

« Il n'y avait que de Charles que Laurent pût accepter. »

Le pape aimait et protégeait les arts; ce fut lui qui fit le plus travailler à fouiller le Tibre. On retira de ce fleuve d'immenses richesses artistiques qui furent déposées au

Vatican ; on en forma un musée qui prit le nom de Musée-Clémentin qu'il porte encore.

Les jours qui lui paraissaient les plus agréables étaient ceux que le pape passait dans sa retraite de *Castel Gandolfo,* située sur les bords du lac Albano. Il projetait d'assainir toute cette campagne, car ses plaisirs avaient toujours un but utile ; Laurent disait qu'il aimait mieux réparer des chaumières qu'élever des pyramides.

Clément XIV, sur les instances de tous les princes de l'Europe, prononça l'abolition de l'ordre des Jésuites. Cette mesure lui fit des ennemis redoutables. Cette Société, qui avait des membres partout, se tenait toujours à l'affût pour accomplir une horrible vengeance.

Ce fut quelques mois après que le pape tomba malade. Au milieu de ses souffrances sa plus grande consolation était d'écrire à Carlo, et il lui mandait de sa main débile :

« Je me suis senti cruellement atteint comme je rentrais » à *Monte-Cavallo*, après avoir officié à Saint-Pierre ; j'é» prouvai tout à coup une forte commotion à la poitrine et » un grand froid intérieur ; puis au bout de quelques heures » ma voix se voila au point qu'à peine on pouvait m'enten» dre. Je sens depuis ce moment dans la gorge et dans la » poitrine un feu intérieur qui me fait horriblement souf» frir, et j'ai à me reprocher de montrer quelquefois trop » d'impatience et d'oser murmurer contre mon sort. »

Dans la dernière lettre qu'il écrivit à son ami il disait :

« Ils ont beau m'assurer que dans peu je serai mieux, » je sens, moi, que je suis frappé à mort. On m'affaiblit à » force de sangsues, je perds toute force pour souffrir : » les ongles de mes mains se détachent, mes cheveux » blanchis, se dispersent sur l'oreiller où j'essaie de re-

» poser ma tête. Ah ! il est heureux, Charles, que tu ne
» voies point le spectre qui fut autrefois Clément XIV.
» Garde plutôt mon souvenir, garde-le comme tu m'as
» revu le jour où tu reçus ma bénédiction. Je relis sans
» cesse cette lettre où tu me dis :

« ... En vous voyant j'ai compris comment le fils de
» Dieu avait dû revêtir une forme humaine ; en relevant
» ma tête purifiée par votre bénédiction, j'ai rencontré vos
» regards, et dans vos yeux, Laurent, j'ai vu briller une
» larme. Ah ! si j'avais pu la recueillir et la déposer sur le
» front de mon dernier enfant ! »

Clément XIV fut près de six semaines à mourir ; il écrivit presque jusqu'à son dernier moment. On avait placé près de son lit, sur un prie-Dieu, du papier et des plumes dont il avait toujours l'habitude d'être entouré pendant sa vie si studieuse. Accablé de cruelles douleurs, tous les écrits qu'il laissa furent une protestation contre les bruits qui pouvaient courir sur sa mort. Il répétait avec une noble confiance que les hommes ne pouvaient se montrer si cruels pour avoir songé à une si atroce vengeance. Dieu ne lui envoya pas Carlo, son ami terrestre ; mais au moment où les yeux de Clément XIV allaient se fermer pour toujours, l'ange gardien qui avait présidé à sa naissance, et qui tant de fois était venu le visiter pendant son sommeil, descendit à son chevet et posa sa main sur ce cœur qui battait à peine ; les cieux s'ouvrirent, et l'âme de Clément XIV remonta vers son créateur.

Madame Camille BODIN.

N° 20



Gavarni, lith.

ET SE FAISANT PETITE POUR UN PETIT ENFANT ELLE ME REÇUT SOURIANTE DANS SES BRAS



LES DEUX AMIS.



M. Dumont, qui appartenait à une famille de braves laboureurs, était venu de bonne heure à Paris. Il avait abandonné son pays après la mort de son père, avec quelque argent, fruit de son héritage, qu'il avait vendu à son frère aîné pour ne pas morceler le patrimoine de la famille. Il était entré dans une maison de commerce, s'était fait remarquer par son intelligence et par la régularité de sa conduite, et, grossissant sa petite fortune de ses laborieuses économies, il avait été bientôt en état de prendre lui-même la direction d'un modeste établissement. C'est alors qu'il épousa madame Dumont et que la naissance de Jules vint mettre un nouveau lien

entre ces deux époux, qui ne cessèrent jamais de s'aimer tendrement. Peu à peu les affaires de M. Dumont s'agrandirent, sa probité et son habileté appelèrent le succès, et en moins de douze ans il se vit en possession d'une brillante fortune. Jules était aimé de ses parents comme un fils unique dans lequel on a mis ses plus douces espérances; son esprit était vif et aimable; dès le plus jeune âge il annonçait le meilleur naturel, et son père, au grand contentement de madame Dumont, résolut de le garder dans la maison. Quand il fut arrivé à l'âge où commencent les études, un professeur fut placé auprès de lui, et Jules marcha lentement, mais avec une bonne volonté toujours soutenue, dans la voie des sciences, si pénible quelquefois, mais adoucie avec tant de soin pour sa jeune intelligence. Il atteignit ainsi sa seizième année, n'ayant goûté encore de la vie que les plus honnêtes plaisirs, lorsque des intérêts de famille obligèrent son professeur à s'éloigner et à abandonner un élève qu'il chérissait et une éducation si heureusement commencée. Sur ces entrefaites, M. Dumont fit des réflexions : il craignit les dangers d'un nouveau choix; il se demanda si Jules trouvait au sein de sa famille toute l'émulation nécessaire aux études supérieures, la discipline rigoureuse et la forte obéissance auxquelles il faut qu'un homme s'accoutume quelque temps au moins dans sa vie; et, calculant en bon père les véritables et sérieux intérêts de son fils, il résolut de lui faire achever ses classes au collége. Madame Dumont eut bien de la peine à consentir à une séparation si cruelle; mais, habituée à condescendre en tout aux volontés de son mari et à accorder d'ailleurs la plus respectueuse confiance à la supériorité de sa raison, elle se rendit en pleurant,

persuadée qu'elle assurait en cela le bonheur de son fils, qui lui était bien plus cher que son propre bonheur.

Il partit en effet. Sa mère versa encore bien des larmes avant de le quitter. M. Dumont s'éloigna avec lui, le conduisit en soupirant jusqu'au collége; et, après une exhortation touchante, des encouragements et un dernier baiser, le confia aux maîtres qui promettaient d'en faire un esprit éclairé et un homme de bien.

Jules se fit bientôt aimer de ses camarades par sa douceur et son excellent caractère. Toujours obligeant, toujours égal, et doué de cette politesse facile et gracieuse qu'on trouve dans la maison paternelle et qu'on n'apprend guère dans les colléges, il ne laissait jamais échapper l'occasion de rendre un service à ses condisciples, et il le faisait de manière à en augmenter le prix. Il était bien avec tous; mais il ne prodiguait pas cependant son amitié; il avait su choisir parmi eux quelques jeunes élèves d'élite, qui partageaient ses goûts et ses travaux affectionnés, et il avait formé avec eux des liens plus sérieux. L'ami qui lui était le plus cher était un jeune homme que ses camarades nommaient Charles, et auquel on ne connaissait pas d'autre nom : il était à peu près du même âge que Jules; ils ne se quittaient guère, et quand l'un paraissait quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Charles était, de l'aveu de tous, le meilleur élève de sa classe, laborieux avec délices, et dont quelquefois les maîtres étaient obligés de tempérer l'ardeur. Il s'était acquis l'amitié de Jules par des conformités singulières de caractère et par de petits services qu'on peut se rendre si facilement entre condisciples. Charles ne faisait pas les devoirs de Jules : tous deux ils étaient trop honnêtes, l'un pour le

faire, l'autre pour le souffrir; mais il l'aidait de ses conseils. Plus instruit que lui, il lui montrait ses erreurs; il était en quelque façon pour lui un second professeur, et il n'avait certes pas peu de part dans les progrès de son ami.

Ce qui, peut-être plus que toute autre chose, avait séduit le bon cœur de Jules, c'est que Charles était triste et rêveur. Sa belle tête blonde conservait toujours une vague expression de mélancolie; son front pâle semblait cacher une triste pensée; et quand il vous regardait avec ses limpides et grands yeux bleus, vous auriez dit qu'il vous demandait de le plaindre et de l'aimer, et vous vous sentiez attiré involontairement vers lui.

L'année s'écoulait déjà plus rapidement; l'époque des vacances approchait, et tous les jeunes élèves s'animaient à la pensée des plaisirs qui les attendaient. Ils comptaient chaque jour les jours qui leur restaient à attendre, et marquaient sur un calendrier le jour qui venait de s'écouler. Jules partageait franchement leur joie, et plus impatiemment que tous peut-être soupirait après l'heure de la délivrance. Charles cependant conservait toujours la même gravité; et sa mystérieuse tristesse semblait même augmenter, malgré les efforts qu'il faisait pour la cacher, craignant dans sa bienveillance d'attrister ses camarades et de paraître envier leur bonheur.

Un jour il était assis avec Jules à l'ombre des grands arbres, au milieu desquels ils aimaient à poursuivre leurs sérieuses causeries. Charles éclaircissait quelques passages dont son ami ne comprenait pas bien le sens.

— Charles, lui dit Jules, laissons la lecture et parlons d'autre chose. Vous êtes triste, vous avez un chagrin que

rien ne peut dissiper. Nous sommes tous joyeux ici ; et il n'y a guère de douleur pour nous qui ne cède à l'approche des vacances, à l'espoir de revoir nos familles. Vous seul restez le même. J'ai cherché à vous pénétrer ; vous m'avez répondu vaguement ; j'ai craint de vous blesser en insistant ; mais notre amitié est vieille aujourd'hui, et j'ai le droit d'exiger plus de confiance. Charles, mon cher Charles, pourquoi êtes-vous malheureux, quand tout vous sourit, quand des couronnes vous attendent, quand votre famille vous appelle? dites-le moi si vous m'aimez!

— Oui, Jules, oui, je vous aime, et je regrette de ne vous avoir pas témoigné déjà plus de confiance. Mais, hélas! que voulez-vous que je vous dise? mes peines sont de celles que l'on ne console pas ; sans cela, votre amitié les eût consolées. Vous parlez de vacances! il n'en est pas pour moi ; de votre famille! oui, vous avez une famille, vous avez une mère dont bientôt vous recevrez les caresses ; et moi, excellent Jules, je n'ai pas de famille, je n'ai pas de mère. En disant ces derniers mots, il couvrit sa face de ses deux mains et il pleura avec des sanglots.

— Charles, Charles, reprit Jules en saisissant la main de son ami, pardon! je suis cruel de vous avoir rappelé d'aussi cruels souvenirs.

— Non, Jules, j'avais besoin de raconter mes peines. Nul n'est plus digne que vous de ma confidence. Vous saurez tout ce que je sais sur moi-même : aussi bien le récit n'en peut être long. De qui suis-je né? je l'ignore : ce secret-là Dieu seul sans doute le connaît maintenant ; et si je vis, je le dois à un miracle de sa providence. Il y a treize ans que je fus jeté par la tempête sur la côte d'un village maritime de la Normandie. Les braves gens accourus sur

les bords de la mer pour porter quelques secours à de malheureux naufragés furent réduits, par la grandeur du danger, à rester les tristes témoins du désastre. Le bâtiment qui avait échoué sur les brisants du rivage fut englouti par les vagues, sans même qu'on en pût sauver un débris et qu'on pût savoir son nom. J'échappai seul; je fus recueilli par la charité des habitants et confié aux soins du curé. C'était un brave et vertueux prêtre, hélas! qui m'aima comme si j'eusse été son fils, et que j'aimai comme s'il eût été mon père. Il intéressa en ma faveur son évêque et quelques personnes considérables de la ville voisine; et enfin il me fit obtenir une bourse dans ce collége, où je fus reçu gratuitement. Voilà quatre ans que j'y suis entré, mon ami. Hélas! une fois seulement je l'ai quitté, triste et déchirant souvenir! pour aller recevoir le dernier soupir de mon protecteur mourant. Ah! Jules, depuis ce temps je suis doublement orphelin. Vous qui n'avez jamais souffert, vous ignorez le prix des caresses d'une mère.

— Bon Charles, je comprends toute votre peine, répondit Jules; et ces paroles que vous avez dites en terminant je ne les entends pas pour la première fois. Un jour déjà je les ai entendues. J'étais bien jeune alors, trop jeune pour qu'aucun autre événement de ce temps soit resté dans mon souvenir; et pourtant elles ont fait sur moi une si vive impression, que je retrouve encore avec joie dans ma pensée toutes les circonstances qui les ont accompagnées. Un matin j'étais dans mon berceau, et je me réveillais joyeux; ma mère, ma bonne mère entre à ce moment dans ma chambre : je me retourne et je lui tends les bras; et, comme si je trouvais qu'elle n'arrivait pas assez vite, je me jette à terre, je cours au-devant d'elle. Se rappro-

chant de moi et se faisant petite pour son petit enfant, elle me reçut souriante dans ses bras; puis, tout à coup, prenant cette noble et grave expression de tendresse qui la rendait si belle : « Oh! mon enfant, s'écria-t-elle, tu sauras un jour ce que c'est que l'amour d'une mère. » Charles, je le sais depuis ce temps-là; ce mot a été comme une lumière qui éclaira mon cœur et n'a plus cessé de briller. Vous aussi, Charles, vous aurez une mère, autant qu'une étrangère puisse la remplacer. La mienne est bonne, elle saura combien je vous aime, combien vous êtes digne de ma préférence, et elle vous consolera.

Jules et Charles continuèrent à causer quelque temps, se donnant à l'envi des témoignages de sincère attachement; enfin la cloche les rappela à l'étude.

Jules avait déjà apprêté son projet; il écrivit à son père, lui parla de Charles, lui en fit l'éloge que ses sentiments lui dictaient, et lui demanda la permission de l'emmener avec lui en vacances. Elle fut accordée aisément. M. Dumont savait bien la confiance qu'il fallait accorder à la sagesse de son fils et à la prudence de ses choix.

Les deux amis arrivèrent bientôt à la campagne que Jules avait depuis si long-temps quittée; ils étaient chargés de couronnes. L'heureux fils de M. Dumont fut comblé des caresses de ses parents. Charles fut reçu avec une bienveillance pleine de grâce et d'affabilité. On fit des projets, on se promit de nombreux plaisirs; à peine avait-on la patience d'attendre un jour. On était arrivé tard, on était fatigué; les jeunes gens se retirèrent dans une chambre qui leur avait été préparée.

Jules sans doute dormit bien et fit de doux rêves. Le soleil était depuis long-temps sur l'horizon qu'on ne l'avait

pas encore vu paraître. M. Dumont, moitié grondant de tant de paresse, entra dans la chambre des deux jeunes amis; ils étaient encore profondément endormis. Charles, un peu découvert, laissait voir suspendu à son col un médaillon attaché à une chaîne d'or, et sur lequel étaient gravées quelques figures de saints. M. Dumont s'approche; il regarde : son visage s'altère; il saisit violemment Charles par le bras.

— Monsieur Charles, lui dit-il en le secouant, d'où tenez-vous ce médaillon?

Le jeune homme, réveillé en sursaut, reprend ses esprits et peut enfin répondre à la question qu'avait répétée M. Dumont.

— Monsieur, il ne m'a jamais quitté, et je ne connais pas ceux qui l'ont placé à mon cou.

— Mais qui êtes-vous donc?

— Je ne sais, monsieur; mais ce médaillon a été trouvé sur moi lorsque les flots m'ont poussé sur le rivage.

— Les flots, une tempête, un naufrage! Vous étiez sur le brick *le Goëland*?

— Je ne sais.

— Oui, sans doute, en 1828.

— Oui, monsieur.

— C'est cela; capitaine Jacques Dumont?

— Je l'ignore.

— Je le sais bien, moi! Charles, embrassez-moi donc, mon ami; vous êtes le fils de Jacques Dumont, vous êtes le fils de mon frère, le pauvre marin qui a péri dans les flots. Jules, continue M. Dumont en s'adressant à son fils étonné, Jules, embrasse ton cousin.

ÉDOUARD LASSÈNE.



M. Alophe lith.

JE LA VOIS ENCORE ME PRENDRE DANS SES BRAS ET ME CONDUIRE DEVANT CE PORTRAIT



LE PROSCRIT.



C'était deux jours après les événements du 10 août 1792, dix heures du soir venaient de sonner, lorsque la porte d'une maison située rue de Varennes, à Paris, s'ouvrit lentement, et une jeune fille s'avança, inquiète et en hésitant, sur le seuil ; bien qu'âgée de douze ans au plus, son charmant petit visage semblait n'avoir jamais connu les joies de l'enfance; aussi cette jeune enfant avait l'air sérieux d'une femme âgée.

Soudain, et comme elle fixait ses regards d'un côté de la rue, un homme accourait de l'autre. En voyant une porte ouverte et une personne à côté, il joignit les mains; et, d'une voix dans laquelle la plus grande terreur était empreinte, il s'écria :

— Cachez-moi! cachez-moi! ou je suis perdu!

— O mon Dieu! dit la jeune fille saisie; puis, avec cet instinct qui révèle la femme supérieure, elle ajouta : — Chut! suivez-moi. Et prenant cet homme par la main, elle rentra avec lui dans la maison et referma la porte : l'obscurité devint alors complète; elle ne quitta pas la main de l'inconnu, et tous deux se mirent à suivre avec précaution un corridor qui conduisait à un escalier. Dans ce moment, un coup de marteau retentit à la porte de la rue.

— Qui frappe? dit l'inconnu.

— Sans doute mon grand-père qui rentre, répondit la jeune fille.

L'inconnu s'arrêta.

— Mademoiselle, dit-il, car à votre son de voix et à la petitesse de la main que je tiens je devine que vous êtes très-jeune; avant d'aller plus loin, dites-moi, pouvez-vous me cacher sans dire à aucun des habitants de cette maison qu'un inconnu est ici?

— Mon grand-père est très-bon, monsieur, et incapable...

— Un secret à trois n'en est plus un, interrompit vivement l'inconnu; encore une fois, pouvez-vous me cacher et vous taire?

— Je le peux, répondit la jeune fille sans hésiter; suivez-moi.

Et toujours à tâtons, car aucune lumière n'était venue dissiper l'obscurité, la jeune enfant continuant à monter les degrés, conduisit son hôte dans une chambre qui terminait l'escalier, où elle le fit entrer.

— Vous êtes ici chez moi, monsieur, lui dit-elle, chez moi seule : c'est mon atelier de peinture. Ne remuez pas

trop, car il est rempli de plâtres; vous les casseriez, et le bruit pourrait attirer ma bonne qui couche à côté.

— Un moment encore avant de me quitter! dit l'étranger, dont la voix faiblissait; je n'ai rien pris d'aujourd'hui.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! cria la pauvre enfant.

— Ne pouvez-vous donc disposer d'un morceau de pain? demanda l'inconnu.

— Si... oh! si... Mais il faut attendre que tout le monde soit couché.

— J'attendrai! dit l'inconnu d'une voix si épuisée que la pauvre enfant en tressaillit jusqu'au fond du cœur.

— Du courage! du courage! dit-elle en s'éloignant. Et refermant la porte de son atelier, elle dit encore à voix basse : — Surtout, ne remuez pas.

— En descendant dans la salle basse, la jeune fille rencontra la vieille servante, qui, avec cette familiarité d'un serviteur qui a élevé ses maîtres, lui dit :

— D'où viens-tu donc, Mathilde? le chevalier de Bussy, ton grand-père, et mademoiselle Dorothée, sa sœur, ont à moitié soupé; cette dernière va te gronder, je t'en préviens.

— Ah! grand-papa est rentré; tant mieux! dit Mathilde en s'élançant d'un bond dans une salle, où un vieux monsieur soupait en compagnie d'une vieille demoiselle; il y avait autant de bonté sur les traits du vieux monsieur que de sécheresse sur ceux de sa voisine : elle avait toute la roideur désagréable d'une vieille femme qui n'a jamais été ni épouse ni mère.

A l'aspect de sa nièce, mademoiselle Dorothée dit:

— Vous n'êtes jamais exacte aux heures du repas, mademoiselle.

— Je n'ai pas faim, ma tante, répondit Mathilde.

— Alors desservez, Lise; car mon frère et moi nous avons fini.

— Cependant, dit Mathilde se reprenant, comme je peux avoir faim dans une heure d'ici, je demande à emporter mon souper dans ma chambre.

— Toujours des inventions nouvelles, dit la tante en haussant les épaules : on soupe à table ou pas du tout.

— Pourquoi refuser cette enfant, ma sœur? dit le chevalier... Prends ton souper, ma fille; ta tante le permet.

— Grand-papa gâteau ! dit la tante en posant sur une assiette une aile de poulet, un morceau de pain et une poire.

— Ah ! je veux aussi un verre d'eau et de vin.

— De vin ! vous n'en buvez jamais... répliqua la tante.

— Ma sœur !... dit le chevalier du ton de la prière.

— Merci, ma bonne petite tante, dit Mathilde, à qui sa tante avait versé un demi-verre de vin; et, prenant son assiette d'une main, son verre de l'autre, elle allait étourdiment se retirer, lorsque son grand-père la rappela.

— Un moment, petite, je ne t'ai pas vue d'aujourd'hui.

Mathilde reposa le tout sur la table, et s'assit.

— A-t-on des nouvelles de papa? demanda-t-elle, forçant sa voix à paraître calme.

— Non; mais dans ces affreux temps, pas de nouvelles c'est bonnes nouvelles, répondit le chevalier. Je pense qu'ayant suivi mes instructions il aura gagné la frontière et passé en pays étranger. Moi, j'ai suivi les siennes; j'ai quitté mon hôtel de la rue de Tournon; je suis venu ici dans cette petite maison que j'ai louée avec toi, ma sœur, et seulement une domestique; la modestie de notre vie est bien combinée pour n'éveiller aucun soupçon... Et cependant, je ne sais pourquoi... j'ai peur... comme si

j'étais à la veille d'un grand malheur... Ah! ta pauvre mère, Mathilde, si elle n'était pas morte, elle mourrait, certes, de douleur, d'angoisses et de toutes les souffrances morales qui tuent les femmes nerveuses et délicates.

— Ma pauvre mère! dit Mathilde oubliant un instant le proscrit caché dans son atelier. — Je la vois encore me prenant dans ses bras, me conduire devant ce portrait qui représente mon père dans son costume d'officier, me dire : — Prie Dieu pour ton père, ma fille, prie-le bien.

— Joli portrait! dit mademoiselle Dorothée, tournant ses regards vers un cadre attaché à la boiserie du salon, et sur lequel Mathilde tenait les yeux fixés en parlant. — Il ne ressemble pas plus à votre père qu'à moi.

— Mais si, c'est bien mon fils! répliqua M. de Bussy.

— Hélas! dit Mathilde, je ne me rappelle pas assez mon père pour juger le différend. Il y a six ans que je ne l'ai vu; j'en avais sept quand il partit.

— Oui; et j'ai une peur affreuse, dit M. de Bussy, que ton père, qui est revenu en France je ne sais pourquoi, ne veuille pas la quitter sans passer par Paris, sans t'embrasser, toi surtout, Mathilde, qu'il a laissée si petite...

— Ce serait plus qu'une imprudence, ce serait une folie, repartit mademoiselle de Bussy; car mon neveu, avec la loi qu'on vient de faire contre ceux qui donneraient asile à un proscrit, ne trouverait pas une porte qui voulût s'ouvrir pour lui.

— Quoi, ma tante! s'écria Mathilde, vous pourriez supposer que sur la terre il se trouverait une personne assez barbare pour refuser un asile à un homme poursuivi qui vous dirait : — Cachez-moi!

— Je ne suis pas barbare, et je le ferais.

— Vous, ma tante! dit Mathilde, se sentant toute froide.

— Oui, moi, répliqua mademoiselle de Bussy; et je le répète, il n'y aurait aucune barbarie à cela; car, pour sauver un inconnu, je ne livrerais pas la tête de mon frère, de votre grand-père...

— La tête de mon grand-père! répéta Mathilde en pâlissant et toute tremblante.

— Certes, oui, puisque, si on trouvait caché un proscrit ici, votre père et moi... et pas vous... vous êtes trop jeune, nous serions arrêtés... Arrêté et guillotiné, c'est tout un...

A cet instant mademoiselle de Bussy fut interrompue par des coups redoublés frappés à la porte de la rue; et, un moment après, la servante entra, introduisant plusieurs personnes dans un costume assez négligé.

— Citoyen, dit l'un d'eux, un homme que l'on poursuivait est entré dans cette rue et n'en est pas sorti; toutes les maisons ont été visitées, excepté la tienne: au nom de la loi, nous demandons à faire notre devoir.

— Personne n'est entré chez moi ce soir, dit M. de Bussy en se levant; vous pouvez vous en assurer.

— Prends une lumière et guide-nous partout, répliqua l'homme qui avait parlé.

Aux premiers mots de cet homme, Mathilde s'était sentie mourir. Elle eut un moment la pensée de se jeter aux genoux de ces hommes, de tout avouer, et de demander la grâce de son grand-père et de sa tante pour prix de cet aveu; mais cette pensée la traversa seulement comme un éclair.

— Mon Dieu! inspirez-moi, dit-elle; et profitant du trouble où cette perquisition jetait les habitants de cette

petite maison, elle s'échappa inaperçue, et arriva haletante dans l'escalier.

— Tout est perdu, monsieur, dit-elle en entrant et cherchant à tâtons l'inconnu qu'elle avait laissé sans lumière; des hommes sont ici qui vous cherchent.

— N'y a-t-il aucun moyen de me cacher? dit l'inconnu... Mon Dieu! suis-je assez malheureux!

— On ne viendra peut-être pas jusqu'ici! dit Mathilde.

— On monte, dit l'inconnu écoutant. Ah! mademoiselle, pourquoi ne m'avez-vous pas repoussé!

— On approche, dit Mathilde, on approche... Que faire... que faire!... Ah! une idée : chut! Votre main... bien... Derrière ce rideau, avec moi... Ne bougez pas.

Dans ce moment on frappa à la porte.

— Ne répondez pas, dit l'inconnu à voix basse.

— Qui est là? n'entrez pas, cria Mathilde le plus fort possible.

— Au nom de la loi, ouvrez, cria une voix rude.

— Impossible! dit Mathilde; j'allais me coucher, et je suis déshabillée.

— Passez une robe et ouvrez, répondit la même voix.

— Cela vous est facile à dire, répliqua Mathilde; mais... je me suis déshabillée dans ma chambre... et je n'ai pas ma robe ici.

— Ouvrez, ou j'enfonce, cria l'homme.

— Je le veux bien, dit Mathilde, je vais ôter le verrou; mais promettez-moi de n'entrer que lorsque je le dirai.

— Soit, dirent les hommes; c'est juste.

Mathilde tira le verrou, et revint derrière le rideau où était caché l'inconnu.

— Entrez! cria-t-elle. — Et priez Dieu, ajouta-t-elle tout bas à son compagnon d'infortune.

Au même instant l'atelier fut inondé de lumières, et le premier objet que les hommes aperçurent fut la charmante tête de Mathilde, sortant seule de l'ouverture d'un rideau de croisée, hermétiquement fermé sur tout le reste de sa personne.

— Cherchez maintenant, dit-elle, messieurs.

Le tour de l'atelier était vite fait ; un coup d'œil suffisait : un petit chevalet, un tabouret, quelques tableaux aux murs, des plâtres par terre et une table sans tapis...

— Mille pardons de vous avoir dérangée, mademoiselle, dirent les hommes en se retirant.

Après leur départ, le rideau s'ouvrant, le chevalier aperçut sa petite-fille tout habillée.

— Quelle charge! dit-il avec étonnement.

Mais le rideau s'ouvrant tout à fait, un homme en sortit qui, courant au vieillard, cria : — Mon père ! et tomba dans ses bras.

— Mon fils, cria le vieillard, toi ici! et sauvé par la présence d'esprit de ton enfant!

— De Mathilde! dit Gustave, se retournant vers elle, qui, à genoux, le visage baigné de larmes et les mains levées vers le ciel, disait avec effusion :

— Oh ! merci, merci, mon Dieu ! j'ai sauvé mon père.

Une enfant aussi courageuse ne pouvait faire qu'une femme distinguée. Mathilde est aujourd'hui aussi heureuse mère qu'elle fut fille tendre et dévouée.

Eugénie FOA.



Lafosse

Imp. d'Aubert & Cie

LE VIEUX SOLDAT RONFLAIT COMME UN BIENHEUREUX



CHARLES STUART.



Chaque peuple a eu ses époques fatales, époques de troubles et de guerre civile. La révolution qui déchira l'Angleterre au dix-septième siècle ne fut pas moins désastreuse que celle qui bouleversa la France cent cinquante ans plus tard.

Après la mort de Charles Ier, dont l'exécution eut lieu le 30 janvier 1649, quelques membres de la chambre des pairs proposèrent de placer sur le trône le jeune duc de Glocester; mais la majorité se montra hostile à ce projet.

Afin d'éviter un retour au despotisme, il était sage de placer le pouvoir suprême, qui appartenait au peuple,

dans les mains de ses représentants, et la république était la seule forme de gouvernement qui pût mettre les intérêts de la nation à l'abri des vengeances de ses ennemis.

La chambre des pairs fut abolie; et la chambre des communes concentra en elle-même tous les pouvoirs, sous le nom de parlement.

Les haines des partis se réveillèrent plus vives, plus sanglantes.

Pendant ce temps le jeune prétendant à la couronne, Charles II, s'occupait beaucoup plus, en France, de ses plaisirs que de se frayer honorablement un chemin vers le trône. Ses conseillers le décidèrent enfin à passer en Écosse Il s'embarqua sur une flotte de sept vaisseaux, que lui confia le prince d'Orange; et, le 23 juin 1650, il arriva au détroit de Tromatic.

Les Écossais le reçurent avec les honneurs dus à son rang.

Charles se fit couronner à Scone le 1er janvier 1651.

Le nouveau roi, n'écoutant que son courage, annonça sa résolution de pénétrer immédiatement en Angleterre.

Cette entreprise hardie fut approuvée par ses généraux, et il s'avança à grandes journées.

C'est là que Cromwell, qui commandait les troupes de la république, déploya toutes les ressources de son génie. Il atteignit Charles à Worcester, l'attaqua à l'improviste et tailla son armée en pièces. Les royalistes surpris jetèrent leurs armes et s'enfuirent en désordre.

Charles voulut les rallier; mais, frappés d'une terreur panique, ils n'écoutèrent rien. L'ennemi pénétra dans la ville. Les amis du jeune monarque l'obligèrent à pourvoir à sa sûreté.

Le désastre de Worcester porta le dernier coup à la cause royaliste. Le parlement mit à prix la tête de Charles Stuart, et menaça des peines de haute trahison quiconque lui donnerait asile ou lui porterait du secours. Des troupes à cheval parcoururent tous les comtés ; la police fit des recherches actives dans toutes les maisons suspectes.

Les aventures du jeune prince fugitif sont à la fois curieuses et empreintes d'un intérêt douloureux. Durant cinquante jours, son sort resta enseveli dans le plus profond mystère ; il courut les plus grands dangers, qu'il évita avec un bonheur inouï. L'inviolable fidélité des personnes qui possédaient son secret est vraiment admirable.

Dans une métairie où il se réfugia, on lui teignit, pour le déguiser, les mains et le visage ; on lui coupa les cheveux au ras de la tête ; on lui donna des habits grossiers et usés ; et, une coignée à la main, il suivit les ouvriers au plus épais d'un bois voisin. Moins d'une heure après, des soldats faisaient des perquisitions au lieu même qu'il venait de quitter. Pendant quelques jours il n'eut pour lit qu'un peu de paille sous les arbres et pour nourriture qu'un pain noir. Plusieurs fois il fut obligé de monter sur un chêne, d'où il vit passer à ses pieds les soldats qui le cherchaient.

Sur des indices qui firent soupçonner sa présence, les perquisitions devinrent plus actives aux alentours de la métairie. Charles, craignant alors d'être découvert, résolut d'aller chercher un asile à Moseley ; mais ses pieds se trouvaient enflés et si meurtris qu'il ne pouvait marcher. Un meunier lui donna le misérable cheval de son moulin.

Le costume du jeune monarque était analogue à la monture : un justaucorps et des chausses de grosse serge verte, un vieux et sale pourpoint de cuir, des bas de laine percés aux genoux, un mauvais chapeau pointu et un bâton d'épine à la main.

Un soir, à la tombée de la nuit, il arriva dans ce triste équipage à Charmouth. Sentant le besoin de prendre un peu de nourriture, il entre dans une auberge. Une jeune femme, maîtresse du logis, s'avance pour lui demander ce qu'il fallait lui servir; elle le regarde et jette un cri.

Des hommes assis autour d'une table tournent la tête de son côté.

— Qu'est-ce donc ? demandèrent-ils.

— Rien, rien ; c'est ce petit diable-là qui m'a fortement pincé l'oreille. Mauvais sujet ! fit-elle, en donnant avec les deux doigts de sa main quelques petites tapes bien légères sur les joues fraiches et rebondies d'un gros garçon de trois ans qu'elle tenait dans ses bras; vous faites du mal à votre mère, John ! fi ! que c'est laid, monsieur ! Puis elle fit mille caresses à l'enfant pour l'empêcher de pleurer.

— La surprise de la femme n'avait point échappé à Charles; mais il ne se déconcerta point.

— Madame, lui dit-il, voulez-vous me faire servir un pot de bière et une tranche de bœuf ?

— Je vais vous servir moi-même, monsieur. Mais vous me paraissez fatigué ; si vous voulez passer dans la salle ici à côté, vous serez mieux.

— Volontiers, reprit-il ; aussi bien j'ai très-chaud, et l'air qui vient de cette fenêtre m'est insupportable.

A peine furent-ils entrés dans cette seconde pièce, qui

était attenante à la chambre à coucher de l'hôtesse, et où personne ne pénétrait jamais, la femme ferma la porte, et se jetant à genoux :

— Fuyez, fuyez, sire! lui dit-elle avec effroi.

— Moi! sire? mais vous n'y songez pas, vous vous trompez.

— Oh! non, sire; je vous ai vu une seule fois à Édimbourg, et je vous reconnais malgré votre déguisement.

— Comment?

— Je vous en conjure, sire; fuyez, quittez ce lieu; vos jours n'y sont pas en sûreté. Vous êtes entouré d'ennemis; comme moi, un autre pourrait vous reconnaître sous ces haillons. Si mon père rentrait, Dieu! vous seriez perdu.

— Eh quoi! votre père!...

— Hélas! sire, c'est un vieux soldat dévoué à la république. Et puis l'appât de la récompense promise à celui qui livrera votre personne... Oh! fuyez, fuyez... n'attendez pas...

Elle ne put en dire davantage. Le bruit des éperons qui résonna sur les dalles de pierre de la première salle annonça l'arrivée du vieux républicain.

— C'est lui! s'écria la jeune femme; il n'est plus temps! Cachez-vous là, là.

Charles se blottit sous une table qu'elle lui désignait; en même temps elle jeta dessus un long tapis, dont les plis retombant jusqu'à terre enveloppèrent complétement le malheureux prince.

Le vieux soldat entra; il portait dans ses bras le petit John et son frère.

— Bonjour, Betty! Tiens, vois donc ces deux petits

marmots qui ne veulent plus me quitter. Mais je tombe de fatigue ; donne-moi quelque chose, je te prie.

— Mon Dieu ! comme tu as chaud, père !

— Je le crois bien ! Toute la journée battre la campagne... Je suis harassé ; je n'en puis plus, fit-il en se laissant tomber dans un large fauteuil.

— Aussi, pourquoi t'exposer, à ton âge ?

— C'est ce maudit Charles, que l'enfer confonde ! Ce damné-là nous mettra tous sur les dents, si cela continue.

— Tiens, père, voilà qui te remettra, dit Betly en posant sur la table une cruche de vin et un verre.

— Tu as raison ; j'ai une soif qui me brûle le gosier.

L'homme d'armes plaça l'aîné de ses petits-enfants sur ses genoux, donna l'autre à sa mère, remplit le verre jusqu'aux bords et l'avala tout d'un trait.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? dit-il en faisant claquer ses lèvres.

— C'est du Porto.

— Mais, dis donc, le Porto porte diablement à la tête.

— Mais il fortifie, et tu as grand besoin de réparer tes forces ; bois toujours, père, ça te fera du bien.

Les rasades se succédèrent si rapidement que la cruche fut bientôt à sec. Au bout d'un instant, le vieux soldat ronflait comme un bienheureux.

Alors Betly souleva tout doucement un coin du tapis.

— Il dort, dit-elle à voix basse ; levez-vous et suivez-moi.

Le prince obéit. Son guide le conduisit dans une cour où il trouva son cheval. La jeune femme ouvrit une petite porte qui donnait sur un endroit désert.

— Suivez cette ruelle, elle vous mènera hors de la

ville, justement sur le point opposé à celui où les soldats qui vous cherchent sont campés.

Charles lui tendit la main en signe de reconnaissance. La jeune femme la porta à ses lèvres et lui dit :

— Merci, sire, merci! mais partez, au nom du ciel, partez vite, et que Dieu vous protége!

Quand elle rentra, le soldat était debout. Les cris de l'enfant qui appelait sa mère l'avaient éveillé.

— Arrive donc, Betly, dit-il à sa fille; ce petit démon-là m'empêche de dormir. J'en ai pourtant grand besoin; ce diable de Porto m'a un peu étourdi : je vais me coucher. Adieu, Betly!

— Bonne nuit, mon père.

Grâce aux avis de sa libératrice, Charles échappa à ce nouveau danger. Il erra long temps encore, usant de tous les stratagèmes pour dérouter ses ennemis. Enfin après bien des fatigues, des privations, des souffrances de toute espèce, il s'embarqua, le 16 octobre 1651, à bord d'un bateau charbonnier dont le maître lui était dévoué, et le lendemain, au lever du soleil, il atteignit le port de Fécamp, en Normandie.

Plusieurs années se passèrent; Cromwell était mort, et les guerres intestines devinrent plus ardentes, plus acharnées. Pour prévenir l'anarchie qui commençait à se faire craindre, les deux chambres invitèrent Charles II à venir reprendre sa couronne.

Le jeune roi débarqua à Douvres le 25 mai 1660, où il fut reçu par la noblesse. Sa marche, de Douvres à la capitale, fut une procession triomphale. Une population innombrable couvrait la route. Arrivé à Londres, Charles songea à récompenser ceux qui l'avaient secouru dans le

malheur. La bonne Betly ne fut point oubliée; il lui donna sur sa cassette une somme de vingt mille livres sterling, fit élever ses enfants et les attacha plus tard à sa personne.

L'heureuse mère vécut assez pour voir ses deux fils occuper une position brillante, l'un dans l'armée, l'autre dans la magistrature.

Sentant approcher sa dernière heure, elle les réunit un jour au chevet de son lit; et, d'une voix affaiblie mais calme, elle leur dit :

— Mes enfants, j'ai toute ma vie observé religieusement les commandements que l'Église nous prescrit. Sensible au malheur d'autrui, je n'ai jamais connu ni la haine ni l'envie. La lâcheté, la trahison, l'ingratitude ont toujours excité dans mon cœur l'indignation et le mépris; j'ai toujours adoré Dieu avec toute la ferveur d'une âme chrétienne, et pourtant, prête à paraître devant lui, je suis épouvantée de l'énormité de mes fautes. Mes enfants, poursuivez avec honneur la noble carrière où vous vous êtes déjà signalés; mais n'oubliez jamais que c'est votre roi qui vous l'a ouverte.

Ses forces étaient épuisées. Elle attira à elle ses deux fils, et les baisant au front :

— Adieu! murmura-t-elle.

Ce fut sa dernière parole. La mère avait cessé de vivre.

TONY CASTELLAN.

N° 23



LE PARC DE VILLEROI



LE PARC DE VILLEROI.



Les édifices élevés par les mains les plus habiles, les murailles les plus solides, les églises mêmes, que Dieu oublie quelquefois de protéger parce qu'il sait qu'on peut prier en tous lieux, le temps les détruit. Quelquefois aussi des fléaux que rien ne peut ni prévoir ni arrêter, ensevelissent les demeures des hommes et les palais des rois.

Ces réflexions, qui n'ont rien de neuf, il est vrai, se présentaient à moi en revenant d'une promenade sous les vestiges de longues charmilles qui avaient dû être d'une admirable beauté, et en perspective de chacune desquelles s'apercevaient encore les débris de magnifiques

vasques de marbre d'où s'élevaient certainement jadis de gracieux jets d'eau qui devaient briller au soleil de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Enfin je retrouvai encore la trace d'un beau parc, tandis que lorsque j'eus traversé un grand espace carré qui avait dû, par sa forme et sa position, être autrefois une solennelle cour d'honneur, je n'aperçus aucun vestige qui pût me rappeler l'ancienne magnificence qui avait sans doute régné dans ces lieux.

Les fossés qui entouraient cette cour étaient comblés par les décombres de leurs parois de granit. Là où ils ne s'étaient pas écroulés, s'agitaient quelques grenouilles coassantes; et un long espace, dont le sol était battu et enfoncé, attestait seul l'emplacement où s'était élevé jadis le magnifique château des ducs de Villeroi.

De chaque côté du terrain que je présumais avoir dû être la cour d'honneur, existaient encore les débris de deux larges escaliers de marbre qui descendaient sur un immense parterre dont on devinait encore le magnifique dessin; mais il n'y avait plus un arbuste, plus une fleur.

Cet aspect me sembla si triste, que je me hâtai de chercher le peu de verdure qui existait encore; c'était ainsi que j'étais arrivé sous les charmilles dont je viens de parler. Quelques violettes, oubliées par le printemps, cachaient leurs petites fleurs modestes au pied de ces charmilles délabrées : je me baissai pour en cueillir quelques-unes.

— Si mon jardinier se tenait à son poste, dit à côté de moi une voix aigre et cassée, si le drôle n'était pas toujours au cabaret quand j'ai besoin de lui, je lui ordonnerais de composer un bouquet des fleurs les plus rares de mes serres pour vous les offrir, ma belle dame.

La personne qui me parlait ainsi était un grand vieil-

lard sec, dont la figure ridée et les yeux éraillés me semblèrent effrayants; il était vêtu d'un habit de bouracan très-usé, mais dont les boutons d'acier brillaient d'un éclat qui attestait les soins apportés à leur conservation. Il régnait dans les manières et dans la tournure de ce vieillard une prétention à l'élégance, grotesque et ridicule; il tenait à la main son petit chapeau tricorne, m'offrit son bras, et, bien que je m'en défendisse, il s'obstina à s'emparer de mon ombrelle, qu'il éleva sur ma tête.

— Elle n'est pas de trop, vraiment, ajouta-t-il, car le soleil fane mes roses et mes lis; voyez, madame, comme les fleurs de mes nombreuses corbeilles penchent leurs têtes charmantes. Heureusement dans quelques heures elles reprendront leur éclat, et avant votre départ je pourrai vous offrir un bouquet, car vous me faites, je l'espère, l'honneur de dîner au château, madame.

Je regardai ce vieillard avec un étonnement qui n'était pas sans terreur, car il était bien facile de deviner qu'il ne possédait pas sa raison : j'essayai de retirer mon bras de dessous le sien; mais il le retint avec tant d'insistance que je dus céder. Il reprit :

— Je suis désolé, madame, que vous n'ayez pu assister à la fête que j'ai donnée, il y a un mois, à l'occasion de la naissance de ma fille; j'avais réuni sous ces ombrages ce que la cour et Paris ont d'élégant. Le comte d'Artois accompagnait notre jolie duchesse de Polignac, et le beau Vaudreuil s'était fait le chevalier de madame de Douglas; j'avais aussi la duchesse de Lavesne, la marquise de Fonfrède, enfin toute la jeunesse dorée et brillante de la cour.

Je veux au moins, ma belle dame, vous donner une idée de cette fête, qui me coûtera bien, je crois, deux

cent mille francs, d'après ce que m'a fait entendre mon coquin d'intendant.

Voyez, ajouta-t-il en m'entraînant vers un terrain où il ne restait pas un pouce de gazon, tous ces bosquets étaient éclairés par des lampes d'albâtre. Le chiffre de ma fille étincelait sous ces feuillages. Les arbustes les plus rares, vous pouvez encore les voir rangés dans leurs caisses dorées, formaient des labyrinthes dans lesquels on s'égarait pour se retrouver. Derrière ces massifs, se tenaient cachés des musiciens, qui faisaient entendre, tantôt de douces symphonies, tantôt de brillantes fanfares. A chaque pas on trouvait des buffets, où de belles personnes, costumées en Hébé, versaient le nectar dans des vases d'or. Que vous dirais-je enfin? ma fête a fait bien des jaloux; elle en eût fait davantage encore sans l'indisposition de la reine, qui me priva de l'honneur qu'elle comptait me faire en y assistant. Quoiqu'il y eût des femmes charmantes, ma fille était la plus belle, bien que mise très-simplement; mais elle était coîffée par Léonard.

Voyez, madame, de ce point élevé, vous pouvez découvrir le kiosque et aussi les pièces d'eau qui se perdent dans les bois. Ce parc a été dessiné par Le Nôtre, et je n'y compte pas moins de trois cents statues, certes aussi belles que celles de Versailles.

Vous êtes de la cour, madame, continua le vieillard; il est impossible de s'y tromper. Si j'allais à Versailles, je vous demanderais la permission de vous y présenter mes hommages; mais je ne quitterai Villeroi qu'à l'époque de la célébration du mariage de ma fille avec le prince de Beauffremont.

Quoique le ton de ce vieillard fût celui d'un homme

parfaitement comme il faut, je craignais que sa folie, jusque-là fort innocente, ne devînt tout à coup dangereuse. Ce pauvre insensé m'avait entraînée devant une grotte à moitié détruite ; nous étions seuls.

Tout à coup il me força d'y entrer et de m'asseoir sur un amas de débris.

— N'est-il pas vrai, me dit-il, que ce banc de gazon est bien doux, et que les arbustes odoriférants qui l'ombragent répandent dans l'air un parfum délicieux ? Je vais faire apporter des rafraîchissements, et nous resterons ici, si vous le voulez, jusqu'à ce que la grande chaleur soit passée.

Il se persuada sans doute qu'on lui avait obéi, et il recommença à me faire la description de sa belle fête.

— Ah ! c'était surtout le feu d'artifice, s'écria-t-il, c'était cela qui était admirable ! les fusées défiaient les étoiles, mille gerbes de feu semblaient embraser le parc.

Tout à coup le vieillard s'arrêta et devint sombre ; ses yeux brillèrent de colère, et il s'écria en brandissant sur ma tête un bâton qu'il avait trouvé dans la grotte :

— Vous m'avez pris ma fille, vous allez me la rendre !

J'avoue que j'étais extrêmement effrayée ; mais à quoi m'eût servi de crier, de me débattre contre cet insensé ?

Je jugeai plus prudent de flatter sa manie ; je lui dis que je savais, en effet, où était sa fille, et je l'engageai à venir la chercher avec moi. Il y consentit, et, pour cette fois, ce fut moi qui lui donnai le bras et le ramenai du côté de la cour d'honneur, où j'espérais trouver quelqu'un. J'aperçus alors un petit bâtiment auquel je n'avais fait aucune attention. Une paysanne proprement vêtue en sortit et vint à nous.

— J'étais bien inquiète de mon maître, me dit-elle; il vous a peut-être fait peur, madame. Hélas ! M. le chevalier a souvent de ces attaques quand il se trouve avec des étrangers, et il en vient souvent ici.

J'examinai alors ce pauvre vieillard avec moins de frayeur et plus de pitié. Sa face était blême, ses yeux fixes, et autour de sa bouche blanchissait une légère écume.

Quand sa garde l'eut fait rentrer dans la maison et en eut fermé la porte, je me hâtai de reprendre la magnifique avenue, qui autrefois conduisait au château, et qui n'avait maintenant d'autre perspective que le beau parc détruit. J'allais passer un très-joli pont, que j'avais déjà traversé, quand je vis sortir d'un immense bâtiment que je n'avais point aperçu la première fois, tant j'étais pressée d'arriver au château de Villeroi, une bande d'ouvriers de tout sexe et de tout âge : je compris qu'ils sortaient d'une manufacture. L'animation qui régnait de ce côté contrastait d'une manière frappante avec l'aspect solitaire, délabré, du parc et de la cour que je venais de quitter. Mais j'avoue que dans ce moment la manufacture ne m'inspirait aucun intérêt, et j'allais m'éloigner quand je fus de nouveau saluée par un vieillard; mais celui-là paraissait robuste et bien portant.

— N'est-ce pas que voilà un bel établissement, madame? me demanda-t-il avec une familiarité que son âge excusait.

— C'est vrai, monsieur, répondis-je; mais je vous avoue que mes sympathies sont de préférence pour ce beau château, dont on n'a pas laissé une pierre; et je me sens encore tout émue d'avoir trouvé au milieu de ces ruines un noble vieillard, devenu fou pour avoir perdu sa

fille. Lui qui a été si riche, entouré d'un si nombreux domestique, il n'a plus maintenant qu'une pauvre maison et une vieille servante, qui le soigne peut-être bien mal. L'infortuné, il ne lui reste plus rien, plus rien que les illusions que lui envoie sa pauvre imagination malade.

— Ainsi vous croyez toutes les billevesées que vous a racontées ce vieillard, madame? Mais si vous vouliez avoir la bonté de m'écouter aussi un instant, votre pitié se changerait, je crois, en un sentiment plus juste.

En parlant ainsi, cet autre vieillard me conduisit sur un joli banc peint en vert, placé au bout du pont ; des touffes de chèvrefeuille et de clématite l'abritaient, et à quelques pas s'élevait une jolie fontaine d'où coulait une eau claire et limpide.

— Cet endroit vaut bien la grotte à demi écroulée où vous avez peut-être éprouvé un peu de frayeur, n'est-ce pas? Apprenez d'abord, madame, pour vous consoler de la disparition de ce vieux château, qui ne servait qu'à l'agrément des riches, qu'avec une partie du bois qu'on en a retiré on a construit ce pont qui dessert et met en communication plusieurs communes; les pierres de ce château, démoli en effet par la bande noire, ont été achetées par les propriétaires des environs; et quand on a été assuré d'un peu de tranquillité, on a élevé cette manufacture, où plus de quatre cents ouvriers trouvent tous les jours de quoi gagner du pain.

— Mais ne pouvait-on élever l'une sans détruire l'autre?

— Ce n'est pas notre faute si le château a été détruit; mais revenons à ce pauvre fou qui paraît vous toucher beaucoup. Eh bien! madame, ce fou fut un cousin de M. de Villeroi. Après avoir mangé toute sa fortune dans

la débauche, il vint tendre la main à son parent, et consentit à mener une vie de parasite et de paresseux. Méprisé de tous, quand ses nobles parents émigrèrent ils ne le voulurent même pas avec eux. Je ne vous raconterai point, car j'ai toujours voulu les ignorer, les bassesses que le chevalier a faites pour vivre. Enfin la vieillesse est arrivée; son pauvre esprit, déjà très-faible, a succombé; il est revenu rôder par ici; on a eu pitié de lui; et, par une hallucination qu'il faut bénir, il se croit, dans sa folie, propriétaire du château, et il jouit en imagination de tout ce qui n'existe plus.

— Mais cette fille qu'on lui a enlevée?...

— Au temps où il voulait intéresser il avait construit cette fable. Depuis qu'il est fou, ce mensonge est devenu une vérité dans sa tête malade. Du reste, je le connais d'ancienne date; j'ai dix ans de plus que lui.

— Ce n'est pas possible! m'écriai-je, je croirais plutôt qu'il peut être votre père.

— Ce n'est pas le travail qui vieillit, c'est le vice, répondit gravement le vieillard. Puis il me salua et s'éloigna.

A quelques pas, je rencontrai un ouvrier à qui je demandai le nom de la personne que je venais de quitter.

C'est l'ancien jardinier du château, me répondit-il, et le propriétaire actuel de notre manufacture; un brave homme qui prend soin du vieux fou, et je vous assure, madame, qu'il ne manque de rien.

Mon intérêt pour le chevalier était bien affaibli; mais je crois que sa folie m'avait gagnée, car je rêvai toute la nuit que j'assistais à une fête dans le parc de Villeroi.

Madame CAMILLE BODIN.

3.



M. Alophe lith. — Imp. d'Aubert & Cie

ELLE AVAIT L'AIR TRISTE ET PENSIF

(La famille du vieux soldat)



LA FAMILLE DU VIEUX SOLDAT.



Depuis long-temps, mon oncle me pressait d'aller le rejoindre à New-York pour me mettre à la tête de sa maison, que son grand âge et le mauvais état de sa santé ne lui permettaient plus de gérer. Il m'en coûtait de quitter la France; cependant je cédai à ses désirs, et. le 2 août, par une belle matinée, je partis de Rouen, à cheval, pour me rendre au Havre, où j'avais fait arrêter mon passage.

Après trois heures de marche, par une chaleur accablante, je mis mon cheval au pas. Devant moi était une côte escarpée, au haut de laquelle on apercevait quelques toits couverts de chaume, dont la ligne grisâtre allait se perdre dans les sinuosités de la route.

En arrivant dans ce hameau, tous les habitants sortirent de leur demeure, et m'engagèrent avec la meilleure grâce du monde à venir goûter leurs fruits et leur cidre. Je les remerciai de leur offre obligeante, et j'allais poursuivre mon chemin sans rien accepter, lorsque je remarquai dans la foule un vieillard à l'air vénérable; ses traits nobles, mais empreints de tristesse, me frappèrent; quoique moins démonstratif, son langage exprimait une franche cordialité. Je ne pus résister au désir de lier connaissance avec lui. Ma foi! je n'hésitai plus, je tendis la main à cet homme; il me comprit, et, de ce moment, il me traita comme un hôte qu'on est heureux de posséder.

L'intérieur de sa maison simple et rustique me surprit par l'ordre et la propreté qui y régnaient. Aux murs, fraîchement blanchis, étaient suspendus trois portraits entourés d'un cadre en bois noir : à droite, celui de Kléber; à gauche, celui de Lannes; au milieu, en face de la cheminée, surmontée d'une glace oblongue, celui de l'empereur à cheval. D'un côté de la cheminée, un sabre était accroché à un clou; de l'autre, une paire d'épaulettes de sergent, et au-dessous un chapeau de grenadier de la garde.

— Vous avez servi? lui dis-je, en contemplant ces nobles trophées.

— Vingt-cinq ans, me répondit-il.

Je m'inclinai devant ce brave, qui, après avoir versé son sang pour la patrie, était venu chercher dans son village un délassement aux fatigues de la guerre.

— Et maintenant, continuai-je, en pressant dans mes mains la main calleuse du vieux soldat, vous êtes heureux de cette vie des champs?

— Heureux! fit-il, je le fus en effet, mais le bonheur n'est pas éternel sur cette terre; et quand le sort vous atteint à la fin de votre carrière, ses coups sont terribles.

— Avez-vous donc éprouvé ses rigueurs?

— Vous allez en juger. J'ai fait les guerres d'Amérique; plus tard celles d'Italie, et enfin je fis partie de l'expédition d'Égypte. Au retour de cette campagne, qui fut la dernière pour moi, je revins dans ce hameau, où je reçus le jour : mon père vivait encore. Un petit champ qu'il cultivait lui-même malgré son grand âge, voilà tout ce qu'il possédait. Je sentis de quel secours je serais pour lui; je demandai ma retraite : vingt-cinq années de services m'y donnaient droit, je l'obtins. Le mois suivant, j'épousai la fille d'un ami de notre famille. Si ce n'est la mort de mon père, que Dieu ne tarda pas à rappeler à lui, aucun événement fâcheux ne vint troubler la sérénité de ma nouvelle vie. Nous n'étions pas riches; mais le produit de notre champ suffisait à nos besoins. Nos deux enfants, Suzanne et Félix, grandissaient près de nous; chaque jour Annette et moi remerciions le ciel de nous les avoir donnés si beaux et si vigoureux. Hélas! tout périt ici-bas, le bonheur des pauvres gens comme la puissance des rois. L'année passée fut pour moi une année fatale. Une maladie épidémique se déclara dans le pays; ma femme, mon gendre et moi en fûmes atteints : moi je résistai, eux succombèrent.

— Que dites-vous?

— Oui, monsieur, ma pauvre Annette, encore dans la force de l'âge, et l'époux de ma fille, jeune homme brave, honnête... après trois ans de mariage... Pauvre Suzanne! C'est affreux, cela, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, lui dis-je, c'est affreux.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, quand le malheur s'appesantit sur nous, il est impitoyable.

— Que voulez-vous dire?

— Un soir, il y a quatre jours de cela, mon fils revenait des champs. A peine débouchait-il sur la grande route par un petit sentier qu'il avait l'habitude de prendre pour abréger le trajet, que des cris perçants se font entendre. Une chaise de poste descendait avec une rapidité effrayante cette côte ardue et tortueuse. Le postillon faisait de vains efforts pour contenir ses chevaux ; devant eux était un ravin profond où ils allaient se précipiter : déjà leurs pieds de devant touchaient le bord du chemin. Mon fils s'élance. D'une main il saisit brusquement les rênes; la voiture s'arrête tout à coup; mais la flèche se brise, et mon malheureux fils, renversé par le choc, roule dans l'abîme.

— Grand Dieu !

— Le postillon accourut aussitôt au village chercher du secours. Une heure après, on me ramenait mon fils étendu sur un brancard, couvert de sang et privé de la vie.

— Il était mort ?

— Je le crus. Mais quand on eut étanché le sang et pansé deux énormes blessures qu'il avait à la tête, on vit qu'il respirait encore.

— Dieu soit loué!

— Depuis ce jour, une fièvre ardente s'est emparée de lui et ne l'a pas quitté; son état m'alarme; le médecin lui-même paraît inquiet.

— Quel est ce médecin?

— Celui de notre village, digne et honnête homme, fort estimé dans le pays.

— C'est possible ; mais dans un cas aussi grave, le concours d'un confrère serait, je crois, indispensable.

— Comment faire? il est seul.

— Et quels étaient ces voyageurs?

— Un monsieur et une dame. Leur mise et leurs manières annonçaient l'opulence ; mais ils étaient étrangers, ils ne parlaient pas français. Je ne pus rien savoir d'eux. Le monsieur sortit des tablettes de sa poche, et y traça quelques lignes. A dix heures, leur chaise de poste était raccommodée : ils partirent.

— S'ils sont riches, ils songeront au courageux jeune homme qui a sauvé leur vie au péril de la sienne ; il y va de leur honneur de ne point l'abandonner.

— Que Dieu me conserve mon fils, c'est tout ce que je demande!

— Rassurez-vous, il vivra. A son âge la nature est si puissante !

— Oui, je pense comme vous, et cette pensée me donne du courage... Mais ma fille tarde bien à revenir ; elle est allée à la fontaine avec sa petite Nini. Voulez-vous que nous allions à sa rencontre?

— Volontiers.

J'offris mon bras au vieux soldat, et nous descendîmes le village. Quand nous eûmes dépassé la dernière maison, mon hôte s'arrêta ; à notre gauche était un petit chemin qui conduisait à la fontaine.

— Justement, la voici, me dit-il, tenez, la voyez-vous, là, de ce côté?

Je vis une jeune femme à la taille élancée, portant une cruche sous son bras : elle avait l'air triste et pensif.

— Qu'a-t-elle donc? demandai-je.

— L'état de son frère la désespère; elle y pense toujours.

— Pauvre femme !

Dans ce moment, la petite Nini nous aperçut et, abandonnant le jupon de sa mère qu'elle tenait, elle courut se jeter dans les bras de son grand-papa. Celui-ci me présenta à sa fille.

— Suzanne, lui dit-il, monsieur nous fait l'honneur de passer la journée avec nous. Va apprêter le dîner; dans une heure nous serons de retour.

— Oui, mon père. Et Félix?

— Il va mieux, mon enfant, il dort; sa tante est auprès de lui.

La jeune femme essuya une larme du coin de son tablier, et s'éloigna après nous avoir salués. Son père et moi continuâmes notre promenade.

Quand nous rentrâmes, le couvert nous attendait; nous nous mîmes à table.

La marche m'avait donné de l'appétit; mais je fis seul honneur au repas, qui, du reste, était excellent

Après le dîner, nous reçûmes la visite du curé, puis celle des paysans; ils venaient s'informer de l'état du jeune malade.

La nuit vint; il fallut songer au départ. Je dis adieu à mon hôte et à sa fille; j'embrassai la petite Nini, et je remontai à cheval au milieu des félicitations de ces bonnes gens, qui faisaient des vœux pour mon long voyage.

Le lendemain, aux premières lueurs du crépuscule, j'arrivai au Havre. Huit jours après, je montai à bord d'un superbe trois-mâts, le plus fin voilier du port. Le 14 septembre, nous débarquions à New-York.

Quinze années s'écoulèrent. De graves intérêts me rappelant en France, je me décidai à partir. Notre traversée fut des plus heureuses. Vous pensez bien que je ne manquai pas, en passant au hameau, d'aller visiter mon vieil ami. Je n'espérais plus le revoir, mais j'étais impatient de savoir ce qu'était devenu son fils. Jugez de mon étonnement; le vieux soldat vivait encore : il avait alors quatre-vingt-cinq ans. Son œil brillait de tout l'éclat de la jeunesse; le corps droit, la tête haute et fière, la démarche ferme et assurée, le vieillard m'apparut semblable au cèdre de la montagne battu par les orages, mais que le temps épargne.

Dès qu'il me vit, il me reconnut.

— C'est vous, monsieur? me dit-il, soyez le bienvenu.

Le ton dont il prononça ces paroles me prouva combien l'affection chez cet homme était sincère et durable. J'étais tellement ému que je ne pouvais parler. Il devina à l'expression de mon visage le sentiment qui m'agitait, car, me prenant la main, il ajouta avec l'accent de la plus tendre amitié :

— Et moi aussi, mon jeune ami, je suis heureux de pouvoir vous exprimer tout le plaisir que votre vue me cause. Vous êtes surpris de me trouver encore debout, n'est-il pas vrai? Mais si, comme on le dit, le bonheur prolonge la vie, je ne suis pas encore près de mourir.

J'appris de lui que ce voyageur, dont les jours avaient été si miraculeusement sauvés était le prince Deniloff, ambassadeur de Russie à la cour de Londres, et qui revenait d'Angleterre avec sa femme. Le lendemain de mon départ, un habile médecin envoyé par lui était arrivé de Paris pour donner des soins à son fils, qui, grâce à ses

secours, avait été promptement rétabli. Ce médecin était, en outre, chargé par le prince de remettre à son libérateur une forte somme que celui-ci refusa d'abord, mais qu'il fut pourtant forcé d'accepter.

Ce n'est pas tout : dix ans plus tard, la mère de la princesse était morte, et avait légué dans son testament cinquante mille roubles au sauveur de sa fille. Avec cet argent, Félix avait acheté une ferme qu'il exploitait, moins pour s'enrichir que dans le but d'être utile à ses semblables. L'ouvrier honnête trouvait là travail et bon salaire; le pauvre, du pain et un asile. Suzanne et sa fille Nini le secondaient dans cette tâche honorable avec un zèle vraiment angélique. Généreux, bienfaisants, hospitaliers, le malheureux n'implorait jamais en vain leur appui; aussi on chérissait, on vénérait, on bénissait dans le village la famille du vieux soldat.

TONIN CASTELLAN.



LA

MORALE EN IMAGES

N° 5



. ELLES LA VIRENT S AVANCER CHANCELANTE VERS LA CHAUMIERE DU PERE HUBERT



LES ENFANTS DU MARQUIS.

I.

LA CHAUMIÈRE.



En 1805, au mois d'août, au plus fort de la chaleur, deux paysannes de Gentilly, charmant village aux environs de Paris, virent passer une jeune femme habillée de noir et tenant un enfant par la main. Cette rencontre ne les aurait peut-être pas étonnées si l'air de cette dame, son costume, qui, au premier abord, paraissait riche, et dont les ronces et la poussière de la grande route avaient

déchiré et sali les bords, si sa jolie figure couverte de larmes, si tout en elle enfin n'eût excité au plus haut degré l'intérêt et la curiosité des deux paysannes de Gentilly.

Une autre circonstance les intriguait encore. Cette étrangère, qu'elles ne connaissaient pas, elles, les plus anciennes habitantes de Gentilly, allait tout droit devant elle sans chercher son chemin, sans le demander à personne, et avec toute l'assurance d'une familière habitude. La suivant des yeux, car cette étrangère, malgré sa douleur, avait un si grand air de dignité que les paysannes n'osaient l'aborder; elles la virent s'avancer chancelante vers la chaumière du père Hubert, s'approcher de la porte et, après avoir levé vers le ciel un regard où l'angoisse la plus affreuse se lisait, frapper timidement à cette porte, écouter si on lui ouvrait; mais un silence profond à l'intérieur ayant seul répondu à cet appel, l'étrangère chercha des yeux au dehors si personne ne venait. Alors elle remarqua que le volet de la croisée, à moitié détaché, permettait de regarder dans la chaumière; elle s'élança vers ce volet, l'ouvrit, plongea dans l'ouverture un regard d'inquiétude et d'effroi; et tout à coup, poussant un cri perçant, elle serait tombée à la renverse si les paysannes, qui s'étaient approchées, ne l'eussent soutenue dans leurs bras.

— Morts, morts, tous morts, n'est-ce pas? dit-elle à ces deux femmes.

— Qui, mort? répliqua l'une d'elles; pas le père Hubert, toujours, ni sa femme, ni ses enfants...

— Mais pas un meuble, la chaumière déserte... balbutia l'étrangère.

— Ah! dame, les jours se suivent et ne se ressemblent

pas, dit l'autre paysanne ; le père Hubert, que tout le monde au pays croyait pauvre comme Job, le jour de la vente du château du seigneur de Gentilly... C'est que vous ne savez peut-être pas, madame, que dans le temps, en 1794, le seigneur a émigré avec ses enfants ; qu'ils sont tous morts, à ce qu'on croit, en pays étranger : donc, le château s'est trouvé en vente ; et, comme j'avais l'honneur de vous le dire, le jour de la vente, qui fut bien étonné?... ce fut tout le village, de voir le père Hubert à la vente, enchérir, enchérir, sortir de dessous son habit un grand sac plein d'or, payer le château et en devenir propriétaire. Voilà pourquoi il n'y a plus personne à la chaumière... Mais le père Hubert, sa femme et sa fille n'en sont pas plus fiers pour ça ; je ne vous parle pas du fils qui est à l'armée de la guerre, et qui est devenu général, ou caporal, je ne sais pas, un nom en *al*, toujours. Si vous voulez aller leur demander l'hospitalité...

— Jamais, jamais, cria l'inconnue, dont un tremblement nerveux agitait le corps, jamais je n'oserai.

— Comme vous le voudrez, répliqua la paysanne ; tout de même les Hubert sont de braves gens. Le père, lui, travaille toujours à la terre, ni plus ni moins que s'il n'avait pas un château ; la mère Hubert est devenue aveugle, et Gilette n'a jamais voulu se marier pour ne pas quitter sa mère. M'est avis qu'on peut sans fierté frapper à la porte de gens comme ceux-là... Mais voici Gilette, ajouta la paysanne ; et, avant que l'étrangère eût eu le temps de deviner même son dessein, la paysanne cria :

— Gilette, viens donc, voici une dame qui voulait bien frapper à ta chaumière, et qui ne veut pas frapper au château.

Au nom de Gilette, une jeune paysanne accourut ; ce n'était plus la petite fille mignonne et gracieuse de 1790 : Gilette avait grandi ; et, malgré son costume de paysanne, qu'elle portait toujours, une certaine distinction, fruit de l'éducation qu'elle avait reçue, se faisait remarquer dans toutes ses manières. Elle s'approcha discrètement de l'étrangère ; et, avec ce ton doux et poli d'une personne qui craint d'offenser par une offre d'obligeance peut-être indiscrète, elle dit :

— Si madame est fatiguée, le château n'est qu'à deux pas.

— Oh! mon frère!... fut tout ce que put articuler l'inconnue.

— Est-il près d'ici? on ira le chercher, demanda Gilette.

— Je l'ai laissé malade dans une auberge, près d'ici, répondit l'inconnue comme surmontant une forte émotion, et j'étais venue avec son enfant, qui depuis la mort de sa mère ne me quitte pas, demander à cette chaumière un abri, un refuge.

— Pensez-vous donc, madame, trouver moins d'hospitalité dans un château que dans une chaumière?

Avant que l'inconnue eût eu le temps de répondre, elle resta saisie d'étonnement en voyant son frère soutenu par un jeune homme revêtu d'un brillant uniforme d'officier venir à leur rencontre.

— Ma sœur! cria l'officier à Gilette, cours au château, fais bassiner le meilleur lit ; je t'amène un hôte qui, pour ne pas vouloir dire son nom, n'en sera pas moins le bienvenu chez notre père.

— J'ai aussi, moi, trouvé un hôte, même deux, dit

Gilette prenant la petite fille sur un de ses bras, et offrant l'autre à l'inconnue.

Les deux étrangers avaient échangé entre eux un regard de douleur et de tendresse; et, sans se parler, mais d'un commun accord, ils suivirent leur conducteur.

II.

LE CHATEAU.

En entrant au château, tous les deux se couvrirent les yeux, desquels coulaient des ruisseaux de larmes; et, en pénétrant dans le grand salon de réception, tous les deux tombèrent à genoux en criant :

— Mon père! mon père!

— Quelle voix! cria à son tour la femme Hubert; Gille, Gilette, qui a parlé?

— Deux infortunés voyageurs, deux étrangers que ma sœur et moi avons trouvés au village, répondit le jeune officier en s'avançant vers sa mère.

— Ce sont des voyageurs, mais ce ne sont pas des étrangers, mon fils, répondit la vieille femme... Hélas! qui que vous soyez, qui avez appelé votre père, parlez, répondez-moi, qui êtes-vous?

— Deux infortunés voyageurs, comme vient de vous le dire votre fils, madame, répondit la voix tremblante de l'inconnue.

— La fille du marquis, dit l'aveugle en s'agitant sur son siége, c'est la fille du marquis, c'est mademoiselle Angélique, et sans doute son frère! Ne dites pas non, ajouta-t-elle vivement : l'œil méconnait; mais l'oreille, mais le

cœur, jamais! Mes enfants, ce sont vos maîtres qui reviennent.

— Eh bien! oui, bonne Julienne, c'est moi, dit Angélique en s'élançant vers la vieille paysanne et lui prenant les mains, moi, mon frère Adrien et sa petite fille. Hélas! mon père est mort en pays étranger, et nous venions, lui et moi, demander à la chaumière d'Hubert, cette chaumière dont un jour mon frère et moi nous nous étions moqués, un abri contre le besoin... car nous sommes ruinés, nous ne possédons rien.

— Qu'est-ce qui a dit que les enfants du marquis de Gentilly étaient ruinés et ne possédaient rien, dit la voix d'Hubert, qui était entré depuis un moment, la bêche sur l'épaule.

— Ce château n'est-il pas vendu? demanda Adrien.

— Oui, dit Hubert.

— Ne l'avez-vous pas acheté? demanda Angélique.

— Oui; mais avec quel argent? demanda à son tour le fermier.

— Le vôtre, sans doute, dit Adrien.

— Le vôtre, affirma le paysan.

— Comment! dirent à la fois le frère et la sœur.

— O mon Dieu! dit le paysan avec une sainte vénération, celui qui suit tes commandements est toujours récompensé. Le marquis de Gentilly va aujourd'hui recevoir dans ses enfants la récompense des bienfaits dont jadis il me combla. Écoutez donc; écoute aussi, toi, femme; écoutez, mes enfants, un secret qui ne serait sorti de ma bouche qu'à mon lit de mort. — Vous vous rappelez tous, il y a quinze ans, la petite scène qui se passa dans le parc entre mes enfants et ceux du marquis; et non-seulement

la remise de la somme que je devais à monseigneur, mais encore une petite somme toute ronde que me remit le soir M. Adrien, au nom de sa sœur et au sien, pour faire éduquer mes enfants. A l'entrée de la nuit, ma femme eut l'heureuse idée de me faire observer que je ne pouvais pas me coucher et dormir en paix sans être allé remercier monseigneur ; je pris mon chapeau, mon bâton, et je partis. Pour raccourcir le chemin, je pris par le derrière du parc. J'avais une clef de la petite porte ; je l'ouvris. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans les allées sombres, que je vis briller de loin une petite lumière. Je pensais aux voleurs ; de sorte que je m'avançais en tapinois pour les surprendre, savoir leur nombre et découvrir leur secret. Je marchais sans faire aucun bruit ; et quand je fus près de la lumière, je reconnus parfaitement monseigneur ; il creusait une fosse : au moment où je m'avançais, il jeta au fond un sac qui rendit un son métallique en tombant ; puis il recouvrit le tout de terre, éparpilla sur le trou recouvert un grand amas de feuilles sèches, et s'éloigna. C'était un secret que j'avais surpris, je dus m'éloigner à mon tour et me taire. Vous devinez le reste, monsieur le marquis, dit le paysan s'adressant à Adrien. Lorsque je vis qu'on allait vendre le château, je déterrai l'argent et j'en achetai le château. J'ai depuis fait habilement valoir les terres. Je ne sais ni lire ni écrire ; mais l'argent que j'ai touché est renfermé dans la caisse de monseigneur votre père ; vous le compterez vous-même. Votre château est bien tenu ; je n'y ai à moi que peu de chose, que je vous demande la permission d'emporter. Vous êtes donc chez vous, monsieur le marquis ; moi, je retourne à ma chaumière. Mais veuillez me suivre, je vais vous rendre des comptes.

— Des comptes ! répéta le marquis, ému jusqu'aux larmes et serrant dans ses mains blanches les mains calleuses et noires du paysan, — des comptes !... Retourner dans votre chaumière !... Restez au château, Hubert ; et si Gilette n'a pas encore fait choix d'un mari, devenez mon père ; ne faisons plus qu'une seule et même famille, Hubert.

— Vous dites qu'une seule et même famille, monsieur le marquis ! dit Gilles avec timidité ; et si mademoiselle ne dédaigne pas un paysan devenu général ?...

— Qu'une seule et même famille ! répéta gaiement Angélique mettant sa main dans celle du jeune général.

EUGÉNIE FOA.

NOTE DE L'ÉDITEUR. — Cette nouvelle fait suite à celle qui commence à la page 25 et qui porte pour titre : *les Enfants du fermier*. C'est par une erreur typographique qu'elle se trouve former la livraison 25 au lieu de la livraison 5.



CHERCHEZ L'ARISTOCRATE... JE NE BOUGE PAS DE LA, MOI



LA PIERRE L'ARISTOCRATE.



La chaleur était étouffante, le mois d'août 1794 touchait à sa fin et la nuit couvrait la campagne. Réunies dans une chaumière des environs de Guérande, une de ces chaumières sans fenêtres de la Basse-Bretagne, où le jour n'arrive que par la porte, et où bêtes et gens n'ont d'autre gîte qu'une seule et même chambre, plusieurs personnes causaient entre elles : quelques enfants jouaient sur le pas de la porte.

Ces personnes, au nombre de quatre, étaient Pétiot, le propriétaire de la cabane; sa femme Monique, courte et

grasse Bretonne; la vieille Jeanne, mère de Monique, et le collecteur ou receveur de Guérande, docteur en médecine en même temps.

Sur une table, au milieu de la chambre, fumait une grande terrine de soupe aux choux; à côté était renversée, sur cette table même, une bouillie épaisse composée de blé noir et de lait aigre, espèce de brouet noir qu'affectionnent singulièrement les paysans de la Bretagne; une cruche d'eau était placée près de ce mets, qu'entouraient quelques écuelles en terre et autant de cuillers d'étain.

— Est-ce que vous attendez quelqu'un pour souper, mère Monique? demanda le collecteur jetant sur la table un de ces regards obliques qui indiquent le désir de satisfaire un violent appétit.

— Non, monsieur Mogniot, nous souperons quand not' homme (indiquant son mari qui nettoyait son fusil) aura fini.

— Dame! répondit son mari, dans un temps comme celui-ci, il faut s'attendre d'un moment à l'autre à être appelé pour le service de la patrie; mais voici mon fusil prêt, chargé... Nous souperons quand tu voudras, femme.

Cela dit, celle-ci appela les enfants, qui vinrent, au nombre de quatre, trois garçons et une fille.

Comme chacun mangeait avec l'avidité de gens habitués au grand air et à une vie laborieuse, la grand'mère s'écria, s'adressant à l'aîné des enfants, un garçon de onze ans :

— Est-ce que tu es malade, Paul?

— Non, grand'mère, répondit l'enfant.

— Alors, pourquoi ne manges-tu pas?

— Je n'ai pas faim, répondit l'enfant en baissant les yeux.

— C'est-à-dire que tu es un sournois, répliqua la petite fille.

— Pourquoi appelles-tu ton frère un sournois, Marie? lui demanda son père.

— Parce qu'il s'ingère de ne pas avoir faim à table, et c'est pour aller manger tout seul sur la pierre l'Aristocrate; oh ! je l'ai vu l'autre soir qu'il y avait de la lune, dit Marie.

Paul, ordinairement pâle, devint rouge comme du feu.

— Tu m'as vu? répéta-t-il.

— Oui, je t'ai vu, affirma la petite: c'était un dimanche; il y a aujourd'hui un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf jours, ajouta la petite en comptant sur ses doigts; tu as dis comme ce soir : « Je n'ai pas faim. » Et, aussitôt que maman a eu le dos tourné, tu as pris ton écuelle et tu t'es mis à courir, à courir, fallait voir! J'ai voulu te suivre; mais quand j'ai vu que tu courais du côté de la pierre l'Aristocrate, où l'on dit qu'il revient des revenants la nuit; dame! j'ai eu peur, tout de même. Je t'ai attendu à moitié chemin, et je t'ai vu revenir l'écuelle vide... dà... Est-ce que ce n'est pas vrai?

Le petit Paul, qui peu à peu avait relevé la tête à mesure que sa sœur parlait, sembla tout d'un coup prendre son parti et répondit résolument :

— Eh bien! quand j'aurais mangé la soupe sur la pierre l'Aristocrate, où est le mal?

— Qu'est-ce donc que la pierre l'Aristocrate? demanda le collecteur; depuis un mois que je suis dans le village, c'est la première fois que j'en entends parler.

Monique répondit en riant :

— C'est une grosse, grosse pierre, qui est là-bas au bout du petit chemin creux qui conduit à Guérande. Comme elle

ne bouge pas, comme elle ne se range ni pour seigneur, clergé ou vilain, on l'a appelée l'Aristocrate! Voilà.

— Et la petite dit qu'il y revient, à cet endroit? demanda le collecteur.

A cette demande, chacun baissa les yeux en se signant, et la grand'mère eut seule le courage de répondre.

— Hélas! mon bon monsieur Moignot, ça n'est que trop vrai, il y revient des esprits, des revenants, des moines, je ne sais quoi enfin. Le petit Paul, s'il voulait, pourrait vous en donner des nouvelles; mais le cher enfant a sans doute juré de se taire. Aussi, voyez sa pâleur depuis! il ne vivra pas, c'est sûr.

— Ne pronostiquez donc pas ceci, la mère, dit le paysan ému. Et regardant son fils, dont effectivement la pâleur était extrême:

— Dame! quand on a des connivences avec les gens de l'autre monde... dit la grand'mère.

— Expliquez-vous, ma mère, dit Monique regardant alternativement sa mère et son fils... Est-ce que Paul?... Mais pourquoi ne l'avoir pas dit?... Et moi qui attribuais sa pâleur au manque d'appétit...

— Je vous assure, ma mère, que de ma vie je n'ai vu de revenants, dit Paul réprimant un singulier sourire.

— Tu ne l'as vu, peut-être, parce que tu auras fermé les yeux; mais tu lui as parlé, petit? fit observer la vieille Jeanne.

— Ni parlé, dit l'enfant.

— Paul, ne mens pas, répliqua Marie, car, à la fin de l'hiver, un soir qu'il y avait un brouillard si épais qu'on ne voyait pas le bout de son nez, comme dit grand'mère dans ses jours de gaieté... maman me dit d'aller voir sur le petit

chemin creux si tu revenais de Guérande, où tu étais allé faire une commission. Comme j'approchais de la pierre l'Aristocrate, j'entendis ta voix, puis une autre voix qui paraissait enrouée; puis une grande ombre noire passa contre moi : j'eus peur, je crois. Tu vins, tu me demandas ce que j'avais à crier; je te le dis et j'ajoutai : « Qui est-ce? tu le connais, puisque tu causais avec lui. » Tu hésitas un moment, je m'en souviens très-bien, et tu me répondis enfin avec une grosse voix : « Taisez-vous, petite fille, c'est le revenant! » Ah! mais, c'est que c'est vrai, dà.

— Eh bien! c'était pour me moquer de toi, dà, répliqua Paul simulant l'accent de sa sœur.

L'aboiement prolongé du chien de garde ayant donné l'éveil aux habitants de la chaumière, le père se levait pour aller savoir ce que c'était, lorsque plusieurs uniformes bleus parurent à l'entrée de la seule ouverture de la cabane.

— Que personne ne bouge! dit le chef en posant une sentinelle en dehors de la porte. Puis il ajouta : — Nous avons lieu de croire que l'ancien propriétaire de ce château est caché dans ces environs. Nous avons tout fouillé, hors cette cabane... permettez donc, braves gens...

— Faites votre devoir, répondit le paysan breton.

Profitant de la confusion apportée dans la chaumière par cette troupe de soldats, Paul se leva, prit son écuelle encore pleine de soupe et gagna la porte.

— Où vas-tu, petit bonhomme? lui demanda la sentinelle en le voyant passer.

— Est-ce que vous ne le voyez pas? répondit Paul, je vais souper au frais.

— Ça se peut, mon petit, mais on ne passe pas, répliqua la sentinelle en barrant le passage à l'enfant.

Celui-ci rentra triste et pensif dans la cabane.

A peine fit-il jour le lendemain, que le petit Paul, levé avant tout le monde, alla prendre son souper, auquel il n'avait pas touché; et, s'apercevant que la sentinelle n'était plus à son poste, il gagna la porte, traversa en courant le champ qui s'étendait jusqu'au chemin creux: et, arrivé à la pierre l'Aristocrate, il s'arrêta en jetant un regard inquiet autour de lui. La campagne était déserte; aucun bruit ne trahissait la présence d'aucun individu. Alors Paul, s'approchant de la pierre, la fit tourner adroitement. En se dérangeant, la pierre laissa voir une ouverture, des degrés. Paul descendit par cette ouverture, après avoir au préalable touché un ressort qui fit revenir la pierre à sa place, et arriva dans une espèce de grotte. Un homme s'élança à sa rencontre, en disant :

— Enfin, le voilà!

Paul raconta succinctement l'événement de la veille, et offrit son souper en s'excusant de ce qu'il était froid.

— Cher et généreux enfant, dit l'inconnu, dites-moi comment, à votre âge, vous pouvez connaître un secret qui n'était connu que des anciens seigneurs de ce château?

— Très-drôlement, monsieur, répondit l'enfant. Il y a deux mois, je jouais là-haut sur la pierre, lorsque je la sentis se mouvoir; et je vis sortir de dessous M. le curé que nous croyions tous mort. En m'apercevant, il cria : — Je suis perdu! Et tout aussitôt il m'expliqua qu'il se cachait, parce que, si on le trouvait, on lui couperait le cou; et il ajouta : — Mais quelle idée de croire qu'un enfant saura se taire et garder un tel secret. Un peu piqué, je répondis seulement : — C'est ce que je vous prouverai, monsieur le curé. M. le curé resta un mois caché là;

c'est ce qui me fit devenir maigre, maigre comme tout.

— A cause du secret? demanda l'étranger en souriant.

— A cause que je lui donnais mon souper tous les soirs, répondit naïvement l'enfant.

— Ah, mon Dieu! comme à moi! s'écria l'étranger; et je suis cause aussi de ta maigreur! Paul, je ne veux plus.

— Mais, monsieur, lui dit Paul, moi qui cours, je trouve tous les jours dans les champs de quoi manger; mais vous, enfermé, si vous ne mangez pas mon souper et un peu de mon déjeuner, vous mourrez de faim...

L'étranger était resté accablé, les yeux fixés sur ce charmant enfant, dont la pâleur touchante attestait la générosité d'une belle âme.

— Paul, dit-il enfin avec force et parlant à cet enfant comme il aurait parlé à un homme, je suis le seigneur de ce pays, le propriétaire de ce château; que je reste encore vingt-quatre heures caché à tous les yeux, et demain je serai libre!... Huit jours après je serai parti d'ici; tu y viendras; tu y trouveras assez d'or pour acheter la métairie; tu porteras cet or à ton père, et tu lui diras d'où tu le tiens: mais seulement huit jours après mon départ, huit jours, entends-tu bien?

— Je fais mieux, je comprends, répondit Paul; et maintenant, adieu, monsieur, car on doit me chercher.

Paul remonta. Mais à peine eut-il remis la pierre à sa place, qu'il vit poindre l'uniforme d'un soldat.

— Ah! petit drôle, je t'y prends! dit l'officier en s'avançant vers Paul. Il y a un aristocrate caché par ici; dis-nous sa retraite, et tu seras content de nous.

— Dame! on le dit; mais je ne connais pas sa retraite, répondit Paul.

— Ah! on le dit, répéta l'officier.

L'enfant reprit avec un air de bonhomie feinte :

— On dit aussi qu'il y a tout plein d'arbres creux dans le bois, et que dans chacun il y a un aristocrate.

— Eh bien ! viens nous faire voir les arbres creux, dit l'officier.

— Oh! que nenni-dà, mes bons messieurs, j'ai peur des aristocrates, moi ; on dit que c'est méchant, méchant comme tout, répondit Paul.

— Petit, dit l'officier en secouant la tête, je ne sais qui me dit que tu te moques de nous. Que viens-tu faire à cette pierre? parle; je t'avertis que nous avons l'œil sur toi.

— Vous voulez savoir ce que je viens faire? Eh bien! regardez, dit Paul. Et tout aussitôt, mettant sa main en porte-voix, il appela : — Holà hé, Marie, Léon, Victor, Henri, à l'Aristocrate!

Et les enfants étant accourus à sa voix, Paul, aidé de ses frères, alla prendre une grande branche d'arbre mort, la mit en travers sur la pierre, fit asseoir sa sœur et un de ses frères sur un côté, et, debout sur l'autre qui levait, il dit aux bleus :

— Cherchez, cherchez l'aristocrate; je ne bouge pas d'ici, moi. Et il fit aller la bascule.

Après avoir bien cherché, les soldats furent obligés de quitter Guérande; et huit jours après Paul, apportant à son père un grand sac d'argent, avoua tout.

— C'est donc pour cela que tu étais si maigre, lui dit sa grand' mère.

— Voici de quoi m'engraisser, répondit Paul frappant sur le sac.

Eugénie FOA.

N°27



LA SENTINELLE PERDUE



LA SENTINELLE PERDUE.



— Ma tante, qu'est-ce donc qu'une sentinelle perdue? me demandait un soir de cet hiver mon petit neveu André, qui examinait depuis un moment un charmant tableau de Bellangé portant ce titre.

Je cherchais ma réponse, peu familiarisée, je l'avoue, avec l'art militaire, lorsqu'un de nos amis, vieux capitaine, qui venait de quitter à l'instant la table de whist, attira André entre ses genoux, et lui dit :

— Mon petit ami, tu vois bien que tu embarrasses ta tante, tout autant assurément que ta cousine m'embarrasserait si elle venait me demander, en me montrant sa

tapisserie, la différence qui existe entre le point des Gobelins et le point de poste. Mais je vais te raconter ce qui m'est arrivé, il y a bien des années; et tu comprendras ce que c'est qu'une sentinelle perdue, nommée mieux encore sentinelle avancée.

André enchanté s'établit commodément, appuya son coude sur la cuisse du capitaine, de façon à soutenir de sa main sa petite tête brune et intelligente, qu'il tourna vers le vieux soldat, en tenant ses regards attachés sur lui.

— Tu sauras donc, commença notre vieil ami, qu'il y a trente six à trente-sept ans, appelé sous les drapeaux par la conscription, je venais de rejoindre avec mon régiment la grande armée, qui était en Lithuanie. J'étais parti triste et chagrin d'abandonner ma famille; la vie de fatigue, de privations nouvelles pour moi, et la mauvaise saison, nous étions en plein hiver, ne me faisaient pas envisager sous un beau point de vue la carrière que je me trouvais forcé d'embrasser.

Cependant, une fois arrivé au corps, l'enthousiasme dans lequel je trouvai mes camarades, excités par de récentes victoires, agit tout à coup sur moi; et je crus bientôt, comme tant d'autres, que je portais dans ma giberne un bâton de maréchal de France.

Ce fut à cette époque que nous arrivâmes à Posen, d'où l'empereur fit paraître, le 2 décembre 1806, ce fameux décret qui ordonnait la construction, aux frais de son trésor, du monument de la Madeleine, qui est aujourd'hui une église, mais qui était destiné à devenir un temple à la Gloire : ce temple aurait porté cette inscription : *L'empereur Napoléon aux soldats de la grande armée*. Sur

des tables d'or massif devaient être inscrits les noms de ceux qui seraient morts sur le champ de bataille, et sur des tables d'argent, ceux de tous les soldats composant la grande armée; des sculptures auraient représenté les colonels et les généraux, et des statues, tous les maréchaux de France. Enfin, deux fois par an, aux anniversaires d'Iéna et d'Austerlitz, le monument aurait été illuminé, on y aurait donné un concert et prononcé l'éloge de ceux qui seraient morts sur le champ de bataille; mais, chose dont tu trouveras peu d'exemples, il était expressément défendu dans ces discours de parler de l'empereur.

Malheureusement les événements qui se pressèrent empêchèrent l'exécution de ces beaux projets. Mais j'oublie la pauvre sentinelle : j'y reviens.

Après être resté assez long-temps à Posen, mon régiment, n'ayant point fait partie des divers corps qui en vinrent aux mains avec les Russes pendant les mois de décembre et janvier, je me trouvai pour la première fois en face de l'ennemi, le 8 février 1807, sous les murs d'Eylau, petite ville de la Prusse occidentale.

De grand matin, les troupes prirent leur position. Mon régiment, qui faisait partie de l'aile gauche, se mit en ordre de bataille et se porta en avant, puis, par une marche forcée, il s'éloigna tout à fait de l'armée, et s'enfonça dans un défilé; je fus placé à l'entrée de ce défilé en sentinelle perdue, presque sur la même ligne que les Russes. Il faisait un temps affreux; une neige épaisse, fouettée par un vent âpre, glaçait mes membres, et ne me permettait pas de voir à dix pas.

D'abord le canon résonna faiblement sur toute la ligne; puis bientôt l'affaire parut sérieusement s'engager à l'aile

opposée; mais peu à peu le bruit s'éloigna. Quoique ce fût la première fois que le canon grondât à mes oreilles, j'éprouvai une espèce de regret, dans la position où je me trouvais, en ne l'entendant plus. Je me voyais oublié, perdu; j'ignorais quelles chances présentait la bataille, si nous étions vainqueurs ou vaincus.

Bientôt le froid, la faim vinrent m'assaillir et se joindre à mes inquiétudes; et je faisais, je t'assure, une fort triste figure, frappant du pied la terre endurcie, soufflant dans mes doigts, et n'osant pas m'éloigner, afin d'obéir à ma consigne, qui était de surveiller la petite gorge à l'entrée de laquelle j'étais posté.

A une cinquantaine de pas s'élevait une méchante chaumière, que la neige ne m'avait point permis d'apercevoir pendant long-temps, mais que je vis, quand, au bout de quelques heures, le ciel s'éclaircit un peu. Je distinguais un grand feu dans la pièce du bas; et quelques minutes après passa près de moi un petit garçon se dirigeant vers la chaumière. Loin de s'effrayer quand il m'aperçut, il vint droit à moi, et, me voyant tout transi et tout violet de froid, il m'engagea à venir chez ses parents me chauffer et boire un peu d'eau-de-vie. Il m'apprit que son père était Polonais d'origine; que, par conséquent, il haïssait les Russes et nous appelait de tous ses vœux.

La proposition était tentante. A quoi peut servir ma faction? me disais-je. Depuis plusieurs heures je n'entendais plus le bruit du canon : il n'y avait donc nulle apparence que je dusse être d'aucune utilité. D'ailleurs, je pouvais ne rester qu'un moment, le temps de me réchauffer et de prendre quelque nourriture, et je reviendrais à mon poste.

J'interrogeai le petit paysan pour savoir s'il connaissait la situation des armées. Il venait de la ville, et avait passé sur nos derrières. D'après ce qu'il me dit, je pus conjecturer que nous avions trouvé une vive résistance à l'aile opposée, et que tous les efforts y étaient concentrés. D'un autre côté, qu'était devenu mon régiment, qui s'était engagé dès le matin dans le défilé, et dont j'ignorais complétement la destination?

Rien donc ne paraissait s'opposer à ce que je cédasse aux instances du petit paysan, qui me les adressait de si bon cœur. Tout m'y poussait, et j'allais me laisser entraîner, lorsque heureusement le devoir l'emporta. Il m'avait été ordonné de ne pas bouger de mon poste quoi qu'il arrivât, quelque temps que l'on mît à venir me relever. Je songeai qu'il ne m'appartenait point de juger les intentions de mes chefs et l'importance de ma mission; mon devoir était d'obéir, et d'obéir strictement.

Quoi qu'il m'en coutât donc, je résistai à l'offre engageante qui m'était faite, et me bornai à prier ma nouvelle connaissance de m'apporter un morceau de pain.

Il partit, et je me remis de nouveau à piétiner et à passer mon fusil alternativement du bras gauche au bras droit, pour pouvoir successivement réchauffer mes mains sous ma capote. Je ne détournai plus les yeux de l'entrée du défilé que pour les reporter vers la chaumière.

Il y avait déjà un quart d'heure que le petit gars m'avait quitté, et je ne le voyais pas revenir; j'avoue que je l'accusais d'oubli, quand enfin la porte de la maison s'ouvrit et que je l'aperçus marchant pas à pas, les deux mains en avant supportant une espèce de soupière d'où s'échappait une fumée qui déjà me réchauffait en imagi-

nation. Sous ses deux bras écartés, le bon petit paysan tenait d'un côté une bouteille, et de l'autre un bon gros morceau de pain.

Je ne songeai plus au froid ni à la fatigue, et je cherchai quelque pierre sur laquelle je pusse m'asseoir pour savourer à mon aise le délicieux repas que je me promettais, et qu'appelait si vivement mon estomac. Je découvris ce siége bienheureux à l'entrée de la gorge, à quelques pas de mon poste : je m'y dirigeai aussitôt. Mes jambes n'étaient plus roides, j'allais déposer mon fusil, quand en me retournant j'aperçois un officier d'ordonnance à pied, marchant lentement en s'appuyant péniblement sur son sabre, et qui me fait signe d'aller à lui.

J'y cours; il était blessé grièvement, et à peine a-t-il la force de me demander où est le défilé dans lequel s'est engagé le matin mon régiment. Je le lui indique, il veut en prendre le chemin, mais ses forces le trahissent. A demi évanoui, il n'a que la force de m'ordonner de décharger mon fusil.

Le petit paysan, qui n'était plus qu'à quelques pas de nous, surpris par ce coup de feu inattendu, laisse tomber l'écuelle de soupe, objet de tous mes vœux, ainsi que sa bouteille, qui se brise à mes pieds; mais je ne songe plus à moi, et me suis précipité vers le pauvre officier, qu'il m'aide à relever. A peine l'avons-nous mis sur son séant, que j'entends dans le défilé le tambour qui résonne, et que je vois déboucher notre régiment, appelé par mon coup de feu. Le colonel s'élance vers nous, l'officier lui indique la chaumière et ne peut que balbutier :

— Hâtez-vous, le salut de l'armée est entre vos mains.

Le régiment se précipite, une compagnie s'embusque

dans la masure, et le reste se trouve bientôt en face d'un corps russe qui venait de tourner nos positions et allait nous prendre à dos.

Surpris, déconcertés de trouver le passage occupé, ignorant notre force, ils hésitent. Notre brave colonel ne leur donne pas le temps de se reconnaître ; il les charge avec impétuosité, et, malgré leur nombre et la supériorité de leur position, nous ne tardons pas à les mettre en déroute. Le régiment les poursuit sans relâche, et bientôt il est à son tour sur les derrières de l'ennemi, qu'il met entre deux feux, et dont cette attaque décide la retraite.

Quant à moi, dès le commencement de notre rencontre, j'étais tombé grièvement blessé ; et, dans l'ardeur de la poursuite, mes camarades n'avaient pu me relever. Revenu à moi, j'essayai inutilement de me traîner loin des morts qui m'environnaient ; mais, hélas ! je ne pus y réussir : affaibli que j'étais par la faim et le sang que j'avais perdu et que je perdais encore, je n'étais plus soutenu que par une sorte d'exaltation que me faisait éprouver la joie d'avoir rempli mon devoir.

— En effet, me disais-je, si j'avais quitté mon poste pour un seul moment, l'officier d'ordonnance ne me trouvant pas, notre régiment n'eût pas été prévenu, il se trouvait enveloppé par les Russes, forcé de mettre bas les armes, et ceux-ci, n'étant point arrêtés dans leur marche, pouvaient décider en leur faveur la victoire indécise. Voilà pourtant ce que le plaisir de me chauffer un moment aurait coûté !

Cependant, au milieu de ces réflexions, la nuit s'avançait, je sentais le peu de forces qui me restaient m'abandonner, et je m'évanouis.

Lorsque je reviens à moi, je me trouve dans une chaumière, étendu sur un matelas près d'un grand feu, et mon petit gars du matin occupé avec son père à me panser et à me ranimer. Aussitôt qu'il me voit ouvrir les yeux, il s'empresse de m'offrir un verre de vin; je vous laisse à penser avec quelles délices je l'acceptai.

Ces braves gens me soignèrent avec un zèle et une affection remarquables; et, après avoir passé un mois près d'eux, je pus rejoindre mon régiment.

On me croyait mort. Cependant j'avais été mis à l'ordre du jour pour ma conduite, et je reçus, à mon retour au régiment, la croix et les galons de sous-officier.

Plus tard, pendant les campagnes d'Espagne, je retrouvai, dans un des régiments polonais qui faisaient partie de notre corps d'armée, mon petit ami d'Eylau; j'étais alors parvenu au grade de capitaine, qui fut l'apogée de ma carrière, et je fus assez heureux pour lui être utile et lui rendre une partie du bien qu'il m'avait fait. Avec lui je parlais souvent de la circonstance qui nous avait fait nous connaître, et jamais je ne l'ai oubliée; je frémis même encore quand je pense quelles conséquences funestes seraient résultées de l'oubli de mon devoir. Souviens-t'en, mon petit André, toujours on se repent de se montrer faible. Grandis avec cette pensée que, quoi qu'il puisse arriver, il faut faire son devoir, advienne que pourra.

André n'oublia pas cette recommandation; et, quand il était près de céder à une mauvaise tentation, il s'arrêtait en pensant à la sentinelle perdue.

Madame Camille BODIN.



Challamel Lith.

MADAME, C'EST UNE NOUVELLE RECRUE QUI SE REND A L'EXERCICE



LE PETIT TYRAN CORRIGÉ.



— Halte-là ! Front ! A droite alignement ! Hé bien ! qu'est-ce que vous faites donc, vous autres?

— Voilà, voilà, monsieur Gustave.

— Hé non ! imbéciles; je vous dis : A droite alignement ! et vous vous mettez tous pêle-mêle comme un troupeau de moutons. Voyons, recommençons; ça ne vaut rien du tout. Attention ! Une, deux; une, deux. Je vais commander. Une, deux ; une, deux. Halte ! Front ! A droite alignement ! Encore ! Dis donc, Blaise, tu le fais donc exprès?

— Eh ! non, monsieur Gustave.

— Tu ne veux donc pas m'obéir?

— Et si fait, monsieur Gustave.

— Tu vois bien que non.

— Dame ! moi, je ne sais pas.

— Ah ! tu ne sais pas ! tiens, voilà pour t'apprendre.

— Oh ! là ! là !

— Ah ! tu pleures, à présent ; tiens.

— Oh ! lo ! lo ! oh ! lo ! lo !

— Encore ! tiens, tiens donc.

— Oh ! là ! là ! là ! là !

— Qu'est-ce donc, et pourquoi ces cris ? dit madame Derville, qui, de derrière un massif de lilas, où elle était assise, apparut tout à coup sur la pelouse où se passait cette petite correction militaire.

— Ce n'est rien, maman, répond Gustave tout confus. Nous jouons aux soldats ; le petit Blaise brouille toujours tout ; et comme je suis le capitaine, je me suis fâché.

— Et tu l'as battu ?

— Maman, il faut bien se faire obéir.

— Il faut d'abord se faire aimer. Ce n'est pas en maltraitant ces pauvres petits garçons, qui veulent bien se prêter à tes caprices, que tu y parviendras. C'est mal, Gustave ; cela dénote un mauvais cœur. Un enfant doit s'amuser ; mais il doit aussi être doux, et ne pas brutaliser ses camarades.

— Ce ne sont pas mes camarades, ce sont des petits paysans du voisinage.

— Pourquoi donc, alors, jouez-vous avec eux ?

— Mais, maman, puisque je suis seul ici.

— Taisez-vous, Gustave, et suivez-moi. Allez, mes petits amis, allez jouer ensemble.

La petite troupe se retira.

— Tiens, toi, dit-elle à Blaise, qui s'éloignait en es-

suyant ses yeux ; tiens, mon garçon, prends ceci : c'est pour te consoler des rigueurs de ton capitaine.

— Merci, madame! fit le petit soldat, en mettant dans la poche de sa veste une pièce de vingt sous que madame Derville venait de lui glisser dans la main. Je vous demande bien pardon, monsieur Gustave; une autre fois je ferai bien attention.

Madame Derville, restée seule avec son fils, alla reprendre sa place derrière le massif de lilas. Elle fit asseoir Gustave à ses côtés, sur un banc de bois ; et, après un moment de silence, elle lui dit :

— Depuis que la mort m'a ravi votre malheureux père, j'ai senti plus vivement encore combien vos jours m'étaient chers et précieux. Je me suis fait un devoir de veiller moi-même sur votre enfance. Vous êtes né avec une constitution faible; j'ai pensé que l'air de la campagne vous serait favorable : c'est pour cela que, depuis trois ans, nous venons régulièrement passer toute la belle saison ici. Je remercie le ciel de m'avoir inspiré cette détermination, puisque vous êtes maintenant fort et robuste Grâce à Dieu! votre santé ne me cause plus d'inquiétude. Mais vous êtes fier, Gustave; c'est un vilain défaut. Vous êtes volontaire, impérieux, emporté. et qui plus est méchant ; c'est affreux, cela! Vous vous croyez au-dessus de ces petits enfants, parce qu'ils n'ont ni votre mise, ni votre langage; vous vous trompez. Tous les hommes naissent égaux devant Dieu ; celui-là seul se place au-dessous de ses semblables qui s'abandonne sans réserve à la violence de ses passions. Si vous ne savez pas commander aux vôtres, tout le monde vous fuira, vous détestera ; personne ne voudra plus jouer avec vous. Quand vous serez grand, on vous

— Madame, c'est une nouvelle recrue qui va à l'exercice.

— Tiens, Blaireau, voilà pour te donner du cœur, dit madame Derville en jetant un morceau de gâteau au chien. Allez, et prenez bien garde de vous faire du mal.

Pas un soldat n'était sur la pelouse. Une heure, deux heures se passèrent, personne ne vint. Gustave, furieux de se voir délaissé, poussa jusqu'à la Marne, qui coulait près de là.

— Oh! comme c'est heureux, s'écria-t-il quand il fut arrivé, le bateau est là. Eh bien! puisque nous ne pouvons jouer aux soldats, nous allons jouer aux marins; entre là-dedans, Blaise.

— Oh! non, je n'ose pas.

— Veux-tu bien entrer, poltron!

Le pauvre Blaise, qui avait peur d'être battu, se résigne à entrer dans le bateau; Blaireau y saute après lui.

— C'est moi qui vais conduire, dit Gustave; n'ayez pas peur.

Il détache la corde, saisit l'aviron, gagne le large; et, dans un instant, ils furent bien loin.

Gustave manœuvrait pour aborder à l'autre rive; il était sur le point d'atteindre son but, lorsque le bateau heurte contre un pieu qui était à fleur d'eau et chavire.

Aussitôt Blaireau saisit Blaise par sa blouse, retraverse la rivière à la nage et ramène l'enfant sain et sauf.

Heureusement pour Gustave, il était près du bord quand le bateau chavira. En cet endroit la Marne n'était pas profonde; il put se relever sur ses jambes et monter sur le rivage. Alors il appela Blaireau à son aide. L'animal, qui avait reçu de lui plus de horions que de caresses, s'enfuyait avec son bon ami.

Gustave ne savait pas nager. Le voilà donc de l'autre côté de la rivière sans moyen de retourner chez lui. Pour comble d'effroi, le jour commençait à baisser. Gustave eut peur, ses cris redoublèrent. A force de se lamenter, de crier, il entend, sur la rive opposée, des voix qui lui répondent.

— Qui est là? disait-on.

— Moi, moi!

— Qui?

— Gustave Derville!

— Ah! c'est vous, monsieur Gustave?

— Oui, c'est moi.

— Que faites-vous donc là, à cette heure?

— Mon bateau a chaviré, je ne peux plus sortir d'ici.

— Eh bien! restez-y.

— Venez à mon secours.

— Non pas, non pas; vous êtes trop méchant pour que l'on fasse quelque chose pour vous.

— Je vous en prie, mes amis, venez me secourir.

— Pas si bêtes, vous nous battriez.

— Je vous jure que non.

— Nous n'en croyons rien; bonne nuit, monsieur Gustave.

C'étaient les petits paysans, ses camarades de jeu, qu'il avait si maltraités; pas un n'eut pitié de lui.

— Il n'a que ce qu'il mérite, dirent-ils en s'en allant.

Blaise était rentré chez sa mère à demi mort de frayeur. Ce n'est que le lendemain qu'il put raconter leur mésaventure.

A cette nouvelle, Simon court à la rivière; il aperçoit de l'autre côté Gustave couché sur la terre. Il se jette à

la nage, remet le bateau à flot, y place l'enfant et le ramène à sa mère.

Madame Derville, instruite le matin seulement par la mère Simon de ce qui s'était passé, attendait dans une inquiétude mortelle le retour du jardinier. En reconnaissant son fils, que celui-ci portait sur ses épaules, la pauvre mère pousse un cri et tombe sans connaissance. Quand elle revint à elle, Gustave était à ses pieds.

— Pardon, bonne mère, lui dit-il, je suis bien coupable, je n'ai pas tenu la promesse que je t'avais faite; le bon Dieu m'a puni; j'ai été sans pitié pour mes camarades, à leur tour ils ont été sans pitié pour moi. Sans ma méchanceté ils m'auraient secouru quand je les ai appelés, et je t'aurais épargné le tourment que t'a causé mon absence. Oh! mais je suis bien corrigé maintenant, et pour toujours, je te le jure; j'ai trop souffert cette nuit en pensant à toi.

Pour toute réponse, madame Derville pressa tendrement son fils contre son cœur.

Gustave, cette fois, tint parole. C'est aujourd'hui un garçon accompli, doux, affable, et d'une humeur toujours égale. Tous les enfants de son âge le recherchent; il est pour eux d'une complaisance extrême. Son excellent caractère ne se dément jamais.

TONIN CASTELLAN.



Challamel del.

Imp. d'Aubert & Cie

LE POÈTE PAYSAN.



LE POÈTE PAYSAN.



— Allons, Marcel, allons, mon homme, pourquoi ne veux-tu pas entendre raison? pourquoi te mets-tu ainsi en colère? Est-ce que M. le curé n'est pas plus connaisseur que toi, dis? Eh bien! il assure que Louis est tout plein d'esprit, et qu'il est assez savant pour faire fortune.

— Faire fortune! faire fortune! voilà bien votre mot à tous; et vous croyez me convaincre, quand vous me l'avez répété. Mais, dis-moi, Cat, où veux-tu qu'un paysan ait acquis les connaissances nécessaires pour devenir un

mait sa pipe sans dire un mot, sans faire la moindre réflexion.

Louis, du reste, n'aurait pas songé à les écouter ; il allait, il allait toujours sans s'arrêter aux points ni aux virgules s'il en avait mis. Quand il arriva au dénoûment, les femmes fondirent en larmes.

C'est qu'en vérité Louis avait employé tout son talent à faire une capilotade de tous ses personnages : les deux fiancés se laissaient mourir de faim ; les père et mère étaient enlevés par un saisissement : le reste était de cette force.

— Eh bien! dit Cat à son mari quand ils furent seuls, doutes-tu encore que notre fieux ait une fortune entre les mains?

— Il en aurait une plus sûre en poussant la charrue qui repose sous ce hangar, répondit Marcel. Mais enfin, puisque c'est l'avis de M. le curé, et que vous le voulez tous, qu'il parte...... Mais voici, à ce sujet, mon premier et mon dernier mot :

Je donnerai à mon fils ce qui lui reviendrait après ma mort. S'il le dépense en folies, qu'il ne songe pas à m'en demander davantage ni à revenir à la maison. Je ne le maudis pas, à Dieu ne plaise! mais je sens que je ne pourrais pas vivre avec un bel esprit ; le bon sens est seul nécessaire pour faire un bon cultivateur.

Comme tous les enfants qui se croient supérieurs à leurs parents, Louis se disait que son père était tout simplement incapable de comprendre qu'on peut tenir une fortune au bout de sa plume.

Cependant il pleura beaucoup en quittant sa famille ; mais il promit qu'il reviendrait bientôt ; et il pensa que

son père, quoi qu'il en dît, serait fier de l'avoir pour fils.

Arrivé à Paris, Louis descendit chez son oncle, qui tenait une petite boutique de traiteur à côté des boulevards. Là venaient dîner de pauvres auteurs qui n'avaient que le bout du pied placé sur le premier échelon de la renommée; vauriens finis, qui riaient de leurs œuvres et de leur misère; bons garçons dans le fond, mais à qui il fallait de l'argent pour s'amuser et de l'amusement pour vivre.

Du premier moment, ils saisirent le caractère confiant et orgueilleux de Louis; ils comprirent avec quelle facilité le pauvre garçon serait dupe des autres comme de lui-même; et, sans trop de mauvaises intentions peut-être, ils se promirent de s'en amuser.

Louis, malgré les conseils de son oncle, leur confia qu'il avait de l'argent; il ne tarda pas à payer bien cher le plaisir de s'entendre comparer à Dumas ou à Victor Hugo: on lui prédit même de plus éclatants, de plus durables succès. La louange est un miel si doux à déguster que, plus les éloges que recevait Louis étaient exagérés, plus ils lui semblaient mérités.

Les flatteurs de Louis se faisaient donner des repas, où ils invitaient les artistes qui devaient, assuraient-ils, jouer dans la pièce de Louis. Puis c'étaient chaque jour de nouveaux amis, de nouveaux admirateurs qu'on lui présentait. Il payait pour tous, et croyait leur devoir encore de la reconnaissance. Louis s'était fait habiller à la mode. Sa figure douce intéressait; il savait cacher son orgueil sous une feinte modestie, qui plaisait d'autant plus qu'elle annonçait la méfiance de soi-même.

Un accueil si favorable, qu'il croyait devoir à son seul mérite, finit par tourner la tête au pauvre Louis. Et quand

un de ses bons amis vint lui annoncer qu'il avait obtenu pour lui un tour de faveur, et qu'il pourrait lire sa pièce au comité d'un petit théâtre du boulevard, Louis sentit son cœur se gonfler de tant d'orgueil et de joie, qu'il oublia presque entièrement qu'il était arrivé à la fin de ses dernières pièces de cent sous.

Tous ses nouveaux amis voulurent assister à son triomphe, ils obtinrent, contre l'usage, d'être présents à la lecture faite au comité.

Louis se présenta si convenablement qu'il intéressa tout d'abord ses juges; et comme on avait malignement répandu le bruit que c'était un chef-d'œuvre qu'on allait entendre, ils étaient tout disposés à accueillir l'ouvrage du jeune auteur. Mais bientôt ils eurent beaucoup de peine à garder leur sérieux ou à cacher leur impatience.

Louis ne connaissait pas le monde, et il avait voulu le peindre; il s'était inspiré de toutes les mauvaises lectures modernes; et il était impossible d'entendre un galimatias plus boursouflé et plus ridicule.

On lui dit qu'il recevrait le lendemain le résultat du jugement du comité. Il sortit avec ses amis; car il pouvait encore payer un dîner de réjouissance et d'espoir. Aussi cette journée fut-elle donnée à la joie; et la nuit il rêva qu'on lui jetait des couronnes et qu'il était rappelé avec fureur sur le théâtre.

A son réveil, il était refusé; honteusement refusé!...

O désespoir! Louis attendait des conseils et des consolations de ses amis; aucun d'eux ne parut: il fut les chercher où ils se réunissaient ordinairement; tous lui rirent au nez, et lui conseillèrent de retourner à ses moutons

La leçon était cruelle. D'abord Louis la repoussa ; il se dit qu'on ne l'avait pas bien jugé ; qu'il était trop jeune, peut-être ; que plus tard il ferait mieux. Mais quand il n'eut plus de flatteurs autour de lui, la raison reprit son empire. Il avait mandé à sa famille qu'on allait jouer sa pièce ; qu'il était sûr d'obtenir le plus brillant succès. Il n'osa écrire la vérité. Il pensa aussi qu'il serait trop malheureux s'il restait à Paris, exposé à rencontrer les cruels flatteurs qui s'étaient moqués de lui.

Louis refusa donc de rester avec son oncle qui lui offrait de le garder ; il vendit les habits qu'il s'était fait faire, et, léger de bagage et d'argent, il quitta Paris. Mais il ne revint pas chez son père ; il le connaissait assez pour être convaincu qu'il ne lui pardonnerait pas. Il savait qu'un gros fermier, qui demeurait à deux lieues de là, avait besoin d'un garçon de ferme ; c'était une place dure, mais lucrative : Louis la demanda et l'obtint. Il vit seulement une fois sa mère en secret. La pauvre femme pleura toutes les larmes de son cœur, elle lui promit de tâcher d'obtenir sa grâce ; hélas ! Marcel fut inflexible.

Mais si Dieu punit les enfants rebelles, il punit aussi les pères trop sévères. Marcel fit une chute, et se cassa le bras. Sa femme le conjura de rappeler Louis.

— Non, non, répondit-il, l'orgueilleux croirait que j'ai besoin de lui !

Heureusement le fils revint de son propre mouvement ; il entra, posa un sac d'argent sur le pied du lit de Marcel, et dit respectueusement :

— Mon père, je vous rapporte l'argent que vous m'aviez donné ; je l'ai gagné en travaillant, et je viens vous demander d'être votre premier garçon de labour.

— Que ferais-tu si je te laissais cet argent? demanda le père.

— J'achèterais la pièce de luzerne qui est à côté de la vôtre.

— Alors reste avec nous. Tu comprends maintenant que le paysan ne doit demander sa fortune qu'à la terre qui le nourrit. Mais ta tragédie?

— La voilà, mon père.

Et Louis la jeta dans la cheminée, où brûlait un feu ardent qui l'eut bientôt consumée.

Marcel lui tendit les bras en disant :

— Tu as vaincu ta vanité, c'est bien! ton père et Dieu te béniront.

M[me] Camille BODIN.

3



Benjamin Lith

Imp. d'Aubert & Cie

LA GRAND MÈRE.



LA GRAND'MÈRE.



— Bonne maman! s'écria le petit Félix, qui tenait impatiemment ses deux baguettes suspendues sur la peau de son tambour, bonne maman, est-ce que cela ne vous ennuie pas de lire comme cela toute la journée? Pour mon compte, je sais bien que j'en ai assez de la leçon d'un grand quart d'heure que Sophie me donne tous les matins, sans y manquer un jour : j'aime bien mieux courir et jouer.

La vieille femme ferma son livre, en ayant soin de marquer avec ses lunettes la page où elle s'arrêta; puis attirant Félix entre ses genoux, non sans prendre les plus grandes précautions pour ne pas crever le tambour qui faisait les délices de l'enfant, elle lui dit :

— M'as-tu jamais vue courir? m'as-tu jamais vue marcher? Céline, qui a trois ans de plus que toi, ne m'a même jamais vue debout; et Sophie, qui va atteindre sa quinzième année, m'a toujours trouvée dans mon lit ou dans mon fauteuil. Tu dois donc comprendre, Félix, que je ne puis m'amuser à courir; mais, heureusement, le bon Dieu m'avait donné dès ma jeunesse le goût des plaisirs tranquilles; et je ne me plains point d'être seule quand j'ai un livre qui m'intéresse. Et vraiment, mon petit Félix, j'aimerais aussi te voir prendre le goût de plaisirs moins bruyants; car tu tapes sur ton tambour de façon à nous briser le tympan.

Oui, j'ai toujours été raisonnable, répéta la vieille Marthe avec une sorte d'orgueil, quoique j'aimasse passionnément les enfants. Et un jour où vous voudrez rester tranquilles auprès de moi, au lieu de courir comme vous faites à l'ardeur du grand soleil, je vous raconterai un petit épisode de ma jeunesse. Ce fut grave, car il y allait de la vie d'un innocent; cela devint important plus tard, puisque je dois à cette circonstance le fondement de ma fortune.

— Votre fortune! interrompit étourdiment la petite Céline. Mais, grand' mère, vous n'êtes pas riche; certainement, si vous l'étiez, vous auriez une belle maison, de beaux meubles, comme ceux de maman; de belles robes et de jolis chapeaux. Si vous étiez riche, vous ne garderiez pas votre vilaine cornette de toile qui...

— Enfant, interrompit Marthe en souriant, tu parles comme une petite alouette qui ouvre son bec sans savoir ce qui en sortira. Si tu savais à qui tu dois tes jolies et fines robes et les beaux... Mais que vous fait tout ceci, enfants:

vous aimez mieux courir et jouer que de m'entendre. Un autre jour...

— Aujourd'hui ! aujourd'hui ! répétèrent les deux jeunes filles; nous préférons vous écouter. Si Félix veut aller dans le jardin taper son tambour, il en est bien le maître.

Le petit garçon jeta autour de lui un regard indécis, puis appela le chien Rupert, qui jouait ordinairement avec lui. Mais Rupert s'était couché derrière le fauteuil de sa maîtresse, et ne paraissait nullement disposé dans ce moment à se laisser taquiner par le petit garçon.

Les deux sœurs avaient déjà tiré de leur sac de petits ouvrages de femme; et le neveu de Marthe, celui qui faisait valoir sa petite ferme, se tenait debout, derrière le fauteuil de sa tante, pour écouter ce qu'elle allait raconter. Tout le monde semblait impatient et attentif. Félix était un petit garçon qui ne manquait pas d'intelligence; il comprit que si les autres comptaient s'amuser, il pourrait bien s'amuser aussi. Sans hésiter davantage, il dépassa la bandoulière qui suspendait son cher tambour, décrocha le ceinturon de son sabre de fer-blanc, et s'assit sur le tabouret qui soutenait les pieds de sa grand' mère.

Charmée de la sagesse de son auditoire, et voulant se l'assurer pour un peu de temps, Marthe fit apporter une corbeille de cerises, qu'elle distribua entre ses petits enfants. Puis, passant la main sur son front ridé, comme pour y rappeler le souvenir du passé dans toute son exactitude, elle parla ainsi :

— Il y a soixante-douze ans que je suis venue au monde, dans cette ferme que mon père venait d'acquérir, après en avoir long-temps été fermier. Je connais chaque sentier de ce village; j'ai vu pousser bien des buissons, fleurir et

se flétrir bien des roses. J'ai vu mourir mon père, ma mère et mon bien-aimé mari; j'ai survécu à tous : c'était la volonté de Dieu.

Mais je m'arrête à l'époque où j'avais quinze ans, bientôt ton âge, Sophie; je ne savais pas tout ce que tu sais, ma petite. Toute ma science consistait à lire et écrire, à travailler à l'aiguille, à m'occuper du ménage avec exactitude et propreté. Cependant on reconnaissait que j'étais prudente et réservée. J'avais aussi une qualité que possèdent bien peu de jeunes filles, celle d'être discrète et réservée, et dans le village on disait :

« On peut parler devant Marthe; on peut lui confier » quelque chose d'important, elle ne répète jamais rien, » et ne se mêle jamais des affaires des autres. »

Et plus d'une jeune fille me dit son secret. Vint le moment où j'en eus un à moi. Vous allez juger de l'importance que j'y attachais.

Je possédais une chèvre blanche, Bébé, ma jolie Bébé, qui donnait un lait si frais et si crémeux; tous les jours je la menais brouter dans un petit bois, que l'on aperçoit encore d'ici. Presque personne de la maison n'y allait que moi, à cette époque.

Un matin je courais de toutes mes forces après ma chèvre; j'arrivai ainsi à la lisière du bois qui bordait la grande route; je m'assis sur le revers du chemin, car j'étais tout essoufflée. Tout à coup je vis accourir deux personnes du fond de la route : c'était un homme et une femme. L'homme se cachait assez bien dans un grand manteau brun; mais la femme dissimulait mal, avec son petit mantelet, des vêtements trop élégants pour ne pas appartenir à une personne riche. Nous étions au plus fort de la ter-

reur; je n'entendais rien à la révolution, je ne savais qui avait tort ou raison; mais je plaignais les nobles, que l'on m'avait appris à respecter et que l'on chassait de leurs châteaux; enfin, sans m'en rendre raison, j'étais dans le fond du cœur et tout naturellement ce qu'on appelait alors, aristocrate. Je crois que cette disposition venait aussi de ce que j'avais un oncle qui avait donné dans la révolution. Dieu me pardonne; mais il me semblait méchant, et me faisait trembler par ses vociférations contre les gens riches et titrés.

Ces deux personnes qui accouraient si vite s'arrêtèrent devant moi. L'homme se jeta presque à mes pieds, ouvrit son manteau, et me fit voir un enfant de deux ans environ, profondément endormi.

J'avais vu des figures d'ange dans les tableaux de notre église, je priais chaque matin devant mon joli petit Jésus de cire; mais jamais être vivant ne m'était apparu aussi beau que ce petit enfant à tête blonde, qui dormait si calme, tandis que son père tremblait en parlant. Les cils de ce petit chérubin, plus bruns que ses cheveux, tombaient sur ses joues roses, roses comme les roses de mon jardin. Sa petite bouche entr'ouverte semblait sourire, et je le regardais avec avidité.

Rappelez-vous, mes enfants, que je n'avais ni frère ni sœur, et que j'éprouvais le besoin d'aimer, comme un autre enfant a besoin de jouer. Je restai immobile et charmée devant ce petit ange, que je brûlais de prendre dans mes bras.

— On nous poursuit! s'écria la mère haletante; on peut m'arracher mon fils, mon Jules, il peut courir d'affreux dangers! Voulez-vous, pouvez-vous le cacher quelques jours, quelques heures?

Elle tendait vers moi ses mains suppliantes.

Je pris l'enfant sans le réveiller; il était mignon et léger comme la fleur du chardon. Je conduisis le père et la mère de l'autre côté du bois, et leur montrai la ferme.

— Quand vous voudrez votre enfant, vous attacherez un signal à cet arbre que je découvre de ma fenêtre. Tenez, madame, vous mettrez ce ruban bleu qui attache votre ceinture.

— Merci! cent fois merci! s'écria la pauvre mère en m'étreignant dans ses bras. Chère fille, je crois en vous; dites-moi votre nom.

— Marthe, Marthe Deshaies.

Le père tira une croix de Saint-Louis de son sein, et me fit jurer dessus de veiller, comme sur ma vie, sur le dépôt que l'on me confiait. Je jurai.

Ces pauvres gens s'enfuirent; la mère pleurait comme une Madeleine, et moi je serrai l'enfant sur mon cœur.

Au bout d'un moment, il se réveilla, ouvrit ses yeux limpides et doux, et me regarda. Le regard de mon fils, son premier regard, n'a point effacé celui-là.

Jules, j'avais bien retenu son nom, balbutia le nom de son père et de sa mère. Je le posai par terre; il marchait un peu seul. Deux grosses larmes roulèrent sur ses petites joues. Je baisai ses mains; je les remplis de fleurs; j'appelai Bébé, et je fis couler son lait dans la petite tasse que je portais toujours avec moi. Après avoir bu, Jules dit d'une petite voix caressante:

— Encore! encore!

Puis il s'endormit sur mes genoux.

Que devais-je faire? Mon oncle, que je craignais tant, venait souvent à la maison. Je comprenais bien que les

parents de Jules étaient des nobles, qu'ils étaient en fuite, et qu'ils couraient des dangers. Qui m'assurait qu'on ne m'enlèverait pas leur enfant et qu'il n'en courrait pas à son tour?... Toute jeune que j'étais, j'avais de la résolution dans le caractère ; j'eus bientôt arrêté mon plan.

Je couchais toute seule dans une petite chambre, au bout d'un corridor sur lequel donnaient celles de mon père, de ma mère et de deux servantes. Ma chambre ouvrait aussi sur un petit grenier qui n'avait point d'autre issue. On n'y entrait jamais dans la saison où nous nous trouvions, parce qu'il ne servait qu'à déposer des provisions d'hiver ; et quand cela arrivait, on m'en demandait la clef. Personne ne pénétrait d'habitude dans ma chambre, que je faisais moi-même ; je pouvais y entrer et en sortir sans qu'on y fît attention, attendu qu'il y avait un escalier extérieur qui du corridor donnait dans la cour.

Du reste, ajouta Marthe, tout cela est encore dans le même état ; et vous pouvez juger qu'il me fut assez facile de cacher mon trésor. Je l'établissais dans le grenier pendant que j'étais forcée de le quitter ; je l'entourais de bottes de foin ; je lui donnais des fleurs, des fruits, des joujoux ; et, malgré toutes ces précautions, je montais bien souvent, le cœur palpitant, pour savoir comment il se trouvait. Quelquefois son doux visage était baigné de larmes ; mais jamais il ne criait, car je lui avais fait comprendre qu'on me battrait si on l'entendait : il était difficile de montrer plus d'intelligence et de douceur.

Il fut pris une nuit d'atroces douleurs de dents ; eh bien ! il ne criait presque pas ; quand la douleur était trop forte, il cachait sa petite tête dans mon sein.

Il y avait douze jours que je gardais ce cher trésor ; et

j'étais assez égoïste pour désirer que ses parents ne revinssent pas le chercher, quand mon oncle le républicain arriva. Jamais je ne l'avais entendu vociférer contre les nobles avec tant d'exaspération.

— On n'a pu, dit-il, arrêter le duc et la duchesse de P.; mais on assure qu'on les a vus dans ce pays avec leur enfant.

Je devins si pâle que ma mère, me croyant malade, m'envoya coucher.

Le lendemain, j'emmenai Jules avec moi dans le petit bois. La Providence permit que je trouvasse le signal, je le détachai en pleurant. J'avançai sur la grande route; un homme à cheval attendait.

— Vous êtes Marthe Deshaies? me dit-il; c'est moi qui ai attaché le ruban bleu.

Je lui tendis l'enfant, dont les bras étaient serrés autour de mon cou. Pauvre ange! il ne voulait pas me quitter! et je m'enfuis en courant. Ah! que je me sentis triste, quand je rentrai dans ma chambre déserte!

Vingt-cinq ans plus tard, un beau jeune homme entra dans cette chaumière; je vous jure que je le reconnus: c'était mon Jules. Il voulut me rendre bien riche; je lui demandai seulement sa protection pour mon fils; et voilà, mes enfants, comment votre père a acquis la fortune dont vous êtes si fiers aujourd'hui et.....

— Grand' mère, interrompit le petit Félix, ton petit Jules tapait-il du tambour quand tu lui disais de se taire?

Madame CAMILLE BODIN.

LA MORALE EN IMAGES

N°31



Imp. d'Aubert & Cie

IL ENTENDIT LE VIEILLARD DIRE, EN PRENANT LA TASSE DE LAIT QU'ON LUI PRÉSENTAIT : QUE DIEU TE BÉNISSE

(La Maisonnette au bord du lac)



LA MAISONNETTE AU BORD DU LAC.



En 1838, sur le déclin d'un beau jour du mois d'août, le curé de la vallée de Montmorency, passant devant le cimetière de ce village, des gémissements faibles et entrecoupés frappèrent son oreille.

Si un cimetière doit donner l'idée d'un lieu de repos éternel, c'est, sans contredit, celui de la vallée de Montmorency, situé sur le versant d'une verte colline, ombragé de hauts marronniers et entouré d'un petit mur assez bas. L'œil se repose assez agréablement sur les blanches tombes simples et pieuses, sur les fleurs qui les ornent, sur les gazons qui les recouvrent, et vient ensuite s'arrêter sur la croix de bois qui s'élève au milieu.

Malgré l'obscurité qui commençait à envelopper la campagne, le curé put découvrir deux personnes agenouillées sur une pierre nouvellement posée. Il approcha ; c'étaient deux enfants : il ne les reconnut pas d'abord.

L'un disait à l'autre :

— Faut-il être malheureux ! n'avoir qu'une maman, et elle est morte ! Encore si nous avions un papa !... car grand-papa, il n'y faut plus penser... c'est, comme disait maman, un enfant de plus.

— C'est la mort de papa qui a causé celle de notre maman, répondit l'autre.

— Oui, reprit le premier ; mais quand papa est mort, je me rappelle bien que notre mère dit : « Pauvres enfants, je vous reste au moins, ainsi qu'à mon pauvre père ! » Mais aujourd'hui, qu'est-ce qui nous restera, à nous?

— Moi, petit Jean, répondit le second.

— Toi, Jacqueline, dit le premier enfant ; toi, tu nous laveras, mon frère et moi? tu soigneras grand-papa? tu mèneras paître Javotte? tu feras la soupe?

— Oui, certes, petit Jean, dit Jacqueline.

— Il faut être grande pour faire tout cela, Jacqueline, et tu es petite comme moi.

— Oui, mais je suis plus âgée que toi, petit Jean ; j'aurai treize ans bientôt, et tu n'en as que sept, toi.

— Qui êtes-vous, et que faites-vous ici ? demanda le curé en interrompant ce naïf et touchant colloque.

— Petit Jean et Jacqueline, monsieur le curé, dit cette dernière, en se levant ainsi que son frère.

— Et que faites-vous là, enfants, demanda le pasteur, depuis ce matin que j'ai béni la terre où repose votre mère?

Les deux enfants baissèrent les yeux sans répondre.

Le curé ému reprit : — Votre-grand père et votre jeune frère pourraient avoir besoin de vous, ma fille ; moi aussi j'ai affaire à Enghien. Nous allons donc faire route ensemble : le voulez-vous, mes enfants?

Comme d'un commun accord, les deux enfants jetèrent un dernier regard sur la tombe de leur mère ; puis, se prenant par la main, ils suivirent le curé.

Tout en marchant, celui-ci dit :

— Ta mère était une brave femme, Jacqueline, bien honnête, bien laborieuse ; mais chargée de trois enfants et d'un vieux père, qui depuis dix ans ne quitte pas le lit, elle n'a pu vous laisser grand'chose... n'est-il pas vrai?

— Dame ! monsieur le curé, répondit Jacqueline, elle a laissé une maisonnette, une vache et quinze francs ; les quinze francs, je les ai donnés ce matin au sacristain pour qu'il portât la croix d'argent devant le cercueil de notre pauvre mère ; je suis sûre que cela lui aura fait plaisir.

— Les quinze francs, les voici ! dit le curé en mettant trois pièces d'argent dans les mains de la paysanne. Et maintenant dis-moi ce que tu comptes faire?

— Des quinze francs, monsieur le curé? je les serrerai bien soigneusement dans un tiroir ; ils serviront encore à faire enterrer, ou mon grand-père, ou moi, ou un de mes frères.

Le curé ne put s'empêcher de sourire à cet excès de précaution.

— Avant de penser à vous faire enterrer, mes enfants, il serait mieux, je crois, de penser à vivre.

— J'y ai aussi pensé, monsieur le curé, tout en pleurant là-bas tout à l'heure.

— Et... le résultat de tes pensées ?... demanda le curé.

— Voici, monsieur le curé : je suis grande, je suis forte, je ferai bien le ménage à moi toute seule ; puis je sais lire et écrire, je ferai l'éducation de mes frères. Avec le lait de la vache, je ferai des fromages à la crème que j'irai vendre ; nos poules font des œufs, ça se vend aussi ; le jardin est affermé à un voisin qui paye bien, et nous donne en outre les légumes du jour : avec tout ça, monsieur le curé, on ne meurt pas de faim. Puis, l'été, dans les grands jours, et l'hiver, tout en chantant des noëls, que mon grand-père aime tant, je filerai... le lin filé se vend encore fort bien.

— Je vois, dit le curé de plus en plus charmé, que tu pourras bientôt mettre de l'argent de côté.

— Oui, dit petit Jean, qui avait tout écouté alors sans rien dire ; et cet argent ce sera ta dot pour te marier.

— Ce sera plutôt pour vous faire apprendre un état, à toi et à Julien, répondit Jacqueline.

— Mais s'il y en avait beaucoup ! cria petit Jean.

— Pour vous acheter un homme, lorsque vous serez en âge de tirer au sort, dit Jacqueline.

— Mais, Jacqueline, tu ne penses donc pas à toi ? reprit petit Jean.

— Vous d'abord, mes frères, et moi ensuite.

— Jacqueline, dit le curé vivement ému, tu es une bonne, une excellente fille ; tous les dimanches, après la messe, viens me voir. Dieu t'a mise sur le chemin de tes frères pour avoir soin d'eux ; Dieu m'a mis sur ta route pour t'aider. Mais nous voici près de ta maisonnette ; adieu, ma fille, à dimanche prochain.

Et le curé regardant un instant encore marcher à travers les arbres cette jeune enfant, si courageuse, si dévouée, reprit ensuite le chemin de chez lui.

Une bonne conduite commande toujours le respect général. Aussi Jacqueline, remplissant à la fois auprès de son grand-père l'office de la fille la plus soumise, et auprès de ses frères la charge de la mère la plus tendre, excitait-elle l'admiration de tous ceux qui la connaissaient. — Tous les dimanches, en se rendant à l'église de Montmorency, en la voyant passer, si propre, si blanche, avec ses deux frères à ses côtés, et aller s'agenouiller, pieuse et recueillie, le plus près de l'autel pour mieux entendre la parole du ministre de Dieu, les mères disaient à leurs enfants :

— Voyez, et prenez exemple sur cette jeune fille de quatorze ans, qui est aussi sage que bonne, aussi modeste que belle.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis la mort de Madeleine.

L'aisance, qui est toujours le fruit d'une bonne administration, régnait dans ce petit ménage. Une visite inattendue troubla un jour le repos des habitants de la maison au bord du lac.

Le bon vieux papa, qui n'avait plus souvenance du passé, ne se rappelait pas sans doute qu'un sien ami lui avait prêté une somme qu'il ne lui avait jamais rendue. Le fils de cet ami vint pour réclamer cette dette. En entrant dans la maison, l'ordre et la propreté qui régnaient partout lui donnèrent bonne opinion de sa créance ; mais aux premières paroles qu'il dit à Jacqueline, il la vit pâlir et chanceler.

— Si mon grand-père doit au vôtre, monsieur, c'est moi qui acquitterai cette somme, dit-elle ; permettez-moi d'aller m'en informer.

Et prenant un grand bol plein de lait chaud, se tournant vers deux enfants, chacun armé d'une béquille : — Allons lever grand-père, ajouta-t-elle ; et elle disparut derrière une

porte qui se referma sur elle, mais pas assez hermétiquement cependant pour que le jeune homme ne pût voir et entendre ce qui se passait dans la pièce voisine.

Il vit la jeune fille s'avancer vers un lit sur lequel un vieillard se souleva à son approche; il entendit ce vieillard dire, en prenant la tasse de lait qu'on lui présentait :

— Oh! que Dieu te bénisse mille fois, chère enfant, et qu'il te rende tout le bonheur que tu me fais éprouver!

Puis, au récit que lui fit Jacqueline de la venue du fils de Pierre Houin, il vit le vieillard cesser de boire, et se mettre à pleurer en disant :

— Hélas! non-seulement je prends ton temps, pauvre petite; mais encore je vais te prendre l'argent que tu as tant de peine à gagner!

Lorsque Jacqueline revint près du jeune homme, celui-ci lui dit :

— Mademoiselle, je cherche une femme douce, bonne et sage; je suis sûr de l'avoir trouvée en vous : veuillez m'accorder votre main, je vous en prie.

— Monsieur, répondit Jacqueline en montrant ses deux frères et par la porte ouverte le lit de son grand-père, — ce n'est pas un mari qu'il me faut, c'est un père pour ces trois êtres chéris. Et... excusez-moi de vous refuser.

Le jeune homme se retira désolé et désespérant presque de faire changer de résolution à cette fille dévouée, surtout lorsqu'il apprit qu'il était le vingtième parti au moins refusé sur ce motif louable.

Sur ces entrefaites, un jour que Jacqueline s'était attardée à Montmorency, la nuit la surprit à mi chemin. Elle doubla le pas; et sans aucune de ces fausses peurs qu'éprouvent les femmes de la ville, elle marchait hardiment.

songeant à ses frères et à son vieux grand-père; lorsque enfin, au détour d'un chemin, elle aperçut les eaux blanches du lac. dans lesquelles la lune se mirait et formulait comme autant de petites vagues d'argent partout où ses rayons frappaient. Cette vue la réjouit à l'avance; elle doubla le pas. Il lui fallait tourner autour du lac pour gagner sa maison. Elle entra dans un charmant sentier couvert d'arbres odorants et bordé des deux côtés de délicieuses et riches habitations. Le lac se voyait encore à sa gauche, mais seulement à de légers interstices. Tout à coup Jacqueline entendit des cris aigus partir non loin d'elle; et à une de ces échancrures formées par une habitation qui finit et une qui commence, elle distingua plusieurs personnes qui s'agitaient en criant au secours.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle en s'approchant.

— En enfant qui se noie, car j'ai vu chavirer un petit batelet et entendu les cris aigus d'un enfant, lui répondit la personne à qui elle s'adressait.

— Un enfant! il se noie, et personne ne le secourt! s'écria Jacqueline, s'avançant sur les bords du lac.

— Je ne sais pas nager, ni moi, ni moi, répéta-t-on à la ronde ; mais on est allé chercher du secours, reprit une autre personne.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Jacqueline dont les pieds touchaient déjà l'eau; ni moi non plus, mon Dieu! et cependant je ne puis laisser noyer cet enfant... qui a sans doute sa mère, lui, ou une sœur!

— Je le vois! cria une dame.

— Où? demanda Jacqueline hors d'elle.

— Là, là... à droite... Tenez, sa tête surnage!

La dame n'avait pas fini de parler que Jacqueline s'était

jetée dans le lac, et si vite que personne n'avait eu le temps de la retenir. A cette action si courageuse, si hardie, un silence glacial parcourut les assistants. On vit ses jupons la soutenir sur l'eau, pendant qu'agitant ses bras elle se dirigeait vers l'endroit où la tête de l'enfant ne s'était montrée que pour disparaître aussitôt; mais, arrivée au même endroit, on la vit tourner et s'enfoncer à son tour. Un cri douloureux alla réveiller les échos d'alentour. A ce cri un autre répondit, c'était celui d'un homme accouru au moment où Jacqueline disparaissait, qui, tout habillé, s'était jeté à la nage, et qui reparaissait élevant sur l'eau la jeune fille qui, évanouie qu'elle était, tenait pressé dans ses bras un enfant inanimé.

Tous les secours furent incontinent donnés à ces deux noyés; et quel fut l'étonnement des assistants, lorsque les premiers mots qui sortirent de leur bouche furent ceux-ci : — Mon frère ! — Ma sœur !

Quant au sauveur, c'était le jeune et riche Pierre Houin, refusé par Jacqueline.

— Pensez-vous, lui dit-il d'un ton de doux reproche, pendant qu'elle le remerciait, que je ne servirai pas bien de père à un enfant à qui j'ai sauvé la vie?

— Oh! je vous demande pardon d'avoir douté, lui répondit la jeune fille donnant sa main au jeune fermier.

Le bon curé bénit ce mariage. Et Jacqueline, heureuse de toutes les manières, et ne devant son bonheur qu'à ses vertus, n'a point la crainte de le voir diminuer. Quant à Pierre, quand on lui demande quelle dot lui a apportée sa femme, il répond :

— L'ordre et l'économie, le travail et la sagesse.

EUGÉNIE FOA.



Alophe del.

Imp. d'Aubert & Cie

ON PRENAIT DU THÉ DEVANT UN PAVILLON RUSTIQUE

(Faute et repentir)



FAUTE ET REPENTIR.



— Assez, ma chère enfant, assez, arrête-toi, je t'en prie, dit M. de Lude; je serais honteux de t'interrompre toujours ainsi, si tu ne savais pas que ce n'est pas par caprice. Tu connais, chère Caroline, la cause de mon émotion. Bien souvent déjà, je t'ai priée de me chanter cette romance, où sont si bien exprimés la sévérité et les regrets d'un père; et mon émotion ne me permet jamais de l'entendre jusqu'au bout.

— Mon père, répondit Caroline en plaçant près d'elle la guitare sur laquelle elle s'accompagnait, toute espérance

n'est pas perdue encore. Quinze ans d'absence sont bien longs en effet; mais Alfred peut vous être rendu. Pour moi, j'en ai la ferme espérance; et toutes les fois que j'ai prié pour son retour, j'ai ressenti un calme qui ne me trompait pas.

— Que Dieu t'entende! reprit M. de Lude; mais je ne crois guère qu'il en puisse être jamais ainsi. Cruel enfant! pourquoi aurait-il gardé ce long silence? Je suis convaincu, ma fille, que nous ne le reverrons pas.

— Monsieur, dit à son tour Charles Marcellan en s'adressant à M. de Lude, je ne puis vous donner que des consolations bien vagues sur une peine dont je connais si mal l'objet; et d'ailleurs, votre silence m'impose une discrète réserve. Lorsque j'épousai Caroline, vous ne me laissâtes pas ignorer que vous aviez un fils absent du foyer domestique; mais vous ne m'en avez pas dit davantage, et, jaloux de n'obtenir que de votre confiance des détails sur lesquels vous vous taisiez, je n'ai rien fait pour être mieux informé. Ne satisferez-vous pas une curiosité bien légitime, puisqu'elle a pour objet des événements d'où dépend votre tranquillité?

— Quelle erreur! répondit M. de Lude. Avez-vous pu croire qu'une défiance injurieuse eût dicté mon silence? Hélas! le courage m'a manqué jusqu'ici pour retracer des souvenirs qui me sont si douloureux, et, vous l'avouerai-je, pour vous dire cette triste histoire dans laquelle j'ai à me reprocher une sévérité trop grande qui a causé tout le mal. Je vous conterai tout cependant, ajouta-t-il en tendant sa main à Charles, qui la serra respectueusement, écoutez-moi donc.

Lorsque cette conversation commença, M. de Lude et

sa famille étaient réunis, à la tombée de la nuit, sur la terrasse d'un parc élégant d'où la vue embrassait au loin la campagne. On prenait le thé devant un pavillon rustique que la vigne grimpante tapissait de ses feuilles et de ses fruits, et que des arbres séculaires protégeaient de leur ombre.

M. de Lude s'exprima en ces termes :

— Vous allez donc savoir, Charles, la cause de cette tristesse que vous me reprochez si souvent. Je vous remercie d'avoir attendu que je vous en fisse le récit; vous auriez pu bien facilement l'obtenir de Caroline, qui a si souvent, loin de moi, écouté les plaintes et séché les larmes de sa mère.

Je servais pendant l'enfance d'Alfred, et les guerres continuelles qui embrasaient l'Europe me permettaient bien rarement d'entrevoir ma femme et mon fils. Cet enfant passa ses premières années sous la protection, hélas! trop indulgente de madame de Lude. A mesure qu'il grandissait, nous vîmes avec inquiétude se développer en lui un indomptable caractère. Sa mère, aveuglée par sa tendresse, ne comprit pas tout ce que ces commencements présageaient de difficultés. Elle avait perdu un premier fils; elle craignait à chaque instant de compromettre la vie du second, et son affection se changea en faiblesse. Alfred manifesta d'abord une ardeur insurmontable pour les plaisirs et pour les jeux de son âge. Grand et vigoureux, il surpassait tous ses camarades par sa force et par son adresse. On le laissa se livrer à ses goûts, il était impérieux, hautain, absolu. On ne mit pas d'assez bonne heure un frein à ses caprices et à ses emportements. Le mal devint irréparable.

Lorsqu'à la paix je quittai pour jamais le service, je vins avec ma famille fixer mon séjour dans cette campagne que nous habitons encore. Ma vie agitée ne m'avait pas fait perdre les habitudes studieuses de ma jeunesse, j'entrepris de faire l'éducation de mon fils. Dans les commencements, tout alla bien ; il me craignait, et il ne trouvait plus en moi l'indulgence funeste dont il avait l'habitude. Mais ce moment de retour dura peu. Le caractère bouillant d'Alfred n'était pas fait pour concevoir longtemps cette crainte salutaire. Peu après il s'accoutuma à moi. Ma sévérité perdit de son prestige en perdant de sa nouveauté, et tous mes efforts se brisèrent bientôt contre l'obstacle.

Quand je vis qu'il m'était impossible de dompter cet enfant indomptable, je résolus de l'éloigner de la famille ; ma femme elle-même, vaincue enfin, en comprenait la nécessité. Je le mis au collége. Il y était à peine depuis quelques mois et déjà ses maîtres m'avaient adressé des plaintes fréquentes, lorsque tout à coup il changea de conduite. Il devint laborieux et soumis, mais en même temps sombre et rêveur. J'espérais que l'éloignement l'avait enfin modifié. Vaine espérance ! c'était une ruse pour dérouter la surveillance.

Bientôt il mit le comble à ses excès et à ma douleur en soulevant dans son collége une révolte de ses camarades, à la suite de laquelle il fut chassé sans retour.

De bonne foi, Charles, mon ami, quel parti vouliez-vous que je prisse ? il fallait un joug de fer pour ce cruel enfant. La discipline la plus ferme, la vie la plus laborieuse, l'enseignement du malheur me paraissaient seuls capables de le réformer. J'avais vu dans ma jeunesse

plus d'un caractère aussi indisciplinable que le sien se rompre sous l'effort d'une correction enfin exemplaire. J'avais connu autrefois dans mes campagnes un officier de marine incorporé dans ces régiments qui abandonnèrent leur bord pour aller faire la guerre au milieu de l'Europe, il commandait un navire de commerce du Havre; je conduisis Alfred près de lui. « Je vous confie mon fils, lui dis-je; il a méconnu tous ses devoirs, il a abreuvé de douleurs l'amour de sa mère et le mien : je vous l'abandonne. Puisqu'il ne veut plus avoir de père, soyez son maître. » Et m'adressant à Alfred : « Monsieur, ajoutai-je avec un regard sévère mais avec des larmes dans la voix, que je n'entende plus parler de vous que quand vous serez corrigé. »

M. de Lude en était là de son récit, lorsqu'un domestique vint lui annoncer l'arrivée d'un étranger, qui entra aussitôt sur la terrasse; c'était un homme de l'âge de M. de Lude environ, un de ses plus anciens et de ses plus chers amis.

Après les premiers compliments indispensables, et lorsque tout le monde se fut assis : — Pardonnez-moi, dit le père d'Alfred, pardonnez-moi, monsieur; lorsque vous êtes entré j'apprenais à mon gendre les malheurs que vous connaissez depuis long-temps. Ce récit m'est trop pénible pour que je consente à y revenir à deux fois; me permettrez-vous de continuer?... Et, à un signe d'affirmation, il reprit :

— Le navire sur lequel Alfred s'était embarqué partait pour le Brésil, mon fils avait le titre de pilotin. Voici comme il se conduisit, je l'ai appris au retour du capitaine. Il commit d'abord plusieurs fautes légères contre la disci-

pline; on feignit de les attribuer à son ignorance de la vie nouvelle qu'il avait embrassée, et on lui infligea les peines les moins graves. Mais son insubordination devint plus grande; et le capitaine, malgré lui, malgré l'affection qu'il avait pour moi, et qui l'arrêta long-temps, comprenant enfin qu'il ne pouvait encourager à son bord la rébellion et le mauvais exemple, fit mettre mon fils aux fers.

Il n'y avait pas de ressources, mon pauvre Charles; rien ne pouvait briser cette volonté inflexible. Au bout de quelques jours, la peine d'Alfred finit. On arriva au lieu de destination. Il reprit ses travaux; on lui donna une commission qui l'obligeait de descendre à terre : hélas! on ne le revit plus. Il déserta, et, depuis ce temps, je n'en ai eu aucune nouvelle : c'en est fait, allez, je ne le reverrai plus.

— Vous le reverrez, monsieur, interrompit l'étranger.

— Quoi, monsieur! s'écria M. de Lude, en auriez-vous des nouvelles? Dites-moi, qu'avez-vous appris, et comment? J'ai fait pendant huit ans mille démarches pour en savoir quelque chose.

— Souffrez, monsieur, reprit l'étranger, que je reprenne cette histoire où vous l'avez laissée. Je vous dirai plus tard de qui je la tiens.

— De grâce, achevez, monsieur, achevez, dit madame de Lude en pleurant, nous vous écoutons.

— Alfred, seul dans un pays dont il ne connaissait ni la langue, ni les usages, vécut pendant quelque temps avec le peu d'argent que madame de Lude lui avait donné en cachette à son départ. Il se lia bientôt avec une assez mauvaise compagnie, quelques Français, gens sans aveu,

comme on en trouve toujours dans les pays étrangers où leur paresse espère une fortune facile, et dont la coupable adresse ne rencontre bientôt plus de confiance. D'abord il les aida ; plus tard il en fut secouru : ils vécurent ainsi en commun dans l'oisiveté. Mais les liens que la vertu ne forme pas ne sont jamais durables, et heureusement Alfred se sépara de ses indignes amis avant qu'ils fussent parvenus à le corrompre. Il erra quelque temps misérable et vagabond dans ces fertiles pays, où la douceur du climat dispense des soins nécessaires dans notre patrie, où les arbres des forêts fournissent une nourriture presque suffisante : il mena la vie des Indiens et des nègres fugitifs. La guerre éclata entre les peuples du Brésil et leurs voisins. Son génie aventureux vit une fortune sur les champs de bataille, il s'engagea. Alfred, pendant trois ans, déploya une brillante et solide valeur, l'âge lui venait enfin et avec lui la raison et le souvenir de ses fautes ; le repentir grandissait dans son cœur : il voulut réparer par la gloire le mal que ses défauts avaient causé. Il venait de recevoir, aux applaudissements de ses camarades, l'épaulette d'officier, lorsqu'une blessure l'obligea de quitter le service. Désormais corrigé, et encouragé par la considération que lui avait méritée une bonne conduite, il résolut de tout faire pour mériter votre pardon ; mais, par une obéissance excessive à son tour, il ne voulut pas vous écrire avant de vous pouvoir donner des preuves évidentes de ses progrès dans une voie si nouvelle. Éloigné de la carrière militaire, il se livra avec ardeur et avec intelligence au commerce. D'abord commis chez un riche négociant du Brésil, il est devenu son associé, puis son successeur. Que vous dirai-je : aujourd'hui il est riche, ce qui est peu de

de chose ; mais, ce qui est tout, il est honnête homme ! monsieur, lui pardonnerez-vous ?

— Eh, monsieur ! s'écria M. de Lude, qu'il vienne ! qu'il vienne donc ! Puis-je me rappeler des fautes de jeunesse trop sévèrement punies ! Mon fils ! mais où est-il ?

— Dans vos bras, mon père ! dit Alfred en se précipitant hors du pavillon où il était resté caché depuis l'arrivée de l'étranger.

Édouard LASSÈNE.



Bellannier del.t Imp. d'Aubert & C.ie

LA BÉNÉDICTION DES ŒUFS



LES ŒUFS DE PAQUES.



Quand arrive la semaine sainte, quand arrivent les solennels jours où l'église se voile, où les chants de l'orgue deviennent tristes et funèbres, on donne aux enfants des grandes villes de beaux œufs dorés, ornés de charmants paysages; les uns sont remplis d'une liqueur douce et parfumée, les autres de bonbons mignons et délicats; d'autres plus petits sont couvés par une charmante petite poule au bec rose, et le panier qui les renferme est élégamment orné de rubans.

Dans les villages, surtout dans ceux qui sont éloignés des capitales, c'est encore une grande et solennelle cérémonie que celle de la bénédiction des œufs. L'œuf que le goupil-

lon sacré a mouillé devient un talisman de bonheur ; il est des pays surtout où la cérémonie de la bénédiction des œufs s'est conservée dans toute sa pureté.

Nous signalerons le Béarn comme un des côtés de la France où la religion et ses augustes cérémonies exercent une salutaire puissance sur l'esprit des habitants. Au nom saint et sacré du Seigneur, les chaumières s'ouvrent au pauvre et la miche noire se multiplie pour se partager avec celui qui a faim.

A Saint-Martin, petit village situé assez avant dans les montagnes du Béarn, s'élève une petite église bâtie en quartiers de rochers. De son portail, presque entièrement sculpté par la main de la nature, on découvre une vue ravissante.

La modeste église est desservie par un bon curé qui aime ses paroissiens comme ses enfants; de leur côté ils ressentent une si entière confiance en lui, que sa volonté leur paraît la loi de Dieu, et ils inclinent avec respect la tête sous sa main paternelle, qui bénit et ne maudit jamais.

La semaine de Pâques arrivait, n'importe quelle année : notre petite histoire n'a point d'époque. Cette semaine de Pâques, le chagrin était entré dans une chaumière du village de Saint-Martin, une des chaumières où le bon curé allait le plus souvent, parce qu'elle était habitée par une veuve infirme, Étienne, un jeune gars de vingt-deux ans, vif, un peu mutin, qui, quoique possédant un excellent cœur, se révoltait parfois contre l'autorité de sa mère.

Pauvres mères que nous sommes! nos fils ne voient en nous que des femmes; ils veulent que nous pleurions et pardonnions; mais ils nous refusent le droit de commander. Il se trouvait aussi dans cette chaumière une toute petite fille, un doux ange aux yeux bleus qui pleurait quand

sa mère grondait son frère et quand ce frère se révoltait.

Mais il arriva qu'un jour Étienne manqua de respect à sa mère, et Nicolle se souleva sur son bâton, car, quoiqu'elle ne fût pas bien vieille, elle ne pouvait se soutenir sans cette aide. Elle montra, de sa main tremblante de colère, le seuil de la chaumière et ordonna à son fils de le franchir et de ne le repasser jamais.

La pauvre petite Nice s'était jetée à genoux et faisait tous ses efforts pour faire retomber la main de sa mère levée pour maudire ; puis de sa faible voix remplie de larmes elle conjurait son frère de venir demander pardon. Le fougueux jeune homme se tint un moment rouge d'indignation près de ce seuil dont on le chassait, et, y posant enfin un pied résolu, il jura de ne jamais reparaître dans la maison dont on l'exilait.

Hélas ! quand il fut parti, quand la colère de la pauvre mère fut tombée, comme tombent au printemps les fleurs de l'amandier, elle regarda autour d'elle avec désespoir ; dans un coin était le bâton d'Étienne, qu'il avait oublié, sa blouse de travail et la bêche dont il se servait aux champs, car c'était un jour de fête qu'avait lieu chez la veuve cette terrible scène, un jour de fête consacré au Seigneur, et le bras d'Étienne manquait à sa mère pour la conduire à l'église.

Les yeux rouges, la pauvre femme s'appuya péniblement d'un côté sur sa béquille et de l'autre sur l'épaule de la petite Nice, qui continuait de pleurer bien fort, quoique sa mère lui dit :

— Ne pleure pas, va, il ne mérite pas tes larmes. En donnant ce conseil, la pauvre femme retenait à peine les siennes.

Mais quand chacun, s'approchant avec empressement d'elle, lui demandait :

— Mais où est donc Étienne? est il malade? serait-il absent?

Nice cachait sa petite tête dans le tablier de sa mère, et Nicolle disait avec effort :

— Il est occupé.

Elle disait cela, conservant encore l'espoir qu'Étienne serait revenu à la maison.

Mais la maison était solitaire, le soir et le lendemain Nicolle n'osa s'asseoir sur le devant de sa porte comme elle le faisait ordinairement; elle évitait de parler à personne, car elle espérait encore que son fils reviendrait. La petite Nice était bien triste aussi, son frère lui manquait pour tout.

Qui maintenant la hausserait dans ses bras pour cueillir des cerises? qui raccommoderait sa petite bronette qu'elle cassait si souvent? qui la protégerait contre les méchants enfants qui lui volaient ou sa tartine de beurre, ou ses noisettes, car Étienne faisait tout cela? c'était un si brave garçon, vif, pétulant, violent peut-être; mais si bon à la réflexion, si obligeant au premier mouvement!

Nicolle se disait : —Il était excellent pour tous, et moi, sa mère, il m'a quittée!

Que de fois durant ces deux journées ne s'écria-t-elle pas :

— Seigneur! Seigneur! rendez-moi mon enfant! rendez-le-moi, je ne me plaindrai plus de ce que mes jambes ne peuvent me porter, de ce que mes bras soient si débiles.

Puis la pauvre femme pensait à son mari qu'elle avait perdu; la nuit il lui semblait entendre les reproches du

défunt, il lui semblait que son ombre venait lui crier :

— Pourquoi as-tu chassé notre fils? Si tu restes abandonnée, c'est ta faute; les mères ne doivent pas savoir maudire.

Le lundi saint se leva; ce jour-là le bon pasteur se rendait dans chaque maison et bénissait la provision d'œufs de la famille, les premiers bénits étaient précieusement conservés pour célébrer la fête de Pâques.

Ce lundi-là, les œufs étaient préparés dans de jolis paniers; mais la pauvre mère Nicolle était si désolée qu'elle n'avait pas eu le courage de mettre son casaquin neuf et sa fine cornette. La petite Nice était habillée aussi négligemment qu'elle; c'était Nice, la pauvre enfant, qui avait suspendu dans la maison les deux ou trois beaux œufs garnis de rubans que le curé bénissait d'abord.

Nicolle attendait en tremblant, car elle était sûre que le curé allait lui demander Étienne. Elle ne pourrait lui mentir à lui, et elle craignait d'encourir son mécontement quand elle lui avouerait que dans un moment de colère elle avait chassé son fils.

Cependant Nice tressaillit de joie, le chagrin de ne plus voir son frère ne l'empêchait pas d'être bien contente de voir arriver la cérémonie de la bénédiction; elle se mit à genoux avec un bel œuf dans la main en s'écriant :

— Voilà M. le curé !

Le bon prêtre entra suivi d'un enfant de chœur qui portait l'eau bénite. Le front du pasteur était encore plus empreint d'indulgence et de bonté; on lui avait dit quelques mots de l'absence d'Étienne et du chagrin de la veuve, il estimait Nicolle, car il savait qu'elle était charitable pour les pauvres.

Il donna en entrant une petite tape sur la joue de Nice en disant :

— Eh bien! toujours de beaux œufs, mère Nicolle, et vous devez moins souffrir par ce beau temps?

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de Nicolle, elle baissa la tête et joignit les mains.

Le prêtre trempa le goupillon dans l'eau bénite et aspergea tous les œufs. Après avoir fini, il lui échappa une exclamation qui fit lever la tête de Nicolle. Son fils, son Étienne était appuyé contre la porte.

— Mon fils! mon Étienne! s'écria Nicolle en tendant les bras à son enfant.

Le pauvre garçon s'y précipita en sanglotant; et puis, comme honteux d'avoir pleuré devant le curé et plusieurs personnes qui étaient entrées dans la maison, il secoua sa chevelure brune, regarda fièrement les voisins qui auraient bien voulu deviner pourquoi la mère et le fils paraissaient si émus en se revoyant.

Mais ce fut alors que tous les trésors que renferme le cœur d'une mère furent dévoilés. Nicolle ne voulut pas qu'on soupçonnât son fils d'avoir besoin de lui demander pardon.

—C'est moi qui avais eu tort, dit-elle; dans un moment de colère envers mon fils, le chef de la famille, je l'ai chassé.

— Non, c'est moi qui suis coupable, ma mère, interrompit Étienne, je ne devais pas vous résister, mais je me suis bien repenti, allez.

— Hélas! comment as-tu vécu, mon pauvre garçon?

— Je ne pensais guère à manger, je vous assure, ma mère; en sortant d'ici, je me suis assis sous un gros chêne

dans la vallée, de là j'apercevais le portail de l'église, et quand les cloches se sont mises à sonner la grand'messe, j'ai été au moment de revenir. Je ne serais pas entré dans l'église, de la porte vous m'auriez aperçu et vous m'auriez appelé peut-être ; mais un mauvais mouvement d'orgueil m'a retenu ; je suis resté à la même place toute la journée. Le soir je suis allé demander l'hospitalité à mon oncle Michel. Mon oncle m'a dit :

— Ta mère va bien, n'est-ce pas? sans cela tu ne l'aurais certainement pas quittée.

— Quand je me suis vu à table avec la famille, il me semblait que je vous voyais regardant tristement ma place inoccupée ; je pensais aussi à ma pauvre petite Nice.

— Et moi à toi, donc, s'écria la petite fille. J'ai bien pleuré, va, et c'est pour toi que je conservais ce bel œuf que M. le curé vient de bénir.

— Enfin, reprit Étienne, j'ai passé la journée d'hier, cette belle journée de Pâques, loin de vous ; mais ce matin je me suis dit : Aujourd'hui, le jour de la bénédiction des œufs, je vais revenir à la maison. Et j'ai guetté M. le curé pour y rentrer avec lui.

— Ne parlons plus de cette tristesse, dit le curé ; seulement que tout ceci vous serve de leçon : vous, mère Nicolle, pour ne plus vous montrer si vive ; et toi, Étienne, pour te souvenir que jamais aucune raison ne peut t'autoriser à quitter ta mère. Il n'y a que ma petite Nice qui a été bien sage ; aussi je vais lui dire l'origine de la cérémonie des œufs de Pâques, qu'elle aime tant :

Vous saurez donc qu'on assure que les poules sont originaires d'un pays fort éloigné qu'on appelle la Perse. Du temps de Charlemagne, d'autres disent du temps des croi-

sades, des pèlerins ou des chevaliers apportèrent en Europe ces utiles volatiles. Ce fut une joie véritable pour les ménagères de pouvoir recueillir tous les jours la saine et excellente nourriture des œufs. On assure que c'est en Sicile qu'une fête nationale a, pour la première fois, consacré l'introduction des poules dans le royaume; et comme elle avait eu lieu à l'époque de Pâques, on prit la coutume de teindre, de peindre, de dorer, d'enjoliver enfin des œufs que l'on distribuait aux enfants. Puis, de là, cette cérémonie serait venue en France. Je ne vous affirme pas l'exactitude de ce que je vous raconte là; mais, dans tous les cas, je suis certain que dans votre famille on conservera le souvenir de la solennité de cette année; n'est-ce pas, Nicolle? n'est-ce pas, Étienne? Et le bon curé s'éloigna en souriant de la maison où étaient rentrés le bonheur et la paix.

M[me] Camille BODIN.



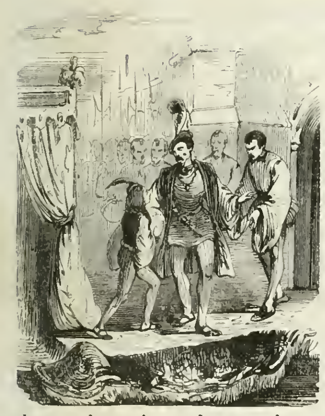
J. B. ... del.

Imp. d'Aubert & Cie

LES ENFANS D'ÉDOUARD



LES ENFANTS D'ÉDOUARD.



Dans les derniers jours du mois de juin 1483, par une brillante matinée que le soleil éclairait de tous ses feux, une barque richement décorée, pavoisée aux armes d'Angleterre et fermée à demi par de larges tentures de soie, descendait lentement le cours de la Tamise. Après avoir parcouru, au milieu des acclamations du peuple pressé sur les deux rives, l'espace qui sépare Westminster de la Tour de Londres, le yacht s'arrêta auprès de la prison d'état ; et ses rideaux s'étant écartés, deux personnages, dont on devinait le rang à la splendeur de leurs vêtements et au respect qui les

environnait, abordèrent et gravirent les marches qui conduisent à l'entrée de la Tour.

Égaux par le rang, les nobles personnages offraient dans leur personne un parfait contraste; et nul n'aurait deviné, à voir l'un et l'autre, qu'ils étaient de même race et qu'un même sang coulait dans leurs veines. Le plus âgé avait environ trente-cinq ans; de magnifiques vêtements dissimulaient mal les difformités de sa tournure disgracieuse; sa physionomie avait au premier aspect l'apparence de la loyauté et de la franchise; mais si l'on interrogeait attentivement ses traits immobiles; ses regards ternes et douteux, ses lèvres minces étrangement serrées annonçaient la dissimulation et la cruauté; et le sourire qui parfois animait sa figure n'avait qu'une passagère bienveillance. Au contraire, le plus jeune, et c'était encore un enfant, portait sur tous ses traits la bonté; sa démarche légère était pleine d'une rare élégance; les flots abondants de sa chevelure blonde couvraient ses épaules, et rien qu'à le voir on se sentait entraîné vers lui par de vives sympathies; on aimait tout d'abord sa jeunesse et sa beauté, où rayonnaient avec une pure joie les nobles qualités du cœur. A leur approche, les portes de la Tour s'ouvrirent, les archers qui remplissaient le vestibule se rangèrent avec respect, et le gouverneur, après les avoir humblement salués, les guida à travers les nombreux et sombres passages de la Tour. Ils franchirent plusieurs cours, montèrent à l'un des étages supérieurs, et pénétrèrent enfin dans une vaste salle, où les signes de la captivité, les lourds barreaux de fer, les portes épaisses, se cachaient sous le luxe de la décoration. Lorsqu'ils entrèrent, un jeune homme de douze ans environ, qui, assis près d'une haute

fenêtre cintrée, considérait avec mélancolie les eaux de la Tamise dans lesquelles le soleil traçait de capricieuses arabesques d'or, se leva précipitamment, et, s'élançant vers les deux nobles visiteurs, pressa le plus jeune dans ses bras, en s'écriant :

— Richard! cher Richard! ô mon frère bien-aimé, je vous revois donc!

Durant quelques instants leurs soupirs et leurs larmes témoignèrent seuls de leur émotion. Surmontant enfin son trouble, le jeune prisonnier se tourna vers l'unique témoin de cette scène, et lui dit avec une calme dignité supérieure à son âge :

— Milord, vous m'avez rendu mon frère; mais quelque douce que me soit sa présence, s'il devait comme moi demeurer prisonnier à la Tour, je regretterais de l'avoir revu.

— Vous, prisonnier! dit avec un accent d'une douceur hypocrite celui à qui on s'adressait; cher neveu, pouvez-vous concevoir ces indignes soupçons, et le roi d'Angleterre doit-il douter que ma conduite ait d'autres règles que ses intérêts?

Ce fut la dernière parole que Richard de Glocester adressa à ses neveux, Édouard V, roi d'Angleterre, et renfermé depuis un mois déjà dans la Tour, et Richard, duc d'York, qu'il venait d'enlever à la veuve d'Édouard IV, pour rester seul maître du sort des héritiers légitimes de la couronne d'Angleterre. En sortant, Richard jeta aux deux enfants un regard profond et méchant; et retrouvant à l'entrée de l'appartement le gouverneur, sir Blakenbury :

— Songez à exécuter fidèlement tous les ordres que vous recevrez de ma part, et je ne serai point ingrat.

Au rivage de la Tamise, Richard, lord protecteur d'Angleterre, gonflé d'une joie qu'il essayait vainement de contenir en voyant le succès facile de ses desseins, monta dans le yacht royal qui l'attendait, et il se rendit au parlement.

Aussitôt qu'ils furent seuls, les deux frères, Édouard et Richard, se serrèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre. Depuis plus d'un mois ils étaient séparés, et leur tendresse ne pouvait se rassasier de ces douces étreintes. Enfin ils s'interrogèrent; et quelque inexpérimenté qu'il fût encore, Édouard ne put douter de l'avenir fatal qui les attendait. Aux joyeuses reparties de Richard, à sa confiance, il répondait tristement :

— Il vaudrait mieux que vous et moi apprissions à mourir ; car je crois bien savoir que guère de temps ne serons au monde.

Que pouvait-il en effet espérer? A la mort de leur père, du roi Édouard IV, le duc de Glocester avait d'abord témoigné à son royal neveu une affection et un dévouement sincères. Lui-même il l'avait amené à Londres; et la tête découverte avec respect, l'avait désigné aux acclamations du peuple; mais en même temps il le séparait de ses plus fidèles serviteurs, qu'il faisait arrêter et mettre à mort; il l'avait enlevé à sa mère, et depuis un mois il le retenait à la Tour de Londres, sans laisser pénétrer personne jusqu'à lui. Maintenant Richard était également en son pouvoir. L'audace d'un crime suffisait pour lui donner cette couronne qu'il convoitait depuis si long-temps avec une persévérante ambition; et l'on savait que le duc de Glocester ne reculait devant aucun obstacle, et qu'il avait le courage du crime. Cependant Richard rappelait à son frère

les caresses de leur oncle, le respect qu'il leur avait constamment montré, la protection de leur mère, qui ne les abandonnerait pas, qui ne l'aurait pas confié à Gloecester si elle avait douté de sa loyauté : et à ce souvenir leur cœur s'était ému.

— Rassure-toi, Édouard; le jour de ton couronnement ne tardera pas, j'en ai le pressentiment; et, tiens! aujourd'hui même, en sortant de Westminster, en traversant Londres, j'ai vu des apprêts de fête. C'est pour toi, j'en suis certain; et si notre oncle m'a amené ici, c'est afin que j'assiste, comme ton frère le doit, au couronnement du roi d'Angleterre.

Ils se berçaient de ces riantes espérances, quand tout à coup Londres retentit du son éclatant des cloches; le bruit du canon réveilla les silencieux échos de la Tour de Londres, et lointainement on entendit les joyeuses acclamations du peuple.

— Que t'avais-je dit, Édouard? n'est-ce pas là ton couronnement qu'on annonce? Demain nous entrerons en triomphe à Westminster. Vive le roi Édouard V! s'écria le jeune prince en s'approchant avec son frère de la fenêtre.

— Vive le roi Richard III! répondit le peuple, dont la grande voix domina et les bruits de la Tamise, et les solennels retentissements qui remplissaient les airs.

— Entends-tu, Richard, entends-tu? ce n'est pas mon nom que le peuple proclame. Et il essayait de se hausser pour mieux saisir les mots qui éclataient dans la foule.

— Vive le roi Richard III! Gloire et longue vie à Richard III.

II.

La nuit enveloppait d'épaisses ténèbres la ville de Londres; de lourds nuages, que pénétrait par moments un trait de feu qui illuminait l'espace sans en troubler le silence, s'amoncelaient sur la cité; l'air était pesant et chargé de ces vapeurs sulfureuses qui annoncent les tempêtes. Les flots de la Tamise, se heurtant contre le pied de la Tour et contre le rivage, interrompaient seuls le calme profond, mais terrible, qui régnait dans l'obscurité. On était au mois d'août, et depuis deux mois les enfants d'Édouard IV semblaient avoir été oubliés dans leur prison par le roi Richard III. Après une journée passée encore sans nouvelles, la nuit avait surpris les deux princes s'entretenant de leur mère, des jours plus heureux de leur enfance; Richard espérait toujours. Sa gaieté, son insouciance, résistaient à la captivité; mais Édouard, poursuivi de terreurs incessantes, ne partageait pas la confiance de son frère, et c'était un spectacle douloureux de voir cet enfant aux prises avec des infortunes si fort au-dessus de son âge, affaissé par l'inquiétude, courber involontairement sa tête languissante et pâle. Accablés tous deux par la pénible chaleur de cette journée, ils s'étaient jetés sur leur lit et s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre. Ainsi couchés, ils paraissaient durant leur sommeil vouloir réciproquement se protéger. A leur côté se trouvait un chapelet, qui attestait qu'avant de s'endormir ils avaient longuement prié; un livre d'heures, orné de ces riches enluminures qui étincelaient sur les manuscrits de cette époque, était entr'ouvert auprès d'eux,

ils reposaient, et la lampe, que chaque soir on allumait dans leur chambre, ne jetait plus que de douteuses lueurs sur les tentures qui enveloppaient leur lit.

Ils reposaient; et, sans doute pour calmer l'agitation qui les poursuivait pendant la veille, le ciel leur avait envoyé quelque heureux songe; ils se retrouvaient peut-être à l'époque où, libres et honorés, ils voyaient toute la noblesse d'Angleterre, Glocester à sa tête, se courber devant leur enfance; ils parcouraient encore une fois ce grand parc de Windsor, où leurs premiers pas s'étaient essayés. Édouard entendait à son oreille les joyeux murmures qui l'accueillirent à son entrée dans Londres, lorsque, couvert du manteau royal, il avait reçu l'hommage du lord-maire, des aldermen et des citoyens qui se pressaient autour de lui; ils souriaient au passé, le présent était oublié.

A ce moment la porte de leur chambre s'ouvrit doucement; deux hommes y pénétrèrent avec précaution et s'approchèrent de leur lit. A la vue de tant d'innocence, de calme et de jeunesse, ils hésitèrent. L'un d'eux repoussa violemment le poignard qu'il avait tiré, et ils contemplèrent silencieusement ce doux sommeil. Enfin, après un instant d'hésitation, celui qui d'abord s'était troublé à ce touchant tableau reprit sa sombre résolution, et dit d'une voix sourde :

— Allons, il faut en finir; Richard le veut, et tu sais, Forest, si l'on peut lui résister.

— Eh quoi! auras-tu ce courage, Tyrrel? oseras-tu les frapper?

— Et puis-je braver la colère du roi?

— Mais ce sang, Tyrrel, ce sang, c'est celui d'É-

douard IV, ce sont les neveux de Richard; et si un jour il se repentait...

— Qu'importe! il commande, j'obéis. Et en même temps il saisit son poignard; mais son audace recula encore une fois.

L'orage, long-temps suspendu, venait de s'annoncer par un éclat de tonnerre. Les deux frères s'étaient éveillés, et leurs regards étonnés s'arrêtaient avec inquiétude sur l'assassin. Édouard avait compris le danger.

— Ah! mon frère, dit-il à Richard, éveillez-vous, car on vient nous tuer!

Le poignard de Tyrrel effleurait la poitrine du duc d'York; il allait mourir, lorsque Édouard, repoussant le bras de Tyrrel, s'écria :

— Pourquoi tuez-vous mon frère? tuez-moi et le laissez vivre.

— Oh! non, pas de sang, que je ne les entende pas, reprit Tyrrel avec égarement. Et, saisissant un coussin, il essaie d'étouffer leur voix, d'éteindre leurs cris. Enfin, sous la puissante étreinte de Tyrrel, les deux princes ont succombé, et sur ce lit gisent deux corps inanimés. Désormais les retentissements du tonnerre, la pluie, qui bat les vitres avec violence, troublent seuls le silence de cette chambre funèbre. Les enfants d'Édouard IV étaient morts, et la maison d'York teignait une dernière fois de son sang la rose rouge, symbole de tant de guerres civiles.

L. MICHELANT.

LA
MORALE EN IMAGES
N°35



M Alophe Lith

Imp d Aubert & Cie

JACQUELINE S'AGENOUILLA AU PIED DE CE MONUMENT FUNÉRAIRE.



CINQ ANS APRÈS.



A quelque distance de la ville d'Étampes, sur un coteau pittoresque où l'œil ne distingue aujourd'hui que de fertiles cultures, s'élevait autrefois le sombre et redoutable château du sire de Denfort. En 1363, c'est-à-dire à l'époque où commence notre histoire, Guillaume de Rochepuys, sire de Denfort, était seigneur du château et de la campagne aussi loin qu'elle pouvait s'étendre sous le regard. Il habitait un donjon avec quelques hommes d'armes, garnison indispensable dans ces temps de désordre.

Au milieu de ces hommes de fer par le cœur autant que par l'armure, de ces soldats aux mœurs rudes et sauva-

ges, vivaient trois anges qui calmaient bien des douleurs et qui séchaient bien des larmes : c'étaient Catherine de Denfort et ses enfants, Georges et Jacqueline. Un seul soin remplissait leur vie, celui de réparer le mal qu'on faisait autour d'eux; et, en échange de tant de biens, ils recevaient une récompense précieuse, un respect et un amour qui ressemblaient à un culte, et qui, dans la pensée des malheureux, les rapprochaient de Dieu.

Par une belle soirée d'automne, Georges et Jacqueline se promenaient seuls à travers la campagne.

La blonde demoiselle de Denfort montait, avec une grâce pleine de hardiesse, un petit cheval blanc qui piaffait élégamment sous l'effort de la bride. Son costume, à la mode du temps, dessinait une taille fine et souple; ses beaux cheveux dorés tombaient à flots et couvraient ses épaules; ses grands yeux bleus éclairaient le pur ovale de sa tête d'un rayon d'innocence et de bonté, auquel un gracieux sourire mêlait une enfantine malice. Jacqueline avait douze ans environ; mais sa taille élancée, la grâce et la sûreté de ses mouvements, l'expression intelligente et décidée de sa tête charmante annonçaient qu'elle dépassait en force et en raison les enfants de son âge. Georges était plus vieux qu'elle de quelques années; mais au premier coup d'œil on aurait pu penser que Jacqueline était son aînée. Plus calme qu'elle, il paraissait frêle et comme souffrant; son regard, aussi pur, était voilé par un mélancolique nuage.

Georges et Jacqueline donc chevauchaient ainsi côte à côte. Jacqueline arrête brusquement son cheval.

— Georges, écoute, n'entends-tu rien de ce côté ? dit elle en montrant de la main le village.

— Qu'est-ce là? En effet, pourquoi tout ce bruit? répondit Georges après avoir prêté un instant l'oreille.

— Cela n'est pas un jeu. On se bat, j'en suis sûre. Partons, mon frère, allons voir de quoi il s'agit et apaiser tout ce trouble si nous pouvons. Je gage que c'est encore quelque brutalité de ces maudits gens d'armes.

Et à l'instant elle mit son cheval au plus rapide galop. Georges la suivit avec peine, monté sur un coursier moins vigoureux; cependant il arriva derrière elle au village.

Jacqueline ne s'était pas trompée en effet, et le bruit lointain qui avait frappé son oreille était celui d'une lutte engagée entre les paysans du village et les hommes d'armes du château. Les pauvres serfs avaient été fort maltraités, et quand Jaqueline arriva, ils commençaient à battre en retraite; ils fuyaient en criant. Au milieu de cette mêlée on distinguait un religieux, vieillard vénérable à la longue barbe blanche, et revêtu de l'habit de Saint-François. Son âge et son costume sacré n'imposaient aucun respect à cette violente soldatesque. Il paraissait être au contraire le but des plus grossières plaisanteries et des plus indignes outrages. Trois ou quatre soldats le pourchassaient devant eux en le frappant de bâtons qu'ils avaient pris aux paysans, et la lenteur de son pas chancelant l'exposait à toute leur rage.

— Eh bien, messieurs, s'écria Jacqueline se jetant au milieu de la mêlée, et s'adressant aux hommes d'armes : — Qu'y a-t-il donc? D'où vient tout ce bruit, s'il vous plaît? Est-ce bien le métier des soldats de frapper des religieux et de pauvres gens sans défense?

A cette voix toujours secourable, les paysans se rassurèrent un peu et firent face à leurs adversaires.

— On nous pille et l'on nous égorge, mademoiselle, s'écrièrent-ils en se mettant à genoux. Protégez-nous.

Les rires moqueurs des hommes d'armes accueillirent ces tristes plaintes.

— A bas les vilains ! s'écrièrent-ils. Assommons-les. Demoiselle Jacqueline, ce sont des insolents. Et ils s'apprêtaient à continuer leurs désordres.

—Silence ! interrompirent à la fois Georges et Jacqueline. laissez le révérend père expliquer la querelle.

— Mon bon père, continua Jacqueline en s'approchant du religieux, apprenez nous la cause de tout ce trouble, et nous ferons justice.

— Belle demoiselle, répondit le moine, je viens d'Orléans, et je me rends à Étampes. En passant dans ce hameau j'ai trouvé les paysans rassemblés sur la place où ils se reposaient, en causant entre eux, du travail de la journée. Je me suis arrêté, je les ai bénis et je leur prêchais la parole de Dieu, leçon des puissants et consolation des pauvres. Je les encourageais à supporter avec patience les labeurs de cette vie dans l'espérance des joies de l'autre, quand ces soldats sont venus bruyamment m'interrompre. Ils demandaient avec des rires et des injures qu'on leur donnât du vin. Quelques paysans ont répondu qu'on n'en saurait trouver un pot dans le village, qu'ils avaient déjà tout donné, et que d'ailleurs ils avaient payé leurs redevances à leur seigneur, et qu'on ne pouvait, sans injustice, exiger rien d'eux à présent. Les gens d'armes ont insisté avec menaces. J'ai voulu prendre la parole pour les apaiser et pour défendre ces malheureux, et c'est alors qu'ils ont engagé la lutte que vous avez terminée d'une façon si inespérée. Belle demoiselle, et vous, jeune homme, vous

m'avez sauvé la vie, je ne puis rien pour vous qu'adresser au ciel mes prières; mais Dieu qui peut tout vous récompensera.

Le moine se tut. Georges reprit aussitôt, s'adressant aux soldats :

— Eh bien! qu'avez-vous à dire à de si justes reproches? et n'avez-vous pas honte? Messieurs, ajouta-t-il sans attendre leur réponse, rentrez aussitôt au château. Je devrais vous punir. Et vous, mon père, continua-t-il en se tournant vers le moine, venez avec nous, acceptez l'hospitalité du sire de Denfort, mon père. Vous nous entretiendrez des choses du ciel, et vous nous rendrez meilleurs.

Après ces paroles, les jeunes enfants s'éloignèrent au milieu des bénédictions des paysans, suivis du pauvre religieux et accompagnés par les hommes d'armes. L'homme de Dieu resta quelques jours au château, entouré des soins et du respect de ses jeunes hôtes et de leur tendre mère; et bientôt, comblé de présents, il partit pour continuer son voyage.

Jacqueline et Georges avaient grandi. Cinq années s'étaient écoulées, on était vers la fin du mois de juin 1368, et l'épouvante régnait dans le château de Denfort. On avait appris que des hordes armées, venues du midi, et traversant la France au milieu des incendies qu'elles allumaient sur leur passage, menaçaient d'envahir le Gâtinais; c'étaient les débris des vieilles bandes que Du Guesclin avait conduites en Espagne pour placer sur le trône de Castille Henri de Transtamare, l'allié de la France; il les avait licenciées après la victoire, et, passant sans scrupule d'un parti au parti opposé, elles avaient vendu leurs services au prince de Galles et soutenu les prétentions de Pierre-le-

Cruel. La guerre enfin terminée, ces soldats, Anglais ou Gascons pour la plupart, accoutumés au pillage ou à la guerre, envahirent la France et la ravagèrent sous le nom devenu célèbre de *Grandes-Compagnies*. Quelques détachements, après avoir parcouru, au milieu de la désolation des campagnes et des villes, l'Auvergne, le Berry, la Bourgogne et la Champagne, se réunirent enfin en Gâtinais, où ils s'emparèrent d'Étampes et d'Étrechy au commencement du mois de juillet.

Ces misérables pillards prenaient une joie sauvage à multiplier leurs crimes. Ils n'épargnaient ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes, et la consternation les précédait au loin. Les paysans et tous les vassaux du sire de Denfort s'étaient réfugiés dans le château. On avait levé les ponts, on s'attendait à une attaque, et l'on s'apprêtait à vendre chèrement sa vie. Cent cinquante hommes environ des Grandes-Compagnies vinrent en effet commencer le siége. Denfort était une forteresse redoutable, d'un difficile accès, d'une défense aisée. La garnison était d'ailleurs bien pourvue et pouvait résister long-temps; elle fit d'abord bonne contenance. Le siége durait depuis trois jours, lorsque Guillaume de Denfort tomba mortellement atteint d'une flèche lancée sur les remparts. Il vécut quelques instants encore, assez à peine pour dire un dernier adieu à ceux qu'il aimait, et pour confier à Georges, son fils, la défense de sa famille et de son patrimoine. Un si jeune chef, et du caractère que nous avons dépeint, ne pouvait avoir que peu d'empire sur des hommes endurcis par leur vie guerrière. Les aventuriers qui formaient la plus grande partie de la garnison ne voyaient pas sans envie l'existence indépendante et vagabonde de leurs frè-

res des Grandes-Compagnies. Le hasard, plutôt que leur volonté, leur avait fait des partis contraires; ils entrèrent en pourparlers avec les assiégeants, et convinrent en secret de livrer le château. Georges tenta vainement de le défendre. Une issue avait été livrée par les traîtres, il fut envahi en un instant : il n'y avait nulle pitié à attendre des vainqueurs, il ne fallait penser qu'à fuir. Le jeune sire de Denfort ne songea qu'à protéger sa mère et sa sœur; il les chercha long-temps dans les longues galeries du château : il trouva la première baignée dans son sang. Quelque soldat, par un coup mortel, avait arrêté sa fuite. Il déposa un religieux baiser sur le front de sa mère expirée; mais une autre femme réclamait son appui, et il s'éloigna en regrettant de ne pouvoir pas mourir. Jacqueline s'était blottie dans le coin obscur d'une salle écartée; il la découvrit enfin. La saisir, l'entraîner avec lui, la conduire par des chemins souterrains et inconnus qui aboutissaient à la campagne, tout cela fut pour lui l'affaire d'un moment. Ils étaient libres et sauvés enfin, mais sans asile, au milieu de champs désolés. Les deux orphelins, accablés de fatigue et non affranchis de toute crainte, gagnèrent à grands pas Étampes. Ils ne réfléchissaient pas qu'ils se jetaient au milieu de leurs persécuteurs. La Providence cependant les préserva encore une fois. Leur premier soin fut de l'invoquer. Ils se rendirent dans l'église du bourg pour remercier Dieu de leur délivrance et invoquer son secours. On voyait alors dans ce pieux asile le tombeau de Raoul, seigneur de Denfort, et de sa femme, ancêtres des jeunes fugitifs. Jacqueline s'agenouilla au pied de ce monument funèbre et se mit à prier. Georges se tenait recueilli derrière elle.

— Mon Dieu, disait la jeune fille, vous nous avez frappés dans votre justice ; n'abandonnez pas, nous vous en prions, deux enfants qui vous implorent et qui vous aiment. Notre père est mort, notre mère l'a suivi dans la tombe. Recevez ces deux âmes vénérées. Veillez, mon Dieu, sur leurs enfants.

Elle avait prononcé à haute voix cette triste prière.

— Dieu ne vous abandonnera pas, nobles orphelins, répondit une voix. Ils levèrent la tête et virent devant eux un vieillard qui leur tendait les bras. C'était le moine de Saint-François.

— Vous m'avez sauvé la vie, leur dit-il ; le ciel n'oublie jamais ceux qui ont fait le bien. C'est à moi à vous rendre aujourd'hui l'asile protecteur que vous m'avez donné autrefois ; venez, chers enfants, nous pleurerons ensemble vos peines d'aujourd'hui, et nous tâcherons de réparer celles qui sont encore réparables. En disant ces mots, le vieillard les entraîne et leur fournit un refuge. Peu de jours après, l'or et la politique de Charles V avaient éloigné les Grandes-Compagnies, et Georges put reprendre avec sa sœur possession du domaine de ses ancêtres.

ÉDOUARD LASSÈNE.

3



...uen Lith. Imp. d'Aubert & Cie

LA MARIÉE.



LA MARIÉE.



La famille de Villaflor, une des plus riches, des plus fières, des plus haut placés à l'ancienne cour de Charles IV, fut cruellement punie de ne pas être restée fidèle à son roi, et d'avoir suivi la fortune de l'éphémère royauté de Joseph, roi seulement par la volonté de son frère. Ce prince, digne pourtant d'être mieux apprécié, fut toujours repoussé par un peuple qui regrettait la famille qu'on lui avait enlevée.

Cependant il faut dire à l'honneur du marquis de Villaflor qu'il fut plutôt poussé à reconnaître Joseph pour son roi légitime, par le ressentiment d'une injustice que lui avait fait éprouver le prince de la Paix, que par une ambition condamnable.

Forcé de suivre le frère de Napoléon dans toutes ses pé-

régrinations, le marquis se trouva malheureusement avec lui à la fameuse bataille de Vittoria, où les Espagnols, aidés des Anglais, chassèrent les Français de la Péninsule. Cette déroute fut si inattendue, que les équipages furent pillés ou saisis, et que les malheureux Espagnols qui avaient suivi la fortune de Joseph perdirent tout ce qu'ils avaient emporté, c'est-à-dire le plus clair, le plus assuré de leur fortune.

Le marquis de Villaflor, accompagné de sa femme et de sa fille âgée de cinq ans, vit piller sa voiture et un caisson rempli de bijoux et d'argenterie sans tenter de s'y opposer, sans oser même s'arrêter tant il craignait de tomber entre les mains de ses compatriotes. Errant la nuit qui suivit cette fatale journée, soutenant sa femme à demi morte de frayeur et de fatigue, portant sur son bras Bianca, sa fille, seulement vêtue d'une légère robe de mousseline des Indes et le cou entouré d'un collier de perles de la plus belle eau, le malheureux marquis réfléchissait en marchant à ce qu'il allait devenir, à ce qu'il allait faire des êtres qui lui étaient si chers. Harassé de fatigue, il eut enfin le bonheur de trouver un petit bosquet de chênes verts un peu à l'écart d'une route où se précipitaient pêle-mêle les soldats, les officiers, les exilés et tous ceux qui suivaient cinq armées réunies. Heureux, car on se contente de bien peu quand la fortune vous est contraire, heureux d'avoir rencontré ce petit bosquet sous lequel sa femme et sa fille s'endormirent aussitôt qu'ils y furent assis, le marquis se leva doucement pour chercher quelque cantinière qui pût lui vendre des provisions.

Plusieurs mois après cette fatale nuit, Bianca, à qui on avait donné le nom de Mélina, était au nombre de pan-

vres enfants qui donnaient des représentations dans le Midi. Calmar, tel était le nom du directeur de cette petite troupe, avait ordonné à notre héroïne de l'appeler son oncle. Sa femme soignait, morigénait durement ces malheureux enfants, quoiqu'ils montrassent beaucoup de bonne volonté.

Mélina se fit bientôt une réputation, et ne tarda pas à devenir le premier sujet de ces artistes nomades. Dans un âge si tendre elle n'avait pu conserver une idée bien lucide de sa famille et de la position dans laquelle elle était née. Cependant il était des instants où son souvenir d'enfant, ce souvenir qui reste clair et limpide jusqu'au tombeau, lui représentait des circonstances de son enfance bien différentes de celles qui l'environnaient aujourd'hui; mais occupée toute la journée, grondée le matin, applaudie le soir, Mélina chantait après avoir pleuré, et se distrayait sans oublier. Il est possible qu'elle fût venue un jour dans la capitale, et que, plus heureusement lancée dans la carrière du théâtre, elle eût acquis une grande réputation; car, douée d'une beauté délicate et distinguée, on ne manquait jamais de dire en la voyant :

— Mon Dieu! que cette enfant semble mal à sa place et qu'elle ressemble peu à ses parents.

Nous ne nous appesantirons pas sur les années de misère qu'endura Mélina ; cette misère était surtout hideuse parce qu'elle venait du désordre. Aussi il me tarde de montrer cette charmante enfant dans une position moins inquiétante aux yeux de la morale; peut-être souffrira-t-elle davantage sous quelques rapports, mais au moins des exemples de vertu la préserveront-ils de tomber dans l'abîme ouvert à sa naïve jeunesse.

Après avoir promené sa petite troupe dans tout le Midi, Calmar se décida à l'amener à Paris, Paris où accourent s'abattre les talents les plus élevés comme le charlatanisme le plus bas. C'était déjà à Paris que Calmar était venu quand il avait été forcé de quitter l'Espagne, où il exerçait la profession de cantinier à la suite de l'armée. Ruiné par la perte de sa voiture, de ses marchandises et de quelques larcins qu'il avait commis, loin de se laisser aller au découragement, Calmar, en rentrant en France, reprit le métier de bateleur, qu'il décora pompeusement du titre de directeur de théâtre.

On devine sans doute que passant, pendant la déroute de Vittoria, près du bosquet où dormaient madame de Villaflor et sa fille, c'était lui qui avait enlevé la petite Bianca. Il se saisit d'elle sans que ce pauvre ange se réveillât ni jetât un seul cri qui pût avertir sa mère. Dans le tumulte causé par une si complète déroute, il ne fut pas difficile à Calmar de passer la frontière, sans que la famille Villaflor pût le soupçonner et le découvrir.

En arrivant à Paris, où il se rendit directement, Calmar vendit le collier de perles que portait Bianca de Villaflor.

C'était cinq ans plus tard qu'il rentrait dans cette ville, décidé à donner ses représentations en plein vent, s'il ne pouvait faire mieux. Très-léger d'argent, et n'ayant rien pour attirer la confiance et le crédit, il vint loger où on voulut bien le recevoir, dans une pauvre maison du quartier Mouffetard.

Dans ce chétif réduit, Mélina, sous les ordres de sa prétendue tante, se mit à raccommoder les oripeaux qui devaient servir à la troupe. La pauvre enfant menait une vie bien fatigante; et comme elle était la seule qui, dans cette

misère, conservât un extérieur propre et décent, c'était elle aussi qui était chargée d'aller faire les emplettes au dehors.

Elle rencontra plusieurs fois dans l'escalier un vieillard qu'elle saluait avec respect et qui lui rendait son salut avec bienveillance. Charmé de l'air décent de cette enfant, il s'informa de la situation de sa famille, et soupira en pensant que cette auréole d'innocence qui embellissait ce front si pur serait bientôt ternie.

Un jour le vieillard, c'était un prêtre desservant l'église de Saint-Étienne-du-Mont, demanda à Mélina :

— Priez-vous, mon enfant?

— Matin et soir, quand je suis au lit, car.....

— Est-ce donc qu'on vous empêcherait de le faire, si on vous voyait à genoux?

Mélina baissa les yeux.

— Ce sont vos parents avec qui vous demeurez?

— Je dois le croire; ils le disent, monsieur.

— Mon enfant, reprit le prêtre, j'occupe une petite chambre au dernier étage de cette maison, tâchez de monter chez moi et nous causerons.

— J'irai, oh! j'irai, monsieur, répondit Mélina.

En effet, le lendemain matin, tandis que toute la famille dormait encore, Mélina frappa à la porte du curé. Le bon prêtre força l'enfant à boire la moitié du lait destiné à son déjeuner; il sacrifia même pour elle un peu de sucre qu'il réservait pour les temps de maladie.

Mélina lui raconta la vie qu'elle menait, ses répugnances et ses chagrins; elle lui raconta comment il lui venait parfois de vagues souvenirs du temps où elle habitait un beau palais et se promenait dans des jardins remplis de fleurs; elle lui dit comment elle se souvenait d'avoir baigné ses

petits pieds dans un beau bassin de marbre sur lequel nageaient des cygnes d'une éclatante blancheur; elle dit la répugnance qu'elle éprouvait pour la vie qu'elle menait.

— Mon enfant, dit gravement le prêtre, accepteriez-vous la pauvreté et le travail, mais avec de braves gens, avec de pieuses âmes, qui ne vous donneraient que de bons exemples; je ne vous abandonnerai pas si vous vouliez marcher dans la route du bien.

Mélina accepta sans hésiter, et quitta le jour même la maison de Calmar pour s'établir chez deux excellentes femmes, qui promirent de lui apprendre l'état de couturière. Calmar voulut ravoir celle qu'il appelait sa nièce : le curé le somma de présenter les actes qui prouvaient ses droits; il ne le put, mais il n'avoua point comment il était devenu maître de la pauvre enfant.

Mélina grandissait en sagesse, en vertu; la vie sobre et occupée qu'elle menait lui plaisait. Le bon curé lui fit faire sa première communion; cette cérémonie, si importante et si sainte, lui donna une nouvelle vie et soutint son courage. Elle devint une excellente ouvrière, et parvint à subvenir à son entretien et à sa nourriture.

Le malheur vint cependant atteindre encore Mélina : ses deux protectrices tombèrent malades presque en même temps, et alors entra tout à fait dans cette pauvre demeure la misère et les privations; mais on les supporta avec résignation et sans murmurer. Mélina travaillait pour trois. Hélas! bientôt elle pleura amèrement de ne plus avoir à travailler que pour elle seule : ses pauvres amies moururent en bénissant leur enfant adoptif.

Mélina ne pouvait demeurer seule; elle était si jeune et si belle! Le bon curé se trouvait bien embarrassé, il ne pou-

vait partager sa petite chambre avec elle ; il dut se décider à conseiller à Mélina d'aller travailler en ville, et lui trouva une place pour être occupée à l'année chez une bijoutière dont le mari faisait de brillantes affaires. Cette dame s'attacha si bien à Mélina que celle-ci se fût sentie tout à fait heureuse si, arrivée à l'âge de réflexion, elle ne se fût pas dit : — Mais je dois avoir des parents ! Peut-être ils me pleurent, ils m'appellent, et jamais, jamais je ne leur répondrai ! je mourrai sans avoir senti les lèvres de ma mère sur mon front, sans que mon père m'ait bénie !

Si la jeune fille eût murmuré et se fût abandonnée au découragement, Dieu l'eût oubliée, mais il voulut récompenser sa sagesse et son courage.

Un jour que Mélina travaillait dans une salle, derrière le magasin, contre son habitude elle écarta le rideau de gaze qui couvrait la porte vitrée qui la séparait de cette pièce ; elle aperçut une dame penchée sur la montre du bijoutier, puis cette dame poussa un cri, glissa de la chaise où elle était assise, et s'évanouit.

Sans hésiter, Mélina courut dans le magasin et aida sa maîtresse à transporter la dame dans le salon et lui prodigua les soins les plus empressés. La dame revint à elle ; ses yeux étaient remplis de larmes, mais, avec une force convulsive, elle entraîna la marchande dans le magasin, et lui montrant un bijou couché sur du coton :

— Où l'avez-vous acheté ? balbutia-t-elle. Savez-vous ?... pouvez-vous m'apprendre ?.....

— Il y a huit à neuf ans environ, répondit la marchande, j'ai acheté à un homme ce collier de perles.

Mélina s'étant approchée, tout à coup son regard s'illumina.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est mon joli collier de perles, je le reconnais ; j'ai compté bien des fois tous ses grains, il y a soixante-treize perles.

La dame tourna vers Mélina ses regards tremblants ; leurs deux figures se réfléchissaient dans la glace placée au-dessus du comptoir : il était impossible de voir une ressemblance plus frappante. Puis, sous le fermoir du collier, étaient gravées les armes de Villaflor.

A force d'or et de menaces on obtint de Calmar la vérité tout entière. Sa femme avait même conservé un lambeau de la petite robe que portait l'enfant, et le nom de Bianca résonnait à l'oreille de la jeune fille comme le son d'une musique déjà entendue.

Le bonheur de retrouver une famille noble et riche ne changea point le cœur de Bianca. Elle fit un beau mariage, et, avant de marcher à l'autel, à genoux sur un coussin de velours à crépines d'or, Bianca, les mains jointes et la tête inclinée, jura de n'oublier jamais qu'elle avait connu le malheur.

— Mon père, dit-elle au bon curé de Saint-Étienne-du-Mont, si jamais je devenais insensible et égoïste, rappelez-moi le temps où je m'endormais pour oublier que j'avais faim. Rappelez-moi que vous réchauffiez dans les vôtres mes mains engourdies de froid.

— J'ai béni la jeune fille courageuse et résignée, Bianca, et je vous bénis avec la même confiance, car je suis certain que vous resterez charitable, quoique vous soyez une riche mariée.

Madame Camille BODIN.



Imp. d'Aubert

PROCESSION DE LA GARGOUILLE



PROCESSION DE LA GARGOUILLE.



— Maintenant qu'en moins de quatre heures on peut se rendre à Rouen, j'espère bien, mon père, que vous n'objecterez plus, pour ne pas m'y conduire, le temps qu'il faut perdre au détriment de mon éducation ?

Le jeune Victor parlait ainsi, tandis que son père achevait de s'habiller. Pour toute réponse, M. de Sorlieu engagea son fils à le suivre. Pendant le court espace qui les séparait de la rue Saint-Lazare, il lui dit :

— Si je t'engage à ne pas perdre de temps, mon fils, c'est parce que c'est la seule perte qui ne se répare jamais. On prétend que c'est un grand maître qui arrange bien

des choses : eh bien, moi qui ai beaucoup vécu, je sais que ce grand maître vous punit toujours de l'avoir négligé.

Victor écouta cette petite mercuriale avec d'autant plus de soumission que son père en était sobre, et que c'était plus par des exemples que par des préceptes que M. de Sorlieu élevait son fils.

Enfin ils montèrent en wagon et prirent la jolie route de Rouen.

Victor jetait des regards d'admiration et d'envie sur les charmantes et riantes villes qu'il apercevait en passant. M. de Sorlieu promit à son fils de lui faire visiter avec détail toute la Normandie; mais cette fois ils ne devaient passer qu'une journée à Rouen. Ils en profitèrent pour voir ce qu'il y a de plus curieux dans la ville. Après avoir suivi la rue Grand-Pont, bordée de belles boutiques et animées comme celles des rues Saint-Denis et Saint-Honoré, ils arrivèrent au parvis Notre-Dame, sur laquelle s'élève un des plus curieux, des plus précieux monuments du moyen âge. Victor aurait désiré l'examiner bien en détail; mais son père lui promit de revenir à Rouen à une autre époque, et ils se rendirent à l'église Saint-Ouen, qui donne d'un côté sur une place, et de l'autre sur un charmant jardin. Victor s'arrêta avec le soin le plus attentif devant les vitraux aux vives couleurs, peints avec autant de goût que de talent, et il comprit l'admiration de son père, qui lui répéta qu'en visitant les églises si renommées de l'Italie et de l'Espagne il les avait souvent comparées à la belle église de Saint-Ouen.

Ils s'en éloignèrent à regret.

— Saluez cette maison, dit M. de Sorlieu à son fils en entrant dans une petite rue étroite et sombre.

— Quoi! s'écria Victor après avoir lu l'inscription qui y est attachée, quoi! c'est là qu'est né Pierre Corneille!

Et il écrivit sur ses tablettes : « Le grand Corneille, né le 9 juin 1606, rue de la Pie. »

— Encore un salut, reprit M. de Sorlieu en conduisant son fils dans une rue voisine qui n'était pas moins modeste. Voici une autre pauvre demeure où naquit, le 11 février 1657, Fontenelle.

— Mon père, interrompit sérieusement Victor, croyez-vous que les poètes d'aujourd'hui se contenteraient d'un aussi pauvre logis?

— Non, mon fils, parce que les besoins factices du luxe se sont accrus avec les siècles; parce qu'autrefois on travaillait lentement et avec réflexion, et parce qu'aujourd'hui on travaille vite et pour un but qui n'est pas tout à fait la gloire.

Nos voyageurs parcoururent successivement le Champ-de-Mars, la Bourse et la place du Vieux-Palais; ils saluèrent aussi celle où périt Jeanne d'Arc. Mais M. de Sorlieu, s'apercevant que son fils était très-fatigué, le conduisit dîner; et, pour le retenir plus long-temps en repos, il lui promit une histoire concernant une des cérémonies qui se passent à Rouen.

— Une histoire bien vraie? s'écria Victor, dont les yeux brillèrent de joie.

— Oui, mon fils, bien vraie. Tu sauras donc qu'on célèbre à Rouen, je crois du moins que cet usage existe encore, une cérémonie que l'on appelle la procession de la Gargouille. C'est le jour de la saint Romain qu'a lieu cette bizarre cérémonie. L'image du dragon, appelée la Gargouille, est promenée en grande pompe par toute la ville:

des prêtres revêtus de leurs plus beaux ornements, des femmes et des enfants couronnés de roses, précèdent et suivent cette magnifique procession, à laquelle les autorités de la ville ne manquent jamais d'assister. La statue de saint Romain est portée en grande pompe derrière la Gargouille.

Cette fête a été, dit-on, instituée pour célébrer la victoire que saint Romain remporta sur un dragon qui ravageait les environs de Rouen ; il l'attaqua dans la forêt de Rouanar, le tua et le précipita dans la Seine.]

— Je ne crois pas un seul mot de cette histoire, continua M. de Sorlieu ; je pense plutôt que cette cérémonie toute allégorique a pour but de célébrer la conversion du pays au christianisme, et que l'idolâtrie est représentée sous la forme d'un dragon.

— Ce n'est pas là toute votre histoire, mon père? demanda Victor désappointé.

— J'y arrive, mon ami. Autrefois, à chaque anniversaire de cette fête, on tirait des prisons un condamné à mort ; il suivait la procession, placé entre deux lévites couronnés de roses. Ses mains restaient encore attachées par de lourdes chaînes, et il se tenait derrière la statue de saint Romain. On le conduisait ainsi jusqu'à la chapelle du saint, placée à l'entrée des halles, et où se trouvait la châsse. Le condamné s'en approchait, la soulevait, et devenait libre à l'instant même.

Lors d'une de ces cérémonies, je ne me souviens pas bien de l'année, on tira des prisons un jeune homme de vingt-deux ans, condamné à être pendu pour avoir assassiné. Malgré l'horreur que devait inspirer un si terrible crime, la plus grande partie de la ville se réjouissait de ce que le

sort fût tombé sur Edwards Potter. Ce jeune homme, jusqu'au moment où il avait commis le crime, s'était attiré l'estime et la bienveillance, à tel point que lorsqu'il avait été accueilli, ainsi que sa sœur, par la famille Malinville, bien des bras s'étaient ouverts en même temps pour protéger les deux pauvres enfants. Mais je dois t'apprendre comment Edwards et sa sœur devinrent orphelins; leur père, d'origine anglaise, était venu se fixer à Darnetal pour y établir une filature de coton. Ce fut, dit-on, Potter qui donna à cette branche de commerce un éclat qu'elle n'avait point encore obtenu. Sa manufacture prospérait, l'abondance et le bonheur s'asseyaient avec lui au foyer domestique; son fils Edwards, âgé de douze ans, et sa fille, de huit, s'élevaient à sa satisfaction. Edwards annonçait une âme tendre et cependant forte, un caractère d'une extrême douceur, uni à une volonté arrêtée, une intelligence précoce et une modestie adorable; il était enfin la joie et l'orgueil de son père

Une nuit de mars, par une effroyable bourrasque, le feu prit à la manufacture; il avait déjà fait de rapides progrès quand on s'en aperçut. Potter sauva d'abord ses enfants et sa femme, et périt ensuite en cherchant à conserver quelque ressource à sa famille. Sa femme mourut de chagrin, et ses pauvres enfants restèrent orphelins et sans ressources.

La famille Malinville, connue par sa bienfaisance, les recueillit. La fille fut placée dans un couvent, et Edwards fut admis à profiter de l'éducation qu'on donnait à Robert, le fils unique de la maison.

Robert s'attacha à Edwards, et mit en lui la plus grande confiance. Cependant Robert était loin de posséder les

mêmes qualités que celui dont il avait fait son ami; il passait dans la ville pour un débauché, pour un joueur, si bien que son père résolut de le faire entrer dans l'armée. Le maréchal de Turenne était allié de la famille de Malinville; il écrivit qu'on lui envoyât le jeune homme, et qu'il se chargeait de sa fortune militaire. Le départ du fils Malinville fut résolu; Edwards accompagna son ami jusqu'à un village où le domestique de Robert devait les attendre avec les chevaux portant les bagages.

Eh bien! dans un chemin creux, à quelques portées de fusil de ce village, on trouva le cadavre d'un homme percé d'un coup de couteau; et ce couteau, resté dans la blessure, appartenait à Edwards. Il était remarquable par son travail, et bien des personnes le reconnurent pour l'avoir vu entre ses mains. Puis, sur le cadavre de cet homme, on trouva un billet d'Edwards lui assignant un rendez-vous au village où il devait se séparer de son ami.

Edwards fut arrêté non loin de l'endroit où s'était commis le crime, et, quelques supplications que lui fissent M. et madame de Malinville, il ne dit pas un mot pour sa défense. Du reste, l'homme assassiné n'inspirait aucun intérêt; il n'était point de la ville, il passait pour un bretteur, un joueur, un escroc même. Jamais on n'avait entendu dire qu'Edwards eût eu le moindre rapport avec lui. Cependant les preuves étaient accablantes, et le malheureux jeune homme fut condamné à mort.

Madame de Malinville ressentit une profonde douleur, et son mari offrit inutilement une somme considérable pour faire évader Edwards. Ce fut donc une joie presque générale quand on apprit que le jeune homme profiterait du bénéfice de la fête de la Gargouille. Tous les yeux

étaient fixés sur lui ; et, quand ses chaînes tombèrent, bien des mains s'avancèrent pour presser ses mains libres ; mais sa figure ne s'éclaira pas d'un sourire, et jamais on ne le vit quitter l'expression de découragement qui y était empreinte ; il refusa toutes les offres qui lui furent faites par la famille Malinville. Il faisait des copies pour le Châtelet et gagnait assez pour vivre. Sa seule distraction était d'aller voir sa sœur au couvent ; il en sortait, non pas plus gai, mais plus tranquille.

Ses bienfaiteurs dotèrent la jeune fille et la marièrent. Edwards se décida alors à partir pour l'Amérique ; il devait la vie à une circonstance qui le laissait toujours coupable aux yeux de la société, et il croyait, en s'expatriant, retrouver un peu de tranquillité.

Il fut faire ses adieux à ses bienfaiteurs, qui l'aimaient toujours, et qui, malgré l'évidence, n'avaient cessé de croire à son innocence. Comme il pressait leurs mains vénérables et allait prendre congé, le pas lent de deux chevaux qui entraient dans la cour se fit entendre ; puis la porte s'ouvrit, et le domestique qui avait suivi Robert Malinville parut ; il tenait une lettre à la main et paraissait profondément triste. Voici ce que contenait la lettre de Robert : « Mon père, je viens d'être blessé d'un coup d'arquebuse, et je vais mourir. J'avais fait un serment. Cependant je m'en serais cru relevé si Edwards n'eût pas été gracié ; mais je me hâte, les forces m'abandonnent. Edwards savait que je devais trois cents louis à un homme de mauvaise foi qui m'avait escroqué ; je priai Edwards de lui écrire de venir nous joindre au village où nous devions nous arrêter. J'avais désiré qu'Edwards assistât à cette entrevue, connaissant son sang-froid et la fermeté de son caractère. Ce

misérable nous rejoignit dans un chemin creux avant l'entrée du village : je lui demandai du temps, il me répondit par des insolences et des menaces. Nous avions mis pied à terre. Edwards avait tiré son couteau pour raccommoder la bride de son cheval. Entraîné par la violence de mon caractère, j'arrachai le couteau des mains d'Edwards et en frappai celui qui osait douter de ma probité.

» Il tomba roide mort ; Edwards exigea que je prisse la fuite, et me promit qu'il saurait échapper au péril auquel je l'abandonnais.

» Maintenant adoptez-le pour votre fils, il est plus digne que moi de votre tendresse. »

Quoiqu'on lui en laissât le droit, Edwards ne voulut jamais découvrir le crime de son ami; il traîna une vie languissante et mourut jeune. On trouva dans ses papiers la lettre de Robert; elle était bien usée : il l'avait si souvent relue! Mais du moins une fois la procession de la Gargouille a-t-elle eu un but utile, puisqu'elle a empêché un innocent de monter sur l'échafaud et qu'il est mort soutenu par la pensée d'avoir fait une action généreuse.

Mme Camille BODIN.

LA
MORALE EN IMAGES
N°38.



Bonnault Lith. Imp. d'Aubert & Cie.

MIMI, NE TOUCHE PAS



FRAGMENTS D'UNE CORRESPONDANCE.

MADAME PEREZ A MADAME DESMARES.



Que vous êtes bonne, ma chère Julie, mon ancienne et aimable camarade, et que je mets à haut prix les douceurs d'une amitié comme la vôtre! Vous me demandez quelle existence je mène ici; elle est bien simple, je vous assure. Mes plaisirs sont de ceux que l'on sent, mais que l'on ne raconte pas. La vie monotone de la campagne me plaît vraiment beaucoup. Là je suis tout entière à ma fille, dont la santé s'améliore tous les jours. Cette chère Clarisse! aux heures perdues, je lui enseigne un peu de mu-

sique ; elle fait déjà des gammes, et elle prête souvent aux morceaux que je parcours devant elle une attention qui me fait espérer beaucoup. Quelquefois cependant, lasse enfin d'écouter et lasse de son long silence, elle s'approche de moi en tapinois ; puis laisse tomber au hasard et en riant ses mains sur le clavier, tout heureuse quand elle croit m'avoir fait peur, et me régale d'un petit charivari qui ne peut être agréable qu'aux oreilles d'une mère.

Il ne manquerait rien à mon bonheur si vous et mon mari vous étiez auprès de moi. Il m'écrit souvent de Cadix, où vous savez qu'il est allé, et il ne vous oublie jamais dans ses lettres. Il est très-content de sa position. Son oncle, qui l'aime beaucoup, lui a donné une part raisonnable dans les bénéfices de son industrie ; et bientôt peut-être il prendra la direction de sa fabrique. Enfin, il entrevoit, pour un avenir peu éloigné, l'espérance d'une brillante fortune. Quand tout sera solidement réglé, j'irai le rejoindre ; et alors, ma chère Julie, il faudra nous dire sans doute un éternel adieu : ainsi la Providence sépare ceux qui voudraient rester unis. Que voulez-vous? le pays de mon mari devient le mien, et c'est pour moi un devoir facile de tout abandonner pour le suivre. On peut s'aimer encore de loin ; et de loin ou de près, je serai toujours toute à vous.

Adele Pérez.

— Vous voyez, monsieur, me dit madame Desmares en reprenant la lettre qu'on vient de lire, comme tout souriait à cette bonne Adèle. Quatre ans, continua-t-elle, se passerent ainsi dans l'attente. J'eus plusieurs fois l'occasion de voir Adèle dans des voyages, que je trouvais toujours

le moyen de diriger vers sa retraite. Sa félicité s'augmentait de tous les charmes et de toutes les qualités qu'acquérait la jeune Clarisse. Déjà grandissante cette enfant promettait d'égaler sa mère pour la beauté et surtout pour la vertu. Enfin le moment du départ arriva. M. Pérez appela sa femme auprès de lui, et elle se prépara à ce grand voyage. Je ne vous dirai pas combien la séparation nous fut cruelle, et combien nous versâmes des larmes. Je fus la dernière personne dont elle reçut les caresses. A ce moment suprême notre cœur se serra; et je n'ai pas besoin d'attribuer à un triste pressentiment l'angoisse que j'éprouvai. Nos sanglots se confondirent, et la voiture qui l'emportait était déjà bien loin, quand je retrouvai mes forces et ma raison. Un ami qui s'éloigne pour toujours, il semble qu'on le voit mourir. Pardonnez-moi, monsieur, vous voyez ma faiblesse, et je ne puis encore aujourd'hui vous la cacher.

Madame Desmares s'arrêta un instant; elle avait prononcé ces dernières paroles d'une voix altérée, et ses larmes, en effet, coulaient avec abondance. Bientôt elle reprit :

— Voici, monsieur, la lettre que je reçus d'Adèle, moins de deux mois après son départ.

Je la pris, et je lus :

« Julie, ma pauvre Julie, plaignez-moi? Je suis accablée de douleur! Je n'ai plus de fille! Perdue! perdue sans doute pour jamais!

» Pardon de vous apprendre si tard une douleur que vous auriez dû connaître la première. Je n'avais pas eu le courage, il y a quinze jours, de me retracer à moi-même les circonstances de mon malheur; aujourd'hui, j'éprou-

verai à vous les raconter quelque soulagement, le seul, je le crains bien, qui me soit jamais réservé.

» Vous vous rappelez, ma chère Julie, combien j'avais le cœur déchiré en vous quittant. L'émotion de nos adieux laissa sur moi de longues traces. La fatigue du voyage, des embarras de tous genres compromirent un instant ma santé. Ma pauvre Clarisse aussi n'était pas bien : elle était trop jeune pour tant de fatigues. Nous quittâmes enfin la France. En Espagne, tout manque au voyageur; les transports sont difficiles; les auberges sont dénuées de tout ce qui est nécessaire à la vie. Je ne puis pas vous dire combien je craignais pour ma chère fille, si délicate, comme vous savez, et toutes les précautions que cette frêle enfant rendit nécessaires. Enfin, nous avions traversé assez heureusement presque toute l'Espagne, et nous étions déjà depuis quelque temps entrés dans l'Andalousie : nous touchions au but. On nous dit cependant que les routes étaient dangereuses, et qu'il serait prudent de prendre une escorte. Voilà ce que nous devions faire; rien n'était plus raisonnable; mais la Providence en avait décidé autrement. Lorsque la nuit vint, je m'abandonnai à une vive terreur qui était comme un pressentiment. J'étais habituée, pendant un si long trajet, à toutes les craintes de ce genre; mais je ne les avais jamais senties aussi fortes : elles ne me trompaient pas. Au détour d'une route sauvage et à peine pratiquée, dans une gorge formée par les anfractuosités d'une montée au travers de rochers, nous fûmes à l'improviste arrêtés et entourés par une bande assez nombreuse ; toute défense était impossible : nos compagnons n'y pensèrent même pas Ils espéraient, en ne résistant pas, en être quittes pour leurs bagages. Deux brigands

firent descendre notre cocher, et l'obligèrent à se coucher la face contre terre en avant de ses chevaux; et pendant que quelques autres nous tenaient en respect en nous couchant en joue, le reste de la troupe se mit en devoir de nous dévaliser. J'étais à moitié morte de peur. Je serrais convulsivement ma fille, ma chère Clarisse, dans mes bras, et j'implorais ces misérables. Ils nous intimèrent l'ordre de descendre, en l'accompagnant d'horribles menaces, et l'un d'eux prit violemment ma chère enfant et la jeta sur la route. Ah, mon amie! laissez-moi m'interrompre. Je ne l'ai plus revue depuis; hélas! je n'ai pas même entendu ses pleurs. Plût à Dieu que j'eusse conservé mes forces! je me serais élancée auprès d'elle, et elle serait morte au moins dans mes bras. Je m'évanouis; et ce qui me reste à vous dire, je le tiens de mes compagnons d'infortune. Il paraît qu'à ce moment on distingua les pas d'une troupe de cavaliers, que la confusion des premiers instants n'avait pas permis d'entendre; et presqu'en même temps un secours inattendu parut à quelque distance : c'était un détachement de cavalerie qui se rendait précisément à Cadix. Les brigands prirent aussitôt la fuite. Mais, ma bonne Julie, mesurez toute l'étendue de mon malheur, ils emportèrent avec eux ma tendre enfant. Vous figurez-vous quels tristes embrassements lorsque je revis mon mari? ce pauvre père! son courage a été sublime, aussi grand que son malheur! Mon pauvre mari! il ne voulait pas augmenter mon affliction. Mon amie, ma pensée se perd dans les profondeurs de mon infortune. Qu'est devenue ma fille? Est-elle morte? Oh! plût à Dieu! C'est-là ma triste espérance; c'est que les misérables l'ont tuée. Vous figurez-vous que ma fille, trop jeune encore pour que son

caractère soit formé, sera élevée et corrompue par ces monstres, et deviendra comme eux, mon Dieu! une voleuse? Ah! cette idée me fait frémir; et quand je m'y arrête, je verse des torrents de larmes. Ma fille, la compagne, la pareille de ces brigands! Non, Julie, cela n'est pas possible, et Dieu ne l'a pas permis! Tout me fait espérer, oui, je le répète, espérer qu'elle n'est plus; tout, la cruauté de ses ravisseurs, sa jeunesse et cette délicatesse de sa santé, qui faisait autrefois ma crainte et qui me rassure aujourd'hui. Ah! Julie, je m'arrête brusquement. Tant d'émotions me brisent, je ne puis continuer. Adieu; je vous aime, et je suis bien malheureuse.

» ADÈLE. »

— Pauvre mère! dis-je à madame Desmares; le temps au moins a-t-il adouci ses peines?

— Vous êtes ému, monsieur? me répondit-elle. Comprenez-vous tout ce que j'ai souffert? Il n'y a pas une des douleurs d'Adèle qui n'ait retenti dans mon propre cœur. Ce qui s'est passé depuis cette terrible catastrophe, je puis vous le dire en quelques mots; je l'ai appris, d'elle d'abord, plus longuement ensuite d'un ami de madame Pérez qui vint dans cette ville et qu'elle m'adressa. Il me donna des détails horribles; j'abrégerai.

Six ans s'écoulèrent dans l'affliction, sans qu'aucune recherche pût amener un résultat. La malheureuse enfant, comme on l'a su depuis, avait été épargnée; elle fut mise sous la direction d'une vieille femme affiliée à ces voleurs et chargée de les servir. Vous dirai-je les cruels traitements qu'elle eut à souffrir? Vous le devinez. Une fois elle tenta de s'échapper; elle profita d'un moment de li-

berté. A force de ruse, d'adresse et de prudence, elle gagna la campagne. La liberté lui était enfin rendue; elle le croyait du moins : vaine espérance! Elle s'égara dans sa fuite; on courut après elle; elle retomba au pouvoir des bandits, et son esclavage devint plus rigoureux; la cruauté de ses bourreaux devint plus intraitable. Pauvre enfant! cependant il semble qu'elle ait été protégée de loin par la vertu de sa mère, qui veillait sur elle. Elle souffrit avec résignation. Les monstres qui torturaient son corps ne parvinrent pas à corrompre son esprit. Elle n'oublia jamais les touchantes prières que lui avait apprises sa mère; chaque jour, à genoux, cachée à ses gardiens, elle les élevait au ciel. Elle avait gardé un petit crucifix qu'Adèle avait suspendu à son cou, et qui était devenu l'objet de sa tendre dévotion. Je suis restée convaincue, monsieur, que c'est cette pieuse pratique qui l'a sauvée.

Au bout de six ans enfin une expédition nouvelle fut dirigée contre des bandits qui infestaient le voisinage; l'alcade de Cadix la dirigeait. On découvrit leur repaire, et dans ces pays où les brigands sont organisés comme une armée, il fallut engager le combat; il fut sanglant; des coups de feu traversaient dans tous les sens la caverne qui en était le théâtre. Une jeune fille, mêlée malgré elle aux combattants, tomba frappée par l'alcade dans la confusion de la bataille : c'était Clarisse.

Les brigands furent vaincus; on s'empara de ceux qui survivaient, et ils furent conduits sous bonne escorte à Cadix. L'alcade, monsieur, c'était M. Pérez lui même. Ce pauvre père, destiné à tous les malheurs, en retrouvant sa fille, avait été sur le point de la tuer. Quelques mots suffirent pour tout expliquer. Heureusement, monsieur, la

blessure était sans danger; et quelques jours suffirent pour en faire disparaître toutes les traces. Cette famille, aujourd'hui réunie, est heureuse après tant de traverses. Adèle m'écrit souvent. Mon veuvage m'a laissée bien seule; et j'irai peut-être mourir auprès d'elle.

Édouard LASSÈNE.





JEANNE LA FOLLE.



Martial était sans contredit le plus habile pêcheur de Port-Louis. Laborieux, intrépide, courageux jusqu'à la témérité; un cœur excellent, toujours gai et de bonne humeur, et ce qui valait mieux encore, une confiance sans bornes dans la protection de la sainte Vierge.

Plus d'un grand seigneur eût envié le bonheur dont il jouissait dans son ménage, près de sa femme Jeanne, qu'il aimait bien tendrement; de son petit-fils Lucien, beau et vigoureux garçon de douze ans, qu'il menait souvent avec lui à la pêche quand le temps le permettait; de sa petite fille Agathe, âgée de huit ans, au visage frais et rosé, à la

mine éveillée et rieuse, et de sa vieille mère, qu'il se plaisait à entourer de soins et de respects.

— Jeanne, dit-il un matin à sa femme, je vais pousser jusqu'à Belle-Isle, d'où je compte ne revenir que dans trois jours; par conséquent, ne te mets pas en peine.

— Tu vas à Belle-Isle, Martial?

— Oui, femme.

— Ah, mon Dieu! un endroit qu'on dit si dangereux!

— Laisse donc.

— Plusieurs bateaux y ont péri.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— L'année passée, Pierre Chauvin.

— Un vieil ivrogne, qui avale plus d'eau-de-vie à jeun que tu ne bois d'eau dans une journée.

— Il n'y a pas encore six mois, le patron Leroux.

— Fameux marin, qui ne sait seulement pas carguer une voile!

— N'importe, Martial, je ne suis pas rassurée de te voir aller là.

— N'aie donc pas peur, Jeanne; je te dis qu'il n'y a rien à craindre. Les sardines abondent dans ces parages, et je te promets une pêche abondante.

— Dieu le veuille, Martial!

— C'est aujourd'hui lundi; jeudi, à la brune, trouve-toi ici, avec Cocotte, pour charger le poisson que je rapporterai.

Martial, avant de partir, avait dit adieu à sa vieille mère, embrassé sa gentille petite Agathe, et c'est sur la plage même, pendant qu'on appareillait, qu'il confia à sa femme le but de son expédition. Après lui avoir promis de nouveau qu'il serait de retour le jeudi soir, il monta à bord.

Au même instant les voiles s'enflèrent, et le bateau s'éloigna du rivage. Jeanne le suivit des yeux, tout en écoutant son mari, qui, d'une voix sonore, entonna sa chansonnette favorite :

La brise est fraîche ;
Le ciel est beau.
Ho ! ho ! ho ! ho !
Et bonne pêche
M'attend sur l'eau.
Ho ! ho ! ho ! ho !

— Adieu, Jeanne ! cria-t-il ; au revoir ! à bientôt ! Puis il continue :

L'hirondelle.
De son aile,
Fend les airs.
Bien plus qu'elle,
Fine et belle,
Ma nacelle
Fend les mers.

— Adieu, Martial ! lui cria Jeanne à son tour.

Martial agita son bonnet de laine rouge, et, debout sur l'arrière, il poursuivit :

Sainte Madone,
En qui j'ai foi ;
Vierge si bonne,
Protége-moi !
Qu'il vente ou tonne,
Je m'abandonne
À toi.

A ce refrain, chanté sur un air plus lent, Jeanne se mit à genoux, et pria Dieu de protéger le bateau, qu'elle ne distinguait déjà plus qu'à la blancheur des voiles. Quand il eut disparu, elle regagna tristement sa demeure.

Le soir, le ciel se chargea de nuages ; pendant la nuit.

les vents se déchaînèrent ; une tempête horrible se déclara, qui dura trois jours.

Le jeudi, l'orage s'apaisa dans la journée. Jeanne, en proie aux plus sinistres pressentiments, se rendit pourtant le soir sur la plage avec Cocotte. Des pêcheurs qui venaient de jeter leurs filets la saluèrent ; mais elle n'y prit pas garde. Dans ce moment un bateau apparaissait au large ; Jeanne ne voyait que lui. Oh ! comme son cœur battait ! elle respirait à peine en entendant le bruit du sillage. Hélas ! ce n'était pas son mari ! Les ombres envahirent la terre, et Martial n'était pas de retour. Alors la pauvre femme fondit en larmes et s'éloigna. Deux jours, trois jours se passèrent, Martial n'avait pas reparu. Jeanne, persuadée qu'il avait péri dans la tempête, sentit son âme se briser de désespoir ; cette idée s'empara si fort de l'infortunée que sa raison l'abandonna. Dans sa folie, on la voyait le jour errer sur le rivage ; puis, quand venait la nuit, elle se couchait sur le sable et s'endormait.

Martial, assailli par la tempête, avait été obligé de gagner le large. Chassé par la violence des vents, il se trouva, quand l'orage se fut apaisé, à plus de deux cents lieues de son port ; mais n'ayant nul moyen de s'orienter, il avait gouverné, sans le savoir, dans une direction toute contraire.

Le surlendemain, à la pointe du jour, il aperçoit à quelque distance une masse noire qui pointait à tribord ; il s'en approche : c'était un rocher immense qui s'élevait au-dessus de la surface des eaux, et contre lequel les vagues venaient se briser avec furie. Malgré le bruit des flots, une voix humaine arrive jusqu'à lui ; il lève la tête, et, sur le sommet du rocher, il voit deux hommes, l'un à ge-

noux, l'autre agitant son mouchoir en signe de détresse. Le pêcheur se dirige sur ce point, jette l'ancre au pied du rocher, et s'élance au secours des malheureux : c'étaient un capitaine marchand et son fils.

La seconde nuit de la tempête, pendant que tout l'équipage était sur les haubans, le capitaine, seul, sur le pont de son navire, commandait une manœuvre; son fils était à ses côtés. Tout à coup, une lame venue de l'arrière les emporta tous les deux dans la mer : personne ne les avait vus disparaître. Par un bonheur inespéré, quand ils revinrent sur l'eau, ils se trouvèrent assez près l'un de l'autre pour pouvoir se saisir par la main. Ils nagèrent ainsi, plutôt par instinct que dans l'espoir d'échapper à la mort. La Providence les conduisit vers ce rocher qu'ils parvinrent à gravir. Depuis trois jours, ils étaient là, privés de nourriture et implorant le ciel de mettre un terme à leurs souffrances, lorsque, le matin, ils découvrirent au loin la barque de Martial. Quand ils la virent répondre à leur signal et s'approcher du rocher, ils se jetèrent à genoux pour remercier l'Être-Suprême de les avoir secourus. Une fois à bord du pêcheur, le capitaine dirigea lui-même la marche du bateau. Le troisième jour, ils étaient en vue de Port-Louis.

Jeanne errait toujours sur la plage. Le cœur de Martial tressaillit en l'apercevant. Quand il fut assez près pour être entendu d'elle, il se mit à entonner son refrain :

Sainte Madone,
En qui j'ai foi ;
Vierge si bonne,
Protége-moi !
Qu'il vente ou tonne,
Je m'abandonne
A toi.

A cette voix, la folle s'arrête; ses traits s'animent; ses yeux, jusqu'alors mornes et sans regard, brillent d'un éclat indéfinissable : on aurait dit qu'une vie nouvelle s'ouvrait tout à coup pour elle. Martial avait mis pied à terre; il s'avançait ivre de joie et de bonheur. Elle le regarde s'approcher; mais toujours immobile et comme fixée à cette place par une puissance surnaturelle.

— Jeanne! Jeanne! lui dit Martial en la pressant sur son cœur; c'est moi, Jeanne! c'est moi, Martial!

Jeanne le considère, elle veut parler; mais un tremblement convulsif l'avait saisie; sa poitrine était haletante; de grosses larmes coulaient le long de ses joues amaigries; sa bouche ne peut articuler un seul mot Enfin, après des efforts inouïs, elle jette un cri déchirant qui retentit longtemps sur le rivage, et l'infortunée tombe privée de sentiment dans les bras de son mari.

Martial, le capitaine et son fils s'empressèrent de lui prodiguer des secours. Son visage était pâle, ses mains glacées : on crut qu'elle avait cessé de vivre. Peu à peu, cependant, les couleurs reparurent sur son front; un léger frémissement agita ses lèvres; elle ouvrit les yeux.

— Martial! s'écria-t-elle, c'est toi?

Le délire avait cessé; Jeanne, en revenant à la vie, avait recouvré la raison.

Le retour de Martial dans sa famille excita des transports de joie. Lucien et Agathe se précipitèrent à son cou; et, tout en lui prodiguant les plus tendres caresses, ils ne cessaient de répéter :

— Mon père! mon bon petit père! tu nous es rendu, toi et notre mere! Le ciel a eu pitié de nous! O mon Dieu! mon Dieu! je te remercie!

Et la vieille mère ! du fauteuil où l'âge la retenait assise, elle mêlait, de sa voix chevrotante, ses actions de grâces à celles de ses petits-enfants.

Le capitaine apprit à Port-Louis que son navire était rentré sans avaries dans le port de Lorient. Cette nouvelle le combla de joie : le navire et la cargaison lui appartenaient, toute sa fortune était là, une fortune considérable que la mer avait failli engloutir.

Il n'y a qu'une lieue de Port-Louis à Lorient. Avant de se rendre dans cette ville, il voulut récompenser généreusement le brave Martial, qui les avait arrachés, lui et son fils, à une mort affreuse. Celui-ci refusa ; mais, cédant à ses instances, il consentit à ce que Lucien fût placé par lui dans une école de marine, et Agathe dans un pensionnat de Lorient. Les heureuses dispositions des enfants se développèrent rapidement.

Intelligent, actif, studieux, Lucien sut se concilier l'amour de ses chefs et l'estime de ses camarades. A dix-huit ans il s'embarqua comme enseigne à bord d'un navire de l'État.

Confiée aux soins de dames respectables et éclairées, Agathe reçut une éducation à la fois brillante et solide. Belle à ravir, elle semblait ignorer seule ses avantages. Ses jeunes compagnes vantaient ses talents et sa beauté, mais n'en étaient pas jalouses.

La fille du pêcheur n'avait rien perdu de sa simplicité. Bonne, pieuse, prévenante, modeste, on ne pouvait s'empêcher de l'admirer et de la chérir.

Un avenir de gloire et de fortune est promis à Lucien ; il est aujourd'hui lieutenant de vaisseau. Il y a trois mois, Agathe épousa le fils du capitaine : tous deux habitent

Port-Louis, auprès de Martial et de Jeanne, qui sont pour eux l'objet de la plus touchante attention. Martial n'a pas voulu renoncer à sa vie de pêcheur.

— C'est pour moi le plus bel état du monde, répond-il à ceux qui l'engagent à l'abandonner, depuis qu'il m'a poussé vers ce rocher où deux malheureux allaient périr. Qui sait si le ciel ne me réserve pas encore quelque heureuse rencontre !

— Ma barbe grisonne, mon front se dégarnit, mais le courage me reste et la sainte Vierge veille sur mon bateau.

Vous voyez que, malgré son âge avancé, Martial n'a rien perdu de sa joyeuse humeur. Fidèle à sa croyance, qu'il mette à la voile, ou qu'il rentre au port, il chante toujours :

Sainte Madone,
En toi j'ai foi :
Vierge si bonne,
Protége-moi !
Qu'il vente ou tonne,
Je m'abandonne
A toi.

Tonin CASTELLAN.



VOTRE FILS VA BEAUCOUP MIEUX CE MATIN



LA DÉSOBÉISSANCE.



— Veux-tu jouer, Clémence?

— Non, je ne le peux pas.

— C'est ennuyeux! tu ne veux jamais.

— Une autre fois; il faut que j'aille au salon retrouver maman.

Clémence s'éloigna.

Léon n'en disposa pas moins ses billes, et se mit à exercer son adresse. Il commençait pourtant à se lasser de n'avoir personne à qui disputer la victoire, lorsqu'une voix bien connue l'appela.

— Léon ! Léon !

— Tiens! c'est toi, Albert?

— Tu joues tout seul?

— Il le faut bien; Clémence n'a pas voulu jouer avec moi.

— Je parie que tu gagnes toujours.

— Veux-tu faire une partie?

— Pas à présent; nous jouerons tout à l'heure chez nous.

— Bah!

— C'est la fête de notre village; je viens te chercher.

— Bien vrai?

— Si ton papa le veut toutefois.

— Oh! il le voudra, j'en suis bien sûr, viens le lui demander.

— Tu verras comme nous nous amuserons. On danse sur la pelouse; il y a un jeu de bague où l'on monte sur des chevaux qui tournent, tu sais? des marchands de bonbons et de pains d'épice; des loteries où l'on gagne toujours quelque chose; des escamoteurs; des marchands de coco, qui ont de la bonne limonade bien fraîche; des danseurs de corde; et puis un petit nain et une grande géante, que l'on voit pour deux sous.

— Oh! comme cela est beau! Viens vite trouver papa.

Les deux amis se prirent par la main, traversèrent le jardin en courant, et entrèrent dans un beau salon du rez-de-chaussée, où la famille de Léon était réunie.

Albert salua gracieusement la compagnie; puis il demanda à M. de Germeuil s'il voulait permettre que Léon vînt passer la journée avec lui au village.

— C'est la fête, lui dit-il; et je serais bien content que mon ami fût avec moi. Demain, de bonne heure, il sera de retour.

M. de Germeuil y consentit.

— Ah ! quel bonheur! s'écria Léon en sautant de joie.

— Ma sœur m'a chargé de vous dire qu'elle serait charmée que mademoiselle Clémence fût aussi de la partie.

Le cœur de Clémence s'émut à cette proposition, elle craignait que son père ne s'y opposât; mais M. de Germeuil ne pouvait pas se montrer plus sévère à l'égard de sa fille qu'il ne l'avait été pour son fils : il donna son consentement.

— Mais j'y mets une condition, mes enfants, ajouta-t-il; c'est que demain vous serez de retour pour le déjeuner.

— Oui, papa, nous vous le promettons.

— J'exige surtout que vous ne passiez pas par la forêt

— Oui, papa.

— Je sais que cela abrége beaucoup; mais la forêt n'est pas toujours sûre pour des enfants, et je ne veux pas que vous la traversiez.

— Oui, papa.

— Vous prendrez par le moulin du père Nicolas.

— Sois tranquille, papa, nous ne passerons pas par la forêt, et demain matin nous serons ici à neuf heures.

— A la bonne heure! Allez, mes amis; amusez-vous bien et soyez sages, toi surtout, Léon. Clémence, fais bien attention à ton frère; tu es l'aînée, prends bien garde qu'il ne lui arrive rien.

Clémence et Léon embrassèrent leur papa et leur maman; et les trois enfants partirent gais et impatients comme on est à leur âge. M. de Mercourt, le père d'Albert, leur fit l'accueil le plus bienveillant. Lié depuis longues années avec M. de Germeuil, son château, situé à

l'extrémité du village, n'était qu'à une petite lieue de distance de celui de son ami.

Ainsi que l'avait annoncé Albert à Léon, la fête fut des plus brillantes ; rien n'y manqua. On dansa; on mangea des bonbons et du pain d'épice ; on monta sur les chevaux de bois; on vit le nain et la géante, les danseurs de corde et l'escamoteur : on ne fit grâce à aucun plaisir. Quand vint le soir, on se coucha bien las, bien harassé; mais qu'est-ce qu'un peu de fatigue, après une journée si délicieusement employée ?

Le lendemain, Albert et Léon retournèrent de grand matin à la pelouse ; ils y rencontrèrent deux de leurs amis qui, comme eux, venaient visiter, avant de partir, l'endroit où ils avaient trouvé la veille tant de divertissements. L'un d'eux proposa une partie de bagues ; elle fut acceptée avec transport. Au même instant nos quatre étourdis s'élancent joyeusement sur les chevaux. C'était vraiment plaisir à les voir passer et repasser avec la rapidité de l'éclair. Par malheur, les instants s'écoulaient plus rapidement encore. Quand Albert et Léon rentrèrent, il était plus de huit heures et demie. Clémence s'inquiétait de ne pas voir arriver son frère ; dès qu'elle l'aperçoit, elle va à lui et lui dit :

— Nous avons promis d'être rentrés à neuf heures ; nous n'y serons jamais. Papa va nous gronder, et c'est toi qui en seras cause.

— Ce n'est pas ma faute, répondit Léon; c'est si amusant la partie de bagues! Si tu savais, je suis bien excusable. Mais partons bien vite; en courant un peu, nous rattraperons le temps perdu.

Après avoir remercié M. de Mercourt des complaisances

qu'il avait eues pour eux, Clémence et Léon prirent d'un pas leste et léger le chemin du château.

Dès qu'ils furent sortis du village, Léon dit à sa sœur :

— Clémence, passons par la forêt ; le trajet est moins long, et nous pourrons encore arriver à temps.

— Oh ! non, tu sais que papa nous l'a expressément défendu.

— Que peut-il nous arriver ? D'ailleurs ne nous a-t-il pas recommandé d'être de retour à neuf heures ? Comment veux-tu que nous y soyons ? Au lieu que par la forêt nous gagnons au moins quinze bonnes minutes.

— Qu'importe, Léon, nous ne devons pas lui désobéir.

— Mais nous n'arriverons pas à neuf heures.

— C'est égal, il ne faut pas y passer.

— Que tu es méchante, Clémence ! Papa saura que c'est moi qui ai fait attendre, et il me punira. O mon Dieu ! mon Dieu !

Le petit garçon, qui redoutait les reproches de son papa, se mit à pleurer si fort que sa sœur en fut touchée.

— Eh bien ! passons-y, lui dit-elle ; mais ne le disons à personne.

— Je te le jure.

— Allons, dépêchons-nous.

Un instant après, ils étaient dans la forêt, suivant un petit sentier qui conduisait en ligne directe à trois cents pas au plus de leur demeure.

De temps en temps ils tournaient la tête pour voir le chemin qu'ils avaient parcouru, lorsqu'ils aperçurent à une grande distance, derrière eux, un loup énorme qui les poursuivait. Les deux enfants, saisis d'effroi, se mettent à courir de toute la vitesse de leurs jambes. Ils abandon-

nent, sans y prendre garde, le sentier battu, fuyant à l'aventure, et poussant des cris affreux. Pour comble de malheur, ils arrivent au bord d'un précipice qui les arrête. A cette vue, leur effroi redouble. D'un côté, une mort certaine; d'un autre, un animal féroce, dont ils entendaient déjà le pas résonner sur les feuilles sèches. C'en était fait des pauvres infortunés. Tout à coup, un homme, armé d'une cognée, s'élance au-devant de l'animal, et l'attaque. Un combat terrible s'engage, qui fut fatal à tous les deux. Le loup y perdit la vie; mais au moment de rendre le dernier soupir, la bête, par un brusque mouvement, se rue une dernière fois sur son antagoniste, et le fait rouler au fond du précipice.

Pendant cette lutte, Clémence et Léon avaient machinalement tourné à gauche; le hasard leur avait fait rejoindre le petit sentier, et dix minutes après ils arrivaient au château.

En apprenant de ses enfants le danger qu'ils avaient couru, M. de Germeuil se rendit sur les lieux avec deux de ses gens. Le pauvre homme était étendu au fond du précipice. Ils le reconnurent pour un jeune bûcheron du voisinage. Dans sa chute, il s'était fracturé l'épaule.

On fit un brancard avec des branches d'arbre; on le plaça dessus, et les deux domestiques, précédés de M. de Germeuil, le transportèrent chez lui.

Hubert, bûcheron de son état, habitait une petite maisonnette située sur la lisière de la forêt, avec sa vieille mère paralytique, dont il était le seul soutien. La pauvre femme faillit mourir de saisissement en voyant dans quel état son fils bien-aimé lui était rendu.

— Sainte bonne Vierge! s'écria-t-elle, qui me nourrira à

présent? Et lui, qui le soignera? car, moi, je suis impotente. O mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

— Rassurez-vous, bonne femme, lui dit M. de Germeuil, vous ne manquerez de rien. Votre fils a sauvé la vie de mes enfants; je veillerai sur vous et sur lui.

Pendant que, sur ses ordres, un domestique courait à la ville prochaine chercher le meilleur chirurgien, il retourna au château, et fit préparer des matelas et des provisions de toute espèce pour Hubert et sa mère.

Clémence supplia son père de lui permettre d'aller s'installer à la cabane du bûcheron, pour prodiguer à la vieille paralytique les soins que son état exigeait. Son père y consentit. Léon voulut accompagner sa sœur.

— C'est moi qui suis cause de tout, dit-il; il est bien juste que je soigne aussi la vieille paralytique.

Les deux enfants furent admirables d'égards et d'attentions pour la bonne vieille. Chaque matin, Clémence lui apportait son déjeuner; et, pour lui donner du courage, elle lui disait en lui présentant sa tasse de café :

— *Votre fils va beaucoup mieux ce matin.*

Au bout d'un mois, Hubert fut rétabli; mais la douleur qu'il ressentit à l'épaule le rendant incapable de porter aucun fardeau, il fut obligé de renoncer à son état de bûcheron.

M. de Germeuil, qui possédait de vastes propriétés dans le pays, lui confia la garde de ses bois. De ce moment, Hubert et sa mère quittèrent leur cabane pour venir habiter un logement dans une des dépendances du château. Le nouveau garde-champêtre se montra reconnaissant de tant de bontés. Son zèle pour son service et sa fidélité pour son maître ne se démentirent jamais.

— Tu vois, Léon, dit un jour M. de Germeuil à son fils, quelles peuvent être les suites d'une désobéissance. La tienne a failli vous être funeste à toi et à ta sœur; et peu s'en est fallu qu'elle ne coûtât la vie à ce brave homme. As-tu pu croire que quand j'exigeai de vous la promesse de ne point passer par la forêt, ce ne fût de ma part qu'un pur caprice? Penses-tu que je t'interdise telle ou telle chose seulement dans le but de mettre ton obéissance à l'épreuve? Point du tout; tu es sage, studieux, tu as le cœur bon, je serais injuste si je cherchais à te contrarier dans tes amusements. Mais depuis quelques jours on avait signalé la présence d'un loup dans la forêt; je ne voulus pas vous en parler, de peur de vous effrayer et de troubler ainsi le plaisir que vous vous promettiez à cette fête. Tu craignais d'arriver trop tard et d'encourir mes reproches? Mais je t'aurais pardonné cela, comme je t'ai pardonné ta désobéissance; et au moins, tu nous aurais épargné, à moi et à ta mère, ce sentiment d'effroi qui nous a saisis, en apprenant l'horrible sort auquel vous avez si miraculeusement échappé. Léon, ému jusqu'aux larmes, embrassa son père, jura de ne plus désobéir et tint parole.

TONIN CASTELLAN.

TABLE.

FIN.

NOTE DE L'ÉDITEUR

C'est par erreur typographique que *les Enfants du Marquis* ont été placés à la page 193; leur place était à la page 33, car ils font suite à la nouvelle intitulée : *les Enfants du Fermier*, page 25.

Par suite de cette erreur, les brocheurs et relieurs devront avoir soin de mettre le dessin portant le n° 25 en face de la page 33, et le dessin portant le n° 5 en face de la page 193.





